

BULLETIN INTÉRIEUR
DE L'ASSOCIATION
PSYCHANALYTIQUE
DE FRANCE

DOCUMENTS & DÉBATS



N° 115
janvier 2024

DOCUMENTS & DÉBATS
est un bulletin intérieur de l'APF.
Sa diffusion est réservée même par voie de citation.
Toute diffusion ou commercialisation surajoutée peut impliquer des poursuites.

DOCUMENTS & DÉBATS est placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation de ce numéro a été confiée à Frédéric de Mont-Marin avec Dominique Baudin Le Brigand, Hélène Coulouvrat, Brigitte Hüe-Pillette, Dominique Robredo Muga, Antoine Zuber

SOMMAIRE

REPRISE JOURNÉE DES MEMBRES - 19 NOVEMBRE 2022

Homologuer son cursus ; devenir membre

Les paradoxes et ambiguïtés de l'invention de l'homologation dans notre processus de formation de l'analyste et dans l'accession au statut de membre de l'Association <i>François Villa</i>	7
---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---

DÉBATS DU SAMEDI

Samedi 13 mai 2023 - *La réalité - Reprise générale*

Introduction 1 ^{re} partie <i>Caroline Thompson</i>	18
Cent chiens qui aboient après une ombre en font-ils une réalité ? - Reprise <i>Catherine Rodière-Rein</i>	22
La vérité historique - Reprise <i>Dominique Billot</i>	23
Introduction 2 ^e partie <i>Francine Pascal de Mont-Marin</i>	25
Un substitut si imparfait - Reprise <i>François Royer</i>	28
« Penser et vivre quelque chose sont pour ainsi dire tout un » S. Freud - Reprise <i>Nicole Oury</i>	30
La réalité psychique à l'épreuve du réel - Reprise <i>Marc Delorme</i>	31

ENTRETIENS DE PSYCHANALYSE

Samedi 10 et dimanche 11 juin 2023 - *La représentation : entre perte et perlaboration*

Introduction aux conférences <i>Éric Flame</i>	36
La traversée des représentations <i>Françoise Neau</i>	40
Discussion de la conférence de Françoise Neau <i>Éric Flame</i>	54
Ce que la psychanalyse fait au représentationnalisme <i>Jocelyn Benoist</i>	57
Discussion de la conférence de Jocelyn Benoist <i>Éric Flame</i>	66
La représentation entre perte et perlaboration <i>Vladimir Marinov</i> <i>Pour des raisons de confidentialité, V. Marinov n'a pas souhaité la publication de sa conférence.</i>	

FEP - NEW MEMBERS SEMINAR, 8-11 JUILLET 2023

Compte-rendu <i>Béatrice Pinter & Valérie-Anne Queille</i>	70
----------------------------------------------------------------------	----

LA RENCONTRE DE SEPTEMBRE

Samedi 16 septembre 2023 - *L'esprit de résistance*

Argument <i>Hervé Balondrade</i>	74
Perdre le sol <i>Alejandro Rojas-Urrego</i>	78
Résister, une expérience singulière <i>Julien Blanc, historien</i>	89
Être poète, ne pas renoncer, résister ou l'objection du poème <i>Jean-Pierre Siméon, poète</i>	100
Des résistances internes à « l'esprit de Résistance » <i>Christophe Dejours</i>	104

POINT D'INCIDENCE

Samedi 14 octobre 2023 - *Psychanalyse de l'enfant ou psychanalyse avec les enfants : les enjeux de la formation*

Introduction <i>Dominique Suchet</i>	118
Présentation de la situation <i>Christine Franckx, Soc. Belge de Psychanalyse, ancienne présidente, Co-chair Europe COCAP (2021-2025)</i>	120
Les risques entrevus aux « Procédures d'équivalence » pour les évaluations des candidats individuels à la formation <i>Paule Lurcel</i>	124
Place de la psychanalyse « de l'enfant » ou « avec les enfants », à l'APF <i>Jean-Louis Fouassier</i>	127

CONSEIL, INSTITUT DE FORMATION, COMITÉS ET LISTE DES MEMBRES DE L'APF..... 131

REPRISE JOURNÉE DES MEMBRES
19 NOVEMBRE 2022

Homologuer son cursus ; devenir membre

Présentation du texte par Dominique Suchet

La Journée des membres du 19 novembre 2022 a eu pour thème : « Homologuer son cursus ; devenir membre ». Cette réflexion était une étape dans une recherche qui anime l'Association depuis quelques années, peut-être depuis toujours, sur les définitions des différents statuts de membre dans l'Association, membre sociétaire, membre titulaire et aussi sur le statut des analystes ayant homologué leur cursus. Cette question a été abordée au cours de diverses réunions de l'Association : déjà au cours de Journées des membres (notamment en 2005, 2008, 2009, 2015), au cours de réunions du Collège des titulaires ou aussi au cours de Journée de l'Institut comme celle de l'année précédente. Ce jour-là nos débats ont été introduits par trois interventions préparées par Chantal Duchêne-González « Homologation, symptôme ou décision ? », Frédéric de Mont-Marin « Homologare » et Dominique Suchet « Avoir ou voir son cursus homologué, devenir membre ». Ces trois interventions ont été éditées dans *Documents & Débats* n° 114 de juin 2023, p. 6-19. Au cours de cette Journée des membres de novembre 2022 François Villa a fait une longue intervention orale qu'il a reprise et augmentée et qui est éditée ci-dessous.

Ces diverses contributions alimentent les débats en cours sur ces questions.

Les paradoxes et ambiguïtés de l'invention de l'homologation dans notre processus de formation de l'analyste et dans l'accession au statut de membre de l'Association

François Villa – (FV dans le texte)

Ce texte s'inscrit dans la prolongation de notre journée des membres de 2022 : Homologuer son cursus ; devenir membre. Le thème se justifiait par ce que l'on désigne comme le « *malaise de l'homologation* », les « *ambiguïtés du "non"-statut de l'homologué* », le temps « long » de « latence » entre homologation et demande de sociétariat (qui semble actuellement se réduire).

Je me sens assez peu sensible à ces supposés « malaises » : ils me paraissent inhérents aux processus que doit vivre l'analyste au cours de sa pratique. Je suis davantage intéressé par l'interrogation sur la *consistance* de la fin du cursus de formation à l'Institut de formation.

L'enjeu est ici de savoir comment l'Institut, l'Association (l'un ou/et l'autre) *actent* qu'il y a eu, de notre point de vue, formation par l'Institut d'un psychanalyste : comment en prenons-nous *acte* et comment le signifions-nous à celui qui cesse d'être Analyste en formation (AEF), dans l'Institution (Institut et Association) et comment l'inscrivons-nous dans le champ social ?

Je reste intimement convaincu que la question qui exprime le plus significativement les enjeux actuels de l'APF concerne le statut de sociétaire, de sa fonction et de sa place dans les enjeux scientifiques de la psychanalyse. Je m'inscris dans la suite de ce qu'avait souligné, entre autres par la voix de Sylvie de Lattre, le Groupe de travail sur l'institution réuni en 2008-2009. Elle soulignait la place prise par notre interrogation :

« Sur le problème de la place, du rôle et du statut des sociétaires. Quel est leur pouvoir décisionnel en tant que membres ? Full member de l'IPA, certes, mais aussi et d'abord, de l'APF. Pourquoi, alors, les sociétaires ne participent-ils pas à l'élection des nouveaux membres et à l'homologation des cursus ? À question concrète objections concrètes et discussion aussitôt limitée à quelques propositions tout aussi concrètes et peu convaincantes. La poursuite du débat nous a ainsi très vite conduits à penser que cette manière de poser le problème des fonctions des sociétaires ne pourrait prendre sens et se développer que si elle s'inscrivait dans une réflexion sur une problématique, plus vaste et insuffisamment interrogée, qui est celle des rapports entre l'Association et l'Institut de formation [...] la fonction formatrice, détenue par les seuls titulaires et telle qu'elle s'exerce à travers les supervisions et l'activité du Collège des Titulaires, n'éclipse-t-elle pas dans l'imaginaire de chacun, qu'il soit membre, analyste en formation ou homologué, toutes les autres fonctions de l'institution : administratives, électives, enseignantes mais aussi celles que pourrait susciter une plus grande ouverture, collectivement assumée, sur le dehors ? Ce qui pose à nouveau la question de la prégnance de la représentation de "l'institution formatrice" au détriment de bien d'autres représentations de l'Association qui pourraient, pourtant, être mobilisatrices pour l'ensemble de ses membres et pour ceux qui voudraient le devenir. [...] Est-ce que la prévalence des fonctions de formation sur les autres finalités que peut se donner une société d'analystes ne limite pas l'implication effective des sociétaires ?¹ »

1. Sylvie de Lattre, Introduction à la Journée des membres du 22 novembre 2008, *D & D*, 2009, Numéro 74 (souligné en gras par moi).

C'est l'*implication effective des sociétaires et la reconnaissance de celle-ci* qui constituent le *nœud gordien* pour notre institution, celui que nous n'arrivons pas au fil des ans à trancher. En caricaturant, je dirai que pour l'APF ne comptent *vraiment* que les titulaires (avec parfois un glissement gauchissant de la *fonction* vers le *titre*) et les analystes en formation sur qui reposent notre avenir et une partie de notre clientèle (analyses personnelles et pour les titulaires supervisions). Entre les deux, il y a, non pas un *no man's land*, mais un lieu relativement indéterminé, incertain quant à la place et à la fonction que cela donne dans l'institution – c'est particulièrement net avec les sociétaires moins avec les AEF *bien avancés* dans le cursus et les collègues dont le cursus a été homologué : ils sont finalement plus sollicités que certains membres de l'APF. La longue citation de l'Introduction de Sylvie de Lattre a pour principale vertu d'attirer notre attention sur l'intrication qui existe entre les positions d'AEF (relevant de l'Institut), homologués (relevant de... ???), sociétaires et titulaires (relevant de l'Association).

Ce que nous avons construit constitue un *ingénieux* bricolage visant à tenir compte de l'histoire² et la volonté d'une transmission non académique et non « technologique » de la psychanalyse.

Notre volonté était (et reste) que l'Association, sans pouvoir être pleinement analytique (aucune institution ne saurait l'être !), laisse dans nos dispositifs le plus de chance possible au surgissement surprenant de l'analytique dans le cours de notre processus de formation et dans la vie de l'Association. Cela a toujours impliqué, pour nous, de confronter un collègue et chacun d'entre nous, aux divers moments de son trajet, à la part de choix qui relève de la décision individuelle et détermine l'engagement non dans la « carrière » analytique mais dans la *chose*, la *cause psychanalytique* (celle qui, quand elle nous tient, ne nous lâche plus).

Ce que nous appelons *malaise* et qui s'exprimerait dans le sociétariat, dans l'homologation, n'est-il pas le signe d'une nécessité de *faire le bilan de la réforme des années soixante-dix et des différents effets des modifications statutaires et réglementaires* (1972, 1974, 1976, 1978, 1990) et d'évaluer comment l'APF a apporté et apporte sa contribution à la découverte freudienne, à la recherche en psychanalyse et comment elle forme des psychanalystes (Art. 3 de nos statuts) ? En quoi nos choix fondateurs des années soixante-dix se sont-ils avérés heuristiques, pertinents et ont-ils ouvert et maintenu un champ fécond pour l'avenir de la méthode de la psychanalyse (telle que présentée par FREUD S., 1923, *Psychanalyse et théorie de la libido*, in *OCF-P XVI*, Paris, PUF, 183-208) ? Quel *équilibre* ou *déséquilibre* existe-t-il à l'APF entre ces deux fonctions (développement de la psychanalyse et formation des psychanalystes) ? Quels sont les rapports entre Institut et Association ? Quelles sont les fonctions, quant à ses deux fonctions, des deux catégories de membres de l'APF ?

Les paradoxes et ambiguïtés de l'invention de l'homologation

Le *moment* de l'homologation prend consistance en 1972 par une modification du règlement intérieur adoptée par le Conseil et soumise au vote de l'AG (cette deuxième mesure n'était pas obligatoire mais, vu l'objet, elle est apparue bien venue au Conseil). Dans l'annexe au rapport moral, Jean Bertrand Pontalis constate : « *À ce jour, il arrivait qu'un candidat au titre de membre associé vît contester par un vote l'ensemble de sa formation, alors que celle-ci avait jusqu'alors été reconnue comme valable sans objections* ». Il présente la proposition du Conseil « *que le Collège des titulaires se prononce plus tôt et prenne plus nettement ses responsabilités en donnant à l'élève "quitus" de sa formation* » en faisant « *de la validation de la formation avant la présentation du mémoire, un temps effectif* »³.

2. Entre autres : la tentative dans les années cinquante de Nacht d'autonomiser outrancièrement l'Institut de formation par rapport à la Société psychanalytique de Paris ; le rôle pris par un homme, Lacan, sur le destin de la psychanalyse française et les modalités de sa pratique ; le refus de la méthode Eitingon de formation ; le *déconfusionnement transférentiel* entre la cure personnelle et le cursus de formation...

3. « *Faire de la validation de la formation avant la présentation du mémoire, un temps effectif* : évaluation de tout un parcours et non pas simple constatation que le candidat a satisfait formellement aux exigences de notre institution.

À ce jour, il arrivait qu'un candidat au titre de membre associé vît contester par un vote l'ensemble de sa formation, alors que celle-ci avait jusqu'alors été reconnue comme valable sans objections (contrôles validés, autorisation de présenter un mémoire). Le Conseil a proposé que le Collège des titulaires se prononce plus tôt et prenne plus nettement ses responsabilités en donnant à l'élève "quitus" de sa formation une fois ses contrôles terminés, ou, dans le cas contraire, en lui formulant ses avis ou recommandations éventuels » (*D & D*, 1972, N° 6, souligné en gras par moi). Ce passage est repris par Dominique Suchet dans son annexe au rapport moral (*D & D*, 2022, N° 110).

Il n'y avait pas à cette époque-là de *moment spécifique actant de la terminaison du cursus de formation* (en dehors de la validation de la seconde supervision). Ce qui, notons-le, veut dire qu'il n'y avait **pas, à proprement parler, de prise en compte du parcours d'enseignements suivi** (ce qui interroge le statut donné à l'enseignement). Si « problème » il y avait, cela surgissait « abruptement » au décours de la demande d'accès au sociétariat : ce qui pouvait résonner pour le candidat comme *équivalent après-coup à une contestation de la formation reconnue sans objection jusque-là*. Une certaine « confusion » existait donc entre validation ou non du cursus et acceptation ou non au sociétariat⁴.

Dès cette époque, chacun est convaincu que les rôles et fonctions (AEF, fin de cursus, sociétariat, titulariat) *tiennent comme un ensemble* et que l'on ne peut modifier un élément de cet ensemble sans modifier l'*ingénieux équilibre* mis en place⁵.

Mais, depuis ce changement, un « flottement » (qui a, peut-être, été fécond) sur plusieurs niveaux subsiste sur le statut institutionnel de ces *deux temps effectifs* (homologation et sociétariat). Il se manifeste par notre hésitation à savoir :

– s'il faut considérer l'homologation et la demande de sociétariat comme solidaires, comme un processus en deux temps d'une seule et même démarche ou

– s'il ne faut pas les considérer comme deux étapes bien distinctes représentant une *solution de continuité*, une rupture dans ce qui pourrait se présenter *illusoirement* comme une *continuité linéaire*.

Ce qui, à mon avis, est en jeu, c'est la **différence** qui existerait **entre une demande de formation et une demande pour s'engager comme membre à part entière** dans l'association psychanalytique : un changement psychique radical de la position subjective de l'analyste, un choix d'engagement de sa responsabilité à l'égard de l'avenir de la *chose analytique*.

Roger Dorey, en présentant la première position, soutient : « *cette étape* [homologation] **ne devait pas être formulée en termes de VALIDATION DU CURSUS mais plutôt en termes d'ADMISSION À PRÉSENTER LE MÉMOIRE** ». Il indique le souhait du Conseil d'une nouvelle rédaction « *du Règlement intérieur qui distinguerait l'ÉLÈVE de l'Institut de Formation qui n'a pas encore obtenu la validation de ses 2 contrôles, du CANDIDAT qui ayant obtenu cette double validation ne relève plus directement de l'Institut de Formation, mais devient celui qui présente sa candidature devant l'Association elle-même* ». De ce point de vue la *candidature* à l'Association se ferait en *deux temps*⁶.

Dans cette proposition, après la double validation des supervisions, celui qui ne serait plus, à proprement dit, AEF *ne relève plus directement de l'Institut de Formation* **mais** pas encore de l'Association, il *devient*, de fait, *celui qui présente sa candidature devant l'Association elle-même*. Notons le présent qui pose une automaticité et exclut la potentialité relevant d'un choix de l'analyste *formé* qu'exprimerait, par exemple, la formulation : *celui qui peut présenter sa candidature devant l'Association elle-même*. Homologation et présentation du mémoire sont les deux temps d'un même processus (celui du devenir membre) n'impliquant aucune *césure*, ils relèvent d'un processus linéaire « quasi » automatique (ce qu'il n'a jamais été). Cela conduira le Conseil à envisager de :

« **remplacer la validation du cursus** [FV : validation des deux supervisions] **qui appartient encore à la période de formation et qui y met un terme sans pour autant changer le statut de l'élève,**

4. Notons au passage que c'est à cette occasion qu'en 1972, le comité de *sélection* devient comité de *formation*. Ce changement est hautement significatif mais ne donne pas lieu à une explicitation écrite. Je n'en ai, en tout cas, pas trouvé de traces dans *D & D*.

5. R. Dorey, *D & D*, 1984, N° 23.

6. « *cette étape* [homologation] **ne devait pas être formulée en termes de VALIDATION DU CURSUS mais plutôt en termes d'ADMISSION À PRÉSENTER LE MÉMOIRE** [...] Le Conseil désire donc aboutir à une formulation du Règlement intérieur qui *distinguerait l'ÉLÈVE de l'Institut de Formation qui n'a pas encore obtenu la validation de ses 2 contrôles, du CANDIDAT qui ayant obtenu cette double validation ne relève plus directement de l'Institut de Formation, mais devient celui qui présente sa candidature devant l'Association elle-même. Candidature en deux temps qui sera appréciée par le Collège des Titulaires, le premier temps, celui de l'admission à présenter le mémoire, devant donc donner lieu à un débat approfondi sur le candidat suivi d'un vote, le second temps étant consacré à l'appréciation du mémoire ou des travaux présentés et à l'élection au titre de membre associé* » (R. Dorey, *D & D*, 1983, N° 22, souligné en gras par moi).

de remplacer celle-ci – dirais-je – par une autre démarche qui soit un premier pas vers l'intégration dans l'Association, le postulant quittant son statut d'élève pour prendre celui de candidat ; d'où notre proposition selon laquelle cette phase pourrait être appelée : "Inscription sur la liste des candidats au titre de membre associé"⁷».

Pour R. Dorey, ce qui signe la terminaison de la formation est clairement la validation du second contrôle, l'homologation instaure un premier temps d'entrée dans l'association, elle est une *première assurance*, un *encouragement donné à la candidature au titre de membre associé*⁸ :

Le Conseil faisait ainsi émerger dans la réflexion la possibilité d'une nouvelle liste (déjà !) : celle *des candidats au titre de membre associé* où seraient inscrits **non les homologués mais les collègues ayant eu deux supervisions validées**. Cette réflexion du Conseil ne donnera lieu à aucune proposition de modification ni des statuts, ni du règlement intérieur mais elle constitue un élément à prendre en considération dans la discussion.

Dans l'annexe à son rapport moral, Dominique Suchet (*D & D*, 2022, n° 110) semble s'inscrire dans la suite de cette première position. Et, si j'ai bien suivi, sa position tend à renforcer la *solidarité* entre les deux temps (homologation, sociétariat) et à les penser comme deux moments d'une même démarche. Ce qui s'est traduit par la proposition dans l'annexe d'envisager de reconnaître l'homologué comme *analyste membre non délibératif de l'APF*, un membre consultatif, associé, adhérent, formé de ou à l'APF⁹.

N'est-ce pas là **réintroduire, à côté du sociétaire et du titulaire, une troisième catégorie de membre de l'APF** ? C'est le cas dans la plupart (presque toutes, je crois) des sociétés reconnues par l'API et j'ai le souvenir que nous avons jusque-là toujours refusé un tel type de stratification institutionnelle (j'avoue ne pas avoir retrouvé, dans ma rapide relecture de la collection des *Bulletins* et de *D & D*, l'argumentation contre la troisième catégorie de membres...).

P. Fédida représente une autre position¹⁰. Pour lui, l'homologation n'est pas le premier temps vers l'entrée dans l'Association, mais la **fin de la formation** (par et dans l'Institut de formation), elle est une *scansion* qui provoque une solution de continuité dans un processus et qui se traduit par la **création chez l'analyste en formation** (à noter qu'en réalité, il ne s'agit plus de l'AEF mais de l'analyste qui a été formé par l'Institut) **de sa liberté de ne pas faire partie de l'Association ou de choisir d'en être membre** – c'est, là, une condition, en actant qu'il y a eu formation de notre point de vue, pour ne pas tomber dans la délivrance d'un équivalent de diplôme.

La nature paradoxale de l'homologation tient alors au fait que le statut de l'homologué devient incertain, voire psychiquement précaire. Est-ce l'Institut ou l'Association (sur ce point, le flou, me semble-t-il, est constant) qui homologue ? Le collègue relève-t-il encore de l'Institut de formation et si non quel est son « statut » ? L'homologation n'acte-t-elle que la fin de la formation par l'Institut (qui n'est pas la fin de la formation personnelle interminable) ou est-elle, aussi, de fait, une autorisation à candidater au statut de membre de l'association ?

7. R. Dorey, *D & D*, 1984, N° 23.

8. « Le Collège des Titulaires délibère alors par une discussion approfondie [FV : il s'agit de l'homologation] sur l'ensemble des données dont il dispose : cursus, participation aux activités de formation, pratique analytique, personnalité etc. pour déterminer s'il est **opportun ou non d'encourager cette candidature au titre de membre associé**. Si tel est le cas, le candidat qui a reçu **cette première assurance** se prépare alors à **présenter un mémoire** ou un ensemble de travaux écrits ou présentés verbalement qui vont lui **permettre de demander à devenir membre associé** » (Dorey, *D & D*, 1984, N° 23, souligné en gras par moi).

9. À la question qu'est-ce qui changerait pour les homologués, il est répondu « *pas grand-chose d'autre que d'être inscrits sur une liste publique ; ils pourraient assister et participer à l'Assemblée générale, sans droit de vote. Cela ne leur donnerait pas plus de possibilité pour participer aux Comités et autres instances qui sont déjà ouvertes aux AEF* ».

10. Résumant des positions qu'il qualifie d'initiales (*D & D*, 1989, N° 33), il pose : « *que l'Institut de Formation ait – notamment par le biais du Comité de Formation – la tâche d'articuler la vocation de l'Association avec une théorie de la transmission, c'est dans l'ordre d'une telle perspective que doit être confirmée mais re-pondérée la scansion de l'homologation de la formation par le Comité de Formation élargie au Collège des Titulaires. Pour peu que se déplace cette scansion, alors le Comité de Formation ne ferait que fonctionner hors institution, exactement sur un mode universitaire de délivrance d'un diplôme. L'homologation de la formation doit créer chez l'analyste en formation sa liberté de ne pas faire partie de l'Association ou de choisir d'en être membre. Si l'homologation n'est pas créatrice de liberté, elle équivaut à un diplôme professionnel – ce que nous refusons évidemment de concevoir* » (souligné en gras par moi).

Je pense que le flou qui se manifeste ici reflète le flou que nous « entretenons » depuis nos origines sur l'existence et la nature d'un Institut de formation de l'Association Psychanalytique de France.

Les rapports entre l'Institut de formation de l'Association Psychanalytique de France et l'Association Psychanalytique de France

Nous avons effectivement un Institut de formation mais l'Association a un rapport d'*inquiétante étrangeté* avec lui – au point que certains AEF (voire homologués) semblent découvrir fort tard son « existence » et la différence de nature entre cet Institut et l'Association (à laquelle ils n'appartiennent pas).

L'une des raisons de ce flou est sans doute, je l'ai signalé plus haut, que, dans « notre » formation, nous faisons indéniablement porter l'accent beaucoup plus sur le rôle et la fonction de la supervision que sur ceux de l'enseignement (cette remarque doit bien sûr être entendue de manière nuancée, mais elle doit ne pas être négligée). Pourtant, est-il besoin de rappeler que la **suppression de la didactique n'équivaut pas à la suppression de la légitime formation (par l'enseignement)** comme psychanalyste ?

L'analyse personnelle est une *condition sine qua non* du devenir psychanalyste, toute formation s'étaie fondamentalement sur l'analyse de l'analyste et la relance du processus analytique tout au long cours de la vie mais elle ne saurait se « limiter » à la cure personnelle. Celle-ci nécessite d'être mise à l'épreuve de la *communauté psychanalytique* (entre autres « principalement » dans la supervision) avec d'autres que son psychanalyste, à l'épreuve de l'interlocuteur interne et étranger de l'élaboration analytique et de ces points ombilicaux qui sont en contact avec le non-connu, avec nos points non analysés de surdité et de cécité – points qui limitent « notre » *art clinique* mais en forment aussi la ressource (cf. P. Fédida¹¹).

Ce qui, dans notre processus de formation, est avéré, c'est qu'il ne saurait y avoir homologation du cursus sans le passage « obligatoire » par deux supervisions qui auront à être validées par le Comité de formation. Pour le « reste », il est juste « fortement » recommandé de participer à des séminaires de l'Institut (et non de l'APF). **Mais** cela relève du « **libre choix** » de l'AEF, de sa propre élaboration psychique quant à la signification qu'a, pour lui, « son » processus de formation et à ses représentations de la fonction de psychanalyste et des conditions de la pratique, qui évolueront ou pas dans le temps d'élaboration que « doit » réaliser son trajet dans l'Institut. Celui-ci entraînera des processus de désidéalisations, des transformations de ses représentations de l'histoire de la *cause* psychanalytique, de la méthode et des théories psychanalytiques – ces processus lui permettront de s'inscrire, avec son style, au présent du mouvement psychanalytique et détermineront son articulation ou pas à l'Association (passage de la demande de formation à la demande d'être membre). Dans le cadre de l'homologation, le « cursus des enseignements suivis » est pris en considération (mais la sensibilité du titulaire en charge de l'entretien est ici déterminante et difficilement évaluable).

Une question reste lancinante pour moi depuis de nombreuses années. Le « libre choix » est important **mais** à condition de ne pas être hypostasié, de pouvoir être pensé, critiqué, interrogé et élaboré psychanalytiquement. N'est-il pas (souvent) *plus* déterminé par les transferts institutionnels (qui restent relativement impensés) que par l'*amour de la vérité* qui devrait animer le processus de formation ? Le « libre choix » ne permettrait-il pas d'échapper trop aisément à la confrontation théorique et clinique avec les *schibboleths* de la psychanalyse¹² (auxquels notre *inévitable* résistance à la chose analytique nous prédispose) et de « se voir livré » d'une part,

11. P. Fédida : « La sollicitation à interpréter », in *L'écrit du temps*, 1983, 4, Paris, Les éd. de Minuit, p. 5-19 ; « La construction (introduction à une question de la mémoire dans la supervision) », in *Revue Française de Psychanalyse*, XLIX, 4, Paris, PUF, 1998, p. 1141-1149 ; « De la communauté psychanalytique », in *Revue Française de Psychanalyse*, LII, 5, Paris, PUF, 1998, p. 1107-1113 ; « La construction du lieu dans la supervision d'une cure psychanalytique », in *Psychanalyse en Europe*, 2002, 56, p. 18-30.

12. J'en citerai quelques-uns qui me paraissent cruciaux : le paradigme pour la cure de l'interprétation du rêve, la saisie des enjeux et destins de la sexualité infantile, la distinction technique dans la cure des transferts de la névrose de transfert et des modes de l'interprétation des résistances qui en résultent, les conséquences cliniques du fait que toute psychologie individuelle soit *d'emblée et immédiatement* une psychologie sociale, la question des fins de la cure analytique (les paradoxes théoriques et cliniques de la cure terminable/interminable, finie/infinie).

aux effets de l'*air du temps* et, d'autre part, des *objets d'intérêt préférentiels* du sociétaire ou du titulaire qui a choisi de faire enseignement ? Que nous laissions ample place au « libre choix » de l'AEF pour le suivi des enseignements, cela nous (sociétaires et titulaires) dispense-t-il, pour autant, de l'obligation éthique et psychanalytique d'assurer la persistance institutionnelle de cette confrontation à nos *schibboleths* ? N'est-il pas de notre responsabilité de membres de « contraindre » chaque analyste à refaire singulièrement le trajet de la découverte de la *chose* analytique au travers, entre autres, de la *répétition année après année de certains enseignements* (obligatoires, incontournables, fortement recommandés... ?) que seraient « obligés » d'assurer à tour de rôle les membres. **Le « libre choix » laissé aux AEF n'a pas nécessairement pour pendant institutionnel le « libre choix » de membres** quant à leur participation ou non à l'enseignement et n'implique pas de s'en remettre à leur bonne volonté ou à leur seul désir. Nous noterons, au passage, que la fonction de sociétaire se verrait, d'un tel point de vue, revigorée.

Si notre Institut « existe » statutairement (statuts de l'APF : art. 8, 12, 24), règlement intérieur : Titre II, il « existe » indéniablement de manière plus floue dans les représentations qui circulent dans l'institution (d'une part, l'Association et, d'autre part, son Institut de formation) : ce statut n'a-t-il pas parfois une « dimension honteuse » ?

La création de l'Institut a permis de réaliser un processus de transmission de responsabilité : **l'Association délègue son autorité en matière de formation à l'Institut** mais celui-ci est **placé sous l'autorité du Conseil d'administration** (art. 8 du règlement intérieur). L'institut est dirigé : « *soit par le Président du Conseil d'administration, soit, si le Conseil d'administration le juge opportun, par un Directeur, et/ou un Secrétaire, choisi par le Conseil d'administration parmi les membres titulaires en exercice à l'Institut de formation* » et « *l'ensemble des membres titulaires constitue l'Institut de formation* » (toujours art. 8).

Je relèverai (sans savoir la portée que cela peut avoir) que sont **distinguées deux fonctions institutionnelles : celle de Président de l'Association et de Directeur de l'Institut** (et le fait que ce que puisse être la même personne qui assure ces deux fonctions n'abolit pas qu'il faille les distinguer)¹³.

L'art. 9 précise que **l'Institut « est composé de deux instances : le Comité de formation et le Comité de l'enseignement »**¹⁴. Ses membres sont les membres titulaires inscrits sur la liste des analystes en exercice à l'Institut de formation » (art. 24 des statuts).

Mais revenons à l'homologation. L'art. 18 du règlement intérieur indique que

« L'analyste en formation, après validation de son second contrôle, est informé par le Secrétaire du Comité de formation qu'il est en droit de demander l'homologation de l'ensemble de sa formation » et précise « *Cette demande doit être adressée au Secrétaire du Comité de formation qui a pour charge d'en informer le Comité de formation et le Secrétaire général de l'Association. Après avoir examiné la recevabilité de la demande, le Comité de formation propose l'un de ses membres comme rapporteur. Le Conseil d'administration approuve cette proposition ou se réserve la possibilité de désigner un autre*

13. Voici, comme éléments pouvant aider à la réflexion, des « faits historiques » illustrant notre « usage » des deux fonctions (Président de l'Association, Directeur de l'Institut), depuis 1966 :

– Le rapport présenté à chaque AG est intitulé tantôt *Rapport moral du Président*, tantôt *Rapport moral du Président et du Directeur de l'Institut de Formation* :

L'intitulé *Rapport moral du Président* est le plus retenu : 21 Présidents, 1967 (1 Président), 1970-1975 (3 Présidents), 1978-1979 (1 Président), 1991-à aujourd'hui (16 Présidents).

L'intitulé *Rapport moral du Président et du Directeur de l'Institut de Formation* : 6 Présidents, 1976-1977 (1 Président), 1980-1990 (5 Présidents).

La plupart du temps, les fonctions de Président de l'Association et de Directeur de l'Institut sont assurées par la même personne. Mais, par 4 fois (1967, 1973-1975, 1978-1979), ce sont deux collègues différents qui assurent les fonctions.

Dans mon hâtive relecture de la collection des *Bulletins* et de *D & D*, je n'ai pas trouvé d'explicitations de ces choix. De quoi témoignent-ils, il m'est impossible de le dire.

Ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que, lors de la création de l'Institut de la SPP, les deux fonctions ont été incarnées par deux collègues : Jacques Lacan était Président de la SPP, Sacha Nacht, Directeur de l'Institut – la tension entre les deux fonctions et le conflit « larvé » entre les deux collègues a largement contribué à la scission.

14. Il faut souligner, et ce n'était pas aussi clair pour moi, que le *Comité de l'enseignement est une instance de l'Institut et non de l'Association*.

rapporteur. » Soulignons que c'est la **première fois qu'intervient dans le cursus de formation de l'Institut une instance de l'Association** (au travers de son secrétaire général et du conseil d'administration pour le choix de l'interlocuteur de celui qui demande homologation).

Le règlement intérieur indique que c'est au Collège des Titulaires qu'il « *appartient [...] de décider de l'homologation de l'ensemble de la formation du candidat* » (toujours art. 8). Mais, ici, resurgit le « flou » évoqué plus haut qui s'exprime autour de l'effacement d'une singularité de l'une des instances de l'Institut. **L'art. 12 des statuts avait jugé bon de faire une précision quant à l'instance procédant à l'homologation : c'est le Collège des Titulaires siégeant en Comité de formation élargi** qui entend le rapport pour homologation que lui présente le membre titulaire qui a reçu le candidat et qui délibère. Cela paraîtra, peut-être, une chicanerie d'ordre administratif que de souligner que **le Collège des Titulaires ne peut pas être considéré (sauf par condensation) comme la même instance que le Collège des Titulaires siégeant en Comité de formation élargi** (et cela alors même qu'elles sont composées des mêmes membres). J'ai tendance à penser que confondre les deux instances relève d'une *négligence*¹⁵ intellectuelle des rapports paradoxaux entre Institut et Association. La confusion entre « ces » deux Collèges reviendrait, à mon avis, à condenser deux instances différentes en une seule (en les homogénéisant, elle abolit la ressource de l'hétérogénéité permise par leur distinction).

Le fait que, dans les statuts, nous ayons ressenti la nécessité de distinguer un *Collège des Titulaires siégeant en Comité de formation élargi* d'un *Collège des Titulaires* ne relève pas de la vétille mais d'une volonté de distinguer sans les opposer (mais en les différenciant cependant précisément) les deux fonctions de l'Association (développement de la découverte psychanalytique et formation des analystes). La mission de formation, nous l'avons écrit, est déléguée à l'Institut, la mission du développement de la découverte psychanalytique reste à la charge de l'Association et, particulièrement, de ses membres (qui, sans exclure l'association des AEF à cette mission, devrait engager avant tout « et surtout » ses membres (sociétaires et titulaires) – ce que cela signifie *effectivement* exigerait réflexion et implique de prendre en compte le rôle du titulariat mais aussi encore plus celui du sociétariat.

En étant « carré », ne faut-il pas rester précis, le *Collège des Titulaires* est une instance de l'APF, le *Collège des Titulaires siégeant en Comité de formation élargi* est l'une des deux instances de l'Institut – c'est, à mon avis, le sens de la précision statutaire. Le fait que la précision *Collège des Titulaires siégeant en Comité de formation élargi* ne soit faite qu'une fois dans les statuts et le règlement intérieur et que, du coup, la distinction des deux collèges s'estompe dans le règlement intérieur (ne subsiste que le *Collège des Titulaires*) est à entendre, à mon avis, comme symptôme du flou entre Institut et Association.

Mais, où donc conduit cette réflexion ?

L'APF délivre une formation au travers de son Institut de formation : comment *acter cette formation sans tomber dans la délivrance « académique » d'un équivalent de diplôme ?*

Je vais ramasser quelques-unes des pistes qui doivent, à mon avis, guider notre réflexion institutionnelle.

Sans nous dérober à la possibilité de changements qui s'imposeraient comme condition tant d'un progrès scientifique pour la psychanalyse que d'une avancée dans le processus de formation, il nous faut pourtant faire preuve d'une réelle prudence quant à la modification des équilibres (parfois instables, souvent porteur d'ambiguïtés) qu'a permis l'ingénieux bricolage institutionnel que nous avons construit. Prudence d'autant plus fondée

15. Le mot *négligence* est à entendre comme une tendance inhérente à la psyché à sous-estimer, presque toujours, l'un des termes du conflit psychique en donnant une prédominance exclusive à l'autre terme. L'identité de pensée tend en premier lieu à rétablir par la pensée l'identité de perception en *négligeant* l'hétérogénéité, l'indétermination, l'ambiguïté, le dissemblable, le paradoxal. À titre d'exemple, Freud parle de la tendance inhérente au psychique de *négliger* l'importance fondatrice de l'économique en privilégiant la capacité d'invention d'*ersatz* qui réduisent à la constance (au seuil de l'inéluctable de la perception de l'économique), cachent, dans un jeu de déplacements permanents, de transformations, la dimension économique.

si nous sommes convaincus que les rôles et fonctions (AEF, fin de cursus, sociétariat, titulariat) *tiennent comme un ensemble* et que la **modification d'un élément de cet ensemble ne pourrait entraîner qu'une modification de l'ensemble et de chacune de ses parties.**

Cette prudence devrait nous conduire à examiner critiqueusement la nature de ce que nous désignons comme « malaise » dans l'institution, « malaise » de telle ou telle catégorie : AEF, homologués, sociétaires ou titulaires. *S'agit-il d'un malaise « conjoncturel » déterminé par nos choix institutionnels et notre histoire ou d'un malaise « constitutionnel » : un malaise inhérent à la mission impossible de transmission, de formation (une aporie indépassable propre au processus de formation analytique) ?*

Malaise, tension, ambiguïtés témoigneraient, à mon avis, moins des « défauts » de notre institution (ceux-ci ne peuvent qu'exister) que de notre volonté et de nos tentatives de donner une chance à la survenue asymptotique de l'analytique dans le décours de nos fonctionnements institutionnels.

Nous le savons, tout progrès dans l'analyse est toujours moins grand, moins définitif qu'il ne le paraît au moment où il se produit. *Il existe une constante tension entre tradition, conformisme et progrès. En tenir compte peut permettre de mieux saisir comment il est possible de développer la psychanalyse en s'étayant sur la transmission d'une tradition que l'on ne laisse pas se chroniciser en conformisme auto-reproductif.*

Tenant compte de la double mission qui incombe à l'institution psychanalytique : progrès de la théorie et de la technique, formation des psychanalystes, il faut être attentif à la non-coalescence de ces deux missions (de ce point de vue, s'imposerait une discussion que nous avons peu menée de la lettre au Conseil de Widlöcher¹⁶). C'est à éviter la contraction des deux missions qu'essayait de contribuer la création d'un Institut de formation à qui l'association délègue la mission de formation pour se consacrer, elle, en premier lieu à l'autre mission. Je ne nierai pas que poser les choses ainsi est, sans doute, un peu court et certainement hâtif – cela mériterait un travail plus approfondi et exigerait de construire une méthode pour examiner, après-coup et cinquante ans après, en quoi nos choix fondateurs des années soixante-dix se sont avérés heuristiques, pertinents et ont ouvert et maintenu un champ fécond pour l'avenir de la méthode de la psychanalyse.

Selon moi, distinguer les deux missions et les formes de leur réalisation, penser les différenciations des instances de l'Institut et de l'Association participent d'une clarification des rapports entre Institut et Association et des différents moments du trajet institutionnel.

Nous avons un Institut de formation qui répond à la *demande de formation* et il y a une Association qui répond *au désir et à la demande d'en être membre* pour contribuer à la défense et au développement de la psychanalyse. **Il s'agit de deux processus différents et il faut continuer à les distinguer.**

La demande de formation comporte la reconnaissance par celui qui veut devenir psychanalyste de son inscription dans une chaîne temporelle et générationnelle dont il n'est qu'un maillon. Elle témoigne d'un renoncement à l'illusion d'auto-engendrement et d'auto-suffisance. Le désir (légitime mais pas impératif) d'une institution fondée sur des rapports de parité (qui est autre chose que l'égalitarisme et la symétrisation entre les membres) n'abolira jamais ni les effets de l'ordre généalogique, ni de la différence des générations, ni de la différence des sexes. De même, le vœu d'une horizontalité « égalitaire » ne signifie pas la disparition de la verticalité qu'implique toute formation et toute transmission.

Nous devons nettement poser qu'à contre-courant du culte dominant des petites différences narcissiques qui favorise les souhaits d'autonomie souveraine et d'auto-formation, nous défendons l'idée d'une verticalité (fondée sur la succession des générations, sur la filiation et sur l'idée d'héritage). Devenir analyste, relève d'un parcours de formation où l'on a à se réapproprier singulièrement l'héritage que nous ont laissé nos aînés. C'est un processus d'élaboration psychique dont l'effectuation doit être mise à l'épreuve de la communication psychanalytique et dont la fin institutionnelle (homologation) doit être actée et signifiée « publiquement ».

16. Widlöcher Daniel, « Lettre au Conseil », *D & D*, 2008, N° 71.

Le statut « extraterritorial » de l'homologué (ne relevant plus de l'Institut et pas *encore* membre de l'Association) est, l'expression *intranquille* d'un espace de *redétermination subjective*, d'un moment de choix individuel (comme l'écrit Fédida : « *L'homologation de la formation doit créer chez l'analyste en formation sa liberté de ne pas faire partie de l'Association ou de choisir d'en être membre* »), ce temps d'extraterritorialité institutionnelle est *créateur de liberté et de la possibilité d'un choix*.

L'homologation ne correspond ni à la délivrance académique d'un diplôme professionnel, ni à l'*autorisation* (ambiguïté qui, comme je l'ai relevée, a existé) explicite de présenter le mémoire au sociétariat.

L'homologation acte qu'il y a eu formation d'un psychanalyste par notre Institut de Formation et, dans l'espace de créativité qu'il rend potentiel, il ouvre la possibilité du choix conduisant ou non à la demande d'accès au sociétariat par l'écriture d'un mémoire et au travers de la rencontre de trois titulaires. L'homologué n'est donc plus participant de l'Institut de formation, il n'est pas encore membre de l'Association : il est donc hors toute institution psychanalytique.

Ce temps de suspens est le temps intermédiaire entre la demande de formation qui a été « satisfaite » et la demande de devenir membre qui constitue une autre manière de s'inscrire comme un « simple » mais « déterminant » maillon de la chaîne généalogique et historique de la transmission analytique. C'est un **temps de potentielle transformation** de la demande : **passage de la demande passive** (elle est certes loin de n'être que passive) **de recevoir une formation à la demande de devenir (et être reconnu comme) acteur de la défense et du développement de la psychanalyse. Le sociétaire, comme maillon de la chaîne, acquiert une position d'ascendant ayant la mission de transmettre la psychanalyse (formation et enseignement) aux plus jeunes et de la développer.**

Je suis fermement convaincu de la nécessité de maintenir cet ingénieux bricolage et le jeu psychique d'équilibriste auquel il invite **mais** cela ne nous empêche aucunement de reconnaître officiellement et publiquement, avec moins de « honte » ou de « gêne », que notre Institut a formé un analyste (Homologation¹⁷). Et là, fait retour l'éternelle question de l'établissement d'une liste et du périmètre de sa diffusion publique. L'intitulé de cette liste pourrait être quelque chose comme « **Psychanalystes dont la formation par l'Institut de formation de l'APF est reconnue** » ou « **Psychanalystes formés par l'Institut de formation de l'APF** ». Elle serait accessible au grand public (site, etc.). Reste la question de savoir si une telle liste équivaut de fait à une délivrance académique de diplôme – je ne le crois pas, ne serait-ce que parce qu'il s'agit d'une reconnaissance au niveau d'une association loi 1901 ne possédant aucune capacité nationale diplômante.

En terminant ce texte, j'insisterai sur le fait que, certes la proposition de reconnaissance publique de notre formation est importante, mais ce qui paraît le plus significatif et le plus important sont tous les points de la réflexion qui m'y conduisent, points que j'ai rencontrés en marchant et en m'obligeant à tout juste commencer à m'y confronter¹⁸.

Paris, ce 27 janvier 2023.

17. Je partage l'avis que les termes *homologation* et *homologué* ne sont pas très satisfaisants.

18. J'en rappelle certains : comment travailler la différence entre demande de formation et demande d'être membre de l'Association ? Que signifie pour l'Association de déléguer la formation à l'Institut ? Quelle place donnons-nous vraiment à l'enseignement et quelle finalité lui accordons-nous ? Comment pouvons-nous évaluer, après-coup, les effets positifs et négatifs de la réforme des années soixante-dix ? Comment interroger la notion de « libre choix » (que nous revendiquons haut et fort) ?

DÉBATS DU SAMEDI – La réalité – Reprise générale

Samedi 13 mai 2023

La réalité – Reprise

1^{re} Introduction

Caroline Thompson

Je remercie François Hartman ainsi que les membres du séminaire des débats du samedi de l'occasion qui m'est donnée d'ouvrir ce quatrième samedi, celui d'une reprise, d'une mise en dialogue des conférences de l'année sur le thème : « La réalité ».

Dans son livre-mémoire¹ Catherine Millet raconte que l'artiste Titus Carmel exposa 60 bananes l'une à côté de l'autre : 59 imitations et une vraie. Le jour du vernissage le spectateur voyait 60 bananes, mais avec le temps, la vraie banane se transforme et finit par être la seule qui ne ressemble plus à rien.

Son commentaire : « *Le temps soustrayait la réalité à son imitation, mais l'imitation était bien plus proche de l'idée qu'on a d'une banane que la vraie banane devenue une grosse et molle limace morte.* »

Outre la question de la vraisemblance soulevée par cette expérience artistique, ce qui me frappe dans cette remarque : une banane telle qu'on l'imagine est une banane vivante dans la « force de l'âge », somme toute figée, correspondant à la représentation de la banane et non à une banane décomposée par l'œuvre du temps, menacée de putréfaction et de liquéfaction.

C'est J.-B. Pontalis qui souligne l'importance de Thanatos : « À mes yeux, la thématique de la mort est aussi constitutive de la psychanalyse freudienne que celle de la sexualité. Je pense que celle-ci a été largement mise en avant pour recouvrir celle-là². »

Cela reprend un thème qui traverse les différentes conférences : la mort comme « roc de la réalité ».

Chez Dominique Billot, la réalité de la maladie et du corps dans ce qu'il a de plus matériel vient faire effraction dans les séances.

Chez Nicole Oury, la crainte d'un mur qui s'écroulerait, expression d'une angoisse mortifère.

Chez Isabelle Cahingt, l'absence de l'analyste sans doute décédée (du moins c'est ce qui m'est venu en l'écouter).

Chez François Royer, le personnage de Jack London qui s'enfonce dans l'hiver glacé en refusant de prendre la mesure de la gravité de la situation qui va le mener jusqu'à sa disparition.

Chez Marc Delorme, la mère morte de l'adolescente qui revient en rêve, non seulement vivante mais bonne (d'une pierre deux coups).

Chez Catherine Rodière, l'évocation directe de sa propre mort lorsqu'elle dit à sa patiente : « Suis-je vivante en votre absence ? »

1. Catherine Millet, *Commencements*, Flammarion, 2022, p. 186.

2. J.-B. Pontalis, « Sur le travail de la mort », in *Entre le rêve et la douleur*, Gallimard, 1983.

La mort s'invite ainsi en séance sous la forme de l'angoisse de l'analyste face au danger extérieur (cancer, conduites à risque adolescentes, pensées suicidaires) et fait resurgir la difficulté de travailler lorsque cette peur envahit le champ de la pensée.

Marc Delorme nous parle « du deuil qui est d'abord la douleur, l'affect douloureux dans toute sa réalité ». Mais, avant d'y « croire », cela reste une réalité où l'affect n'a pas encore rejoint la représentation. On sait, mais on ne sent pas encore. « Je sais bien, mais quand même. »

Dans « Considérations actuelles sur la guerre et la mort » la guerre nous rappelle que du côté de la psychologie des masses le meurtre est la mise en acte de la réalité psychique.

La grande idée freudienne est d'apposer ces deux termes, réalité et psychique, union si paradoxale que cela donne le tournis. On utilise l'expression comme si elle allait de soi, mais les conférences de cette année nous donnent l'occasion d'y revenir.

La fin de la Neurotica est revenue dans plusieurs des conférences pour souligner l'abandon d'une croyance. On peut d'ailleurs s'étonner que le thème de la réalité ait autant suscité cette question. Mais peut-être pas si étonnant que cela, car le problème est bien celui de la foi dans le récit inspiré par le fantasme inconscient. Avec la croyance, la découverte analytique s'inscrit d'entrée de jeu dans l'horizon d'un doute qui, une fois réveillé, ne cesse plus.

Comme le rappelle Isabelle Cahingt, Catherine Chabert met en parallèle le mouvement freudien face à la Neurotica avec celle de la cure analytique : « passage entre la croyance dans la réalité des faits et le renoncement à cette conviction ouvrant la voie à l'élaboration du fantasme à travers la construction d'une fiction, une théorie³ » dit-elle.

Fiction, théorie : les mots sont lâchés.

Quel est le contraire de la réalité ? L'illusion ? Le mensonge ? L'imaginaire ? Le fantasme ? Si la fiction est souvent plus réelle, plus vraie que la réalité, c'est parce qu'elle n'a pas à se battre avec les résistances qui empêchent l'émergence du souvenir, avec le refoulement qui crée des versions pleines de pointillés.

Le sujet de la « croyance » est repris par François Royer et Isabelle Cahingt du côté de l'Eucharistie : pour y croire il faut le décider. C'est une position de principe comme celle de « croire » le patient... Lorsque François Royer affirme que les hommes refusent de croire à la réalité (réchauffement climatique, par exemple), il met l'accent sur le rôle du déni qui peut aider à vivre mais aussi constituer un empêchement d'agir face à des dangers réels. Cela devient alors une question économique : quelle dose de déni est nécessaire ? Suspendre, nier l'idée de notre propre mortalité est inéluctable afin de pouvoir vivre.

D'un côté la croyance, de l'autre le doute. Mais le doute méthodique de Descartes, nous rappelle Catherine Rodière, peut se renverser d'une position critique en méfiance systématique. Il se fige et finit paradoxalement par devenir une croyance... et c'est alors la théorie du complot.

« La psychanalyse ne peut se fonder ni sur l'évidence, ni sur la preuve. Elle relève du pari, de l'hypothèse, bref d'une croyance⁴ » nous dit Daniel Widlöcher. Peut-être s'agit-il aussi d'une foi qui implique la confiance ?

3. Catherine Chabert, *La jeune fille et la psychanalyste*, Dunod, 2015, p. 2.

4. Daniel Widlöcher, « Réalité psychique et vérité historique : modèle explicatif ou descriptif ? », in *Topique*, 2006/2, p. 16.

Autre thème qui revient : celle de la construction dans l'analyse et son rapport à la réalité. Celle-ci a lieu dans l'espace de la cure, où l'analyste joue un rôle dans la réactivation du souvenir qui souvent arrive par bribes. Par exemple le dégoût ressenti par François Royer face au rêve de pus qui coule, rapporté par sa patiente, joue sans doute un rôle important dans la dynamique de la cure (nous ne sommes pas loin de la sensorialité de l'année dernière).

Le travail consiste alors à fabriquer à partir de ces restes mnésiques souvent isolés, un assemblage qui prend sens pour le patient à partir de ses fragments de vérité historique.

« Le transfert est une expérience réellement vécue par les deux protagonistes de la scène analytique » affirme François Royer, mais Freud souligne combien l'amour de transfert pose la limite entre ce qui est authentique mais pourtant « non réel » au sens où la voie empruntée n'a pas son modèle dans la vie réelle.

Souvenirs et rêves sont repris dans l'adresse transférentielle pour créer dans un après-coup une scène ou un scénario qui fait sens, utilisant l'ici et maintenant de la séance comme une réalité permettant de se frayer un chemin vers cette construction. Parfois celle-ci passe par le fait de **deviner** comme le développe Nicole Oury en citant Michel Gribinski. L'analyste doit remplir les creux laissés par les associations du patient : « deviner est une forme précise d'interprétation⁵ » dit-il. François Royer suggère que « l'évolution de la pensée freudienne s'est faite dans le sens d'une déqualification de la scène historique, tout au moins celle de l'individu ».

L'événement traumatique a-t-il eu lieu ? Est-ce important ? Si le patient en est convaincu, qu'il y croit, ce serait là l'élément essentiel et transformateur.

« Dans quelles conditions est-il possible qu'un substitut si imparfait (du souvenir) produise quand même un plein effet thérapeutique⁶ ? » demande Freud à propos des effets d'une construction communiquée au patient.

La construction, si elle n'est pas une invention, peut être une retrouvaille de la scène traumatique ou du souvenir... mais pas forcément. Quel est alors le fragment de réalité qui participe à cette construction et qui valide celle-ci en tant que substitut du souvenir ? Francis Pasche l'explore dans *Le passé recomposé*⁷, titre programme : comment retrouver ce que Freud appelle le « tableau des années oubliées⁸ » ? Il faut ce qu'il nomme du « référent », c'est-à-dire « la matière et la forme du passé ».

Si la réalité perçue est toujours le fruit de notre subjectivité, cela ne veut pas dire pour autant qu'il n'existe pas de fait.

Mais *qu'est-ce qu'un fait en psychanalyse ?*

Même si la réalité matérielle, historique ne peut jamais être retrouvée, savoir qu'elle a existé empêche de verser du côté du relativisme narratif. Mais la question du traitement de ces faits reste ouverte. Deux écueils nous guettent : pur objectivisme qui ne prend pas en compte le point de vue du sujet. Pur relativisme qui ignore le réel.

Aux cours des conférences, la réalité s'est présentée sous différentes formes : comme protection qui permet de ne pas perdre pied face à un monde psychique qui pourrait prendre le dessus et rendre fou, ou comme mise à distance de cette réalité matérielle parce qu'elle ne correspond pas à l'idée que l'on s'en fait. Mais elle est aussi ce qui vient faire effraction, empêcher potentiellement le travail analytique... et pourtant.

5. Michel Gribinski, « Deviner à peu près », in *RFP*, PUF, 2004/3, Vol. 68, p. 906-907.

6. Sigmund Freud, *Construction dans l'analyse*, RIP II, PUF, 1998, p. 278.

7. Francis Pasche, *Le passé recomposé*, PUF, 2000.

8. Freud, *ibid.*

Isabelle Cahingt nous a montré comment, à l'abri d'un refoulement commun au patient et à l'analyste, cette réalité, véritable poutre dans l'œil, échappe, jusqu'au moment où un changement de cadre lui permet de comprendre quelque chose de ce qui s'est joué, à savoir remplacer l'analyste précédent en niant sa disparition.

Lorsque Dominique Billot donne le numéro d'une amie cancérologue ou qu'elle dit, surprise elle-même par son intervention, « l'organique ça existe aussi », la réalité est-elle une présence qui vient déranger le processus analytique ou au contraire un garde-fou, un rappel que si notre travail consiste à accéder à travers ses signes, ses marques, ses rejets, à la réalité psychique de nos patients et aux fantasmes qui y sont associés, celle-ci se déploie dans une réalité matérielle.

Pour travailler avec un patient faut-il encore qu'il soit en vie ont souligné certains.

On retrouve le rapport entre les réalités au cœur des interrogations des conférences. Laurence Kahn nous éclaire lorsqu'elle évoque le combat du petit enfant pour quitter l'hallucination afin de faire son chemin vers l'humain. Pour l'accomplir, il doit, dit-elle, « maintenir distinctes et coprésentes la perception hallucinée et celle de l'objet réel afin de juger de la concordance des deux⁹ ». Illustrant la lutte entre la tendance au solipsisme et au narcissisme contre le besoin d'exploration du monde. Mais c'est aussi la question des deux réalités confrontées l'une à l'autre et leur écart qui me semble ici essentielle. Elle met en relief « deux plans de réalité : le réel des faits du monde (la Realität) et le réel-psychique généré par l'action du fantasme inconscient¹⁰ (la Wirklichkeit) ». Comment faire se rencontrer ces deux plans ? Cela me semble une de nos questions essentielles.

Conclusion

Je terminerai sur la notion de changement évoquée par M. Delorme qui propose de penser la réalité du point de vue dynamique et non plus seulement topique : ce faisant, c'est le mouvement qu'il introduit, la transformation.

Est-ce qu'une cure ne consiste pas en un travail de la désillusion ? À quel moment se situe la déception dans le travail de l'analyse ? N'est-ce pas l'ultime épreuve de réalité, celle qui permet de dissoudre le transfert ? La réalité n'est pas fixe, qu'elle soit matérielle ou psychique : Pasche évoque « un mixte de la réalité psychique et de la réalité extérieure qui devient alors partie intégrante de la réalité psychique à venir¹¹ ». La mise en mouvement de la compulsion de répétition est au cœur de notre travail comme nous l'ont montré la clinique exposée dans ces journées.

J'ai été frappée en relisant les conférences par le cheminement qu'elles opèrent et la conversation qui s'instaure entre elles : réalités psychique et matérielle sont d'abord présentées comme des contraires, l'une interne, l'autre externe pour finalement dépasser cette polarité et dialoguer. Plutôt que de s'opposer on voit comment elles s'entremêlent, se confrontent, créant ce que Winnicott a appelé l'aire transitionnelle, pour répondre à sa question d'apparence simple : où se situe l'expérience ?

Le débat est ouvert.

9. Laurence Kahn, « Qualifier et reconnaître », in *Comprendre en psychanalyse*, PUF, 2012.

10. *Ibid.*, p. 95.

11. Pasche, *ibid.*, p. 18.

Cent chiens qui aboient après une ombre en font-ils une réalité ? – Reprise du 15 octobre 2022

Catherine Rodière-Rein

Quand on évoque la question de la réalité on a tendance à glisser de la réalité comme telle à l'appréhension de la réalité et à les confondre. Même chose pour la réalité psychique où l'on glisse de celle-ci au fait psychique en général ou à la réalité subjective.

La réalité externe nous est d'abord étrangère. Nous n'y accédons que progressivement et il en persiste toujours une part d'inassimilable. Elle garde toujours quelque chose d'antagoniste voire d'insoutenable.

La réalité psychique est constituée par le désir inconscient. Elle se forge à partir de perceptions erronées, par déformation ou méconnaissance de la réalité matérielle, parfois même en s'arc-boutant contre elle.

Dans la cure, elle est omniprésente, même masquée. C'est son dévoilement qui est visé ou plutôt celui de ses rejets. Une construction juste proposée par l'analyste sur un élément oublié de la préhistoire du patient peut entraîner sa conviction.

Par ailleurs, la réalité est parfois mise par Freud au rang d'une quatrième instance de la personnalité. Héritière des instances parentales, elle a ses exigences, ses ordres devant lesquels il n'y a qu'à s'incliner.

Elle peut être aussi un étayage pour le moi qui, privé de son sol, sombre dans la psychose, livré à la seule influence du monde interne.

Le délire méthodique du doute hyperbolique de Descartes évoque une possible absence de toute réalité externe, le Malin Génie nous faisant croire qu'il y a un monde là où il n'y a rien.

La réalité externe obéit aux lois immuables de la nature mais chacun est avec elle en perpétuelle négociation dans sa constante entreprise de mondialisation selon l'expression de P. Descola. Cette négociation est un mélange de refus, d'acceptation et d'échappatoire. La richesse de la réalité de chacun ou plutôt de sa conception de la réalité est fonction du bagage mnésique dont il dispose. Elle est fonction aussi de mécanismes de défense (déli, désaveu, etc.) qui peuvent la limiter voire en amputer des pans entiers.

La psychanalyse a élargi la réalité à des données jusqu'alors négligées, les processus inconscients en particulier.

L'appréhension de la réalité est aussi une démarche collective. Un proverbe chinois veut que quand un chien aboie après une ombre dix mille chiens en font une réalité.

Reprise du 15 octobre 2022

Dominique Billot

Je voudrais revenir sur une question plus théorique que j'ai laissée de côté lors de la conférence mais qui lors de sa rédaction m'a beaucoup préoccupée tellement elle me paraît complexe (en tout cas pour moi !). C'est celle de la vérité historique.

J'avais en effet cité ce que Freud écrit en 1917 dans la 23^e conférence sur la formation du symptôme, à savoir : « la surprise gît en ceci que les scènes infantiles, celles auxquelles l'analyste accède en partant des symptômes, celles auxquelles la libido s'est fixée, ne sont pas toujours vraies ». Il complète : « Voire elles ne sont pas vraies du tout et dans certains cas elles sont même opposées à la vérité historique. »

C'est cette dernière phrase qui m'a embarrassée.

Vingt ans plus tard en effet Freud écrira dans *Moïse et le Monothéisme* : « Il n'y a rien que nous ne croyions plus facilement que ce qui va au-devant de nos illusions fondées sur des désirs, sans égard pour la vérité. Nous croyons nous aussi que la solution des gens pieux contient la vérité, non pas cependant la vérité matérielle mais la vérité historique. » Il ajoute que cette vérité a subi une déformation lors de son retour. Il poursuit en précisant que l'idée d'un grand Dieu unique doit être considérée comme un souvenir déformé et il conclut ce paragraphe : « Une telle idée dans la mesure où elle est déformée doit être qualifiée d'illusion, dans la mesure où elle amène le retour de ce qui est passé on doit l'appeler vérité. Le délire au sens psychiatrique contient aussi une parcelle de vérité. » Reprenant ainsi ce qu'il avait écrit dans les chapitres précédents : « Un morceau de vérité oubliée réside dans l'idée délirante, lequel en revenant a dû subir des déformations et a été mal compris. »

Dans sa conférence, Nicole Oury écrit : « Ce voyage dans les écrits freudiens permet de rendre compte de la difficulté de circonscrire la réalité psychique. » Il me semble qu'il en est de même pour la vérité historique qui ne se réfère justement pas aux événements ou aux faits historiques, qui n'est pas plus la réalité objective, et qui ne recouvre sans doute pas non plus complètement la réalité psychique, si difficile à circonscrire. Qui n'est pas non plus celle des historiens.

Donc pour revenir à cette 23^e conférence, je ne suis pas certaine, lorsque Freud parle dans ce texte de vérité historique, qu'il la différencie de la vérité matérielle telle qu'il l'énoncera comme je viens de le rappeler dans *Moïse* et comme il l'avait énoncée deux ans auparavant dans *Constructions dans l'analyse*.

Et pourtant ne peut-on se demander si cette question n'est pas déjà là également lorsque Freud rédige l'*Entwurf* et plus précisément la deuxième partie ?

En effet, Emma qui ne peut entrer seule dans un magasin sans se sentir honteuse attribue cette difficulté à un souvenir remontant à l'époque de sa puberté. Les commis d'une boutique dans laquelle elle était entrée s'étaient mis à rire, ce qui l'amena à prendre la fuite pensant qu'ils se moquaient de ses vêtements. L'un des deux lui avait plu. Cette explication est en fait une proposition fautive, le premier mensonge, Proton Pseudos. Ce souvenir va ramener dans une séance ultérieure un autre souvenir plus ancien. Alors qu'elle avait huit ans, Emma était allée acheter des bonbons dans une boutique dans laquelle l'épicier lui agrippa les organes génitaux à travers ses vêtements. Elle y était retournée une fois, ce qu'elle se reproche dans l'après-coup.

La première scène rapportée par Emma, celle du magasin et des commis, ne peut être comprise que si on l'interprète à la lumière de la seconde, celle de l'épicier ; l'élément vêtements ayant été l'élément servant à établir une fausse connexion.

Si, comme nous le dit Freud dans Moïse, la vérité historique s'apparente à une impression laissée dans l'esprit par une réalité passée, alors l'explication d'Emma, ce premier mensonge dénué de vérité matérielle ne contient-il pas un morceau de vérité historique, un morceau du passé oublié transporté dans le présent ? Bien sûr dans *Constructions dans l'analyse*, c'est à propos du délire qu'il écrit : « Un morceau de réalité déniée dans le présent est remplacé par un autre morceau qu'on avait également dénié dans la période d'une enfance reculée. » Mais il poursuit qu'il pourrait tout à fait appliquer au délire ce qu'il avait appliqué jadis à l'hystérie, à savoir que le malade souffrait de réminiscences, mais cette fois-ci dans le registre du déni alors que pour l'hystérie le registre était celui du refoulement.

Ainsi d'Emma à Moïse ce sujet de la vérité, et plus précisément celui de la vérité historique telle que Freud l'entend, semble parcourir toute son œuvre. Mais cela reste une question à discuter, vérité historique, réalité, réalité psychique ne pouvant, je crois, se dissocier.

La réalité – Reprise

2^e Introduction

Francine Pascal de Mont-Marin

Je remercie les membres du séminaire des samedi-débats de m'avoir confié cette possibilité de relance d'un questionnement autour du thème de l'année : la réalité.

Je remercie aussi le Conseil précédent et François Hartman pour l'initiative de ce séminaire qui me semble précieux.

Je partirai ainsi du mouvement que nous avons pu repérer à travers l'ensemble des réunions de notre groupe.

Mouvement qui a probablement une forme de congruence, ou qui serait comme une chambre d'écho, à l'ensemble des conférences des samedi-débats.

Notre première rencontre s'est centrée sur la réalité effractante de la survenue de la pandémie, ses conséquences et ses effets sur les cures, puis sur d'autres situations du même ordre où les identifications collectives sont fortement sollicitées. Jacques André écrit dans *Psychanalyse, vie quotidienne*¹ à partir de de la fusillade de Charlie Hebdo : « Le site analytique est ainsi conçu que la réalité psychique *s'y croit*, et se prend pour toute la réalité... Il n'est rien, événement *in situ* ou information sur le dehors qui ne puisse résister à l'attraction du transfert et s'en trouver métabolisé en une représentation propre à la vie psychique de l'analysant. » Mais là ajoute-t-il, ce mercredi 7 janvier 2015, au cours d'une séance, ce fut tout autre chose. Jacques André poursuit : « L'existence du site a pour condition de possibilité l'écoute flottante, traitant à égalité le détail et l'événement tragique. Nous étions cette fois nettement en dessous de la ligne de flottaison. Ce n'est pas tant la stupeur et la curiosité qui firent obstacle que le sentiment proche sinon identique, chez les deux protagonistes, d'un moment de réalité politique s'emparant de toute la réalité et rendant parfaitement incongrues nos deux positions respectives, elle sur le divan, moi dans le fauteuil... Ce n'est pas qu'il deviendrait indécent de dissenter sur les singularités de la vie d'âme quand le monde vacille, mais parce que s'impose une autre face de la vie intérieure, celle qui participe d'un *être psychique collectif*. Quelque chose de la dissymétrie fondatrice s'est trouvé suspendu, même si cela n'a duré que de brefs moments. »

L'exemple de Jaques André m'a rappelé une séance avec une patiente juste après l'annonce de l'attaque des tours jumelles à New York. Une séance silencieuse comme il y en avait eu peu auparavant. Silence de partage, de recueillement, silence lié à un transfert sur un tiers commun lié à l'atteinte de cet être psychique collectif, comme le dit Jaques André. Il a fallu que je m'arrache à ce sentiment de communion, temps probablement nécessaire, pour pouvoir penser ce silence autrement, pour retrouver une position d'attente et d'écoute des enjeux propres à ma patiente. Dans les séances ultérieures se déploiera l'effroi qui s'était emparé d'elle, une tour s'était effondrée avant l'autre et avait ainsi activé des représentations insupportables de la rivalité et des vœux meurtriers à l'encontre de sa sœur jumelle avec qui elle pensait vivre une relation fusionnelle sans faille ; une évocation de sa propre mort ou de celle des deux sœurs inséparables. Dans le transfert, nous deux d'abord endeuillées, ses tours/sœurs qui s'effondrent, liées par une perte, laquelle ? Mais aussi l'expression de la haine à mon endroit ? Ainsi, le silence que j'ai ressenti et pensé dans un temps premier comme une probable communion, était bien sûr déjà pris dans les rets du transfert. Plus qu'un temps suspendu, un temps de séance où se mêleraient les ré-

1. Jacques André, *Psychanalyse, vie quotidienne*, Édition Stock, 2015.

alités psychiques individuelle et groupale, pourrait-on dire. Réalités psychiques communes sollicitées par ce réel effractant commun ET les réalités psychiques de chacun, nécessitant de la part de l'analyste, un dégagement, un déplacement, une perlaboration des effets de cet événement commun sur lui pour se réouvrir à la seule réalité psychique du patient.

La réalité effractante externe suscite un emballement du chaudron, elle active de manière intense des éléments de cette réalité psychique, eux aussi effractants, soit du non encore représenté, soit des représentations inconciliables fortement refoulées. Le moi alors sollicité, débordé de toute part, doit traiter toute la démesure des quantités excitées traversant les différentes instances. Contre la menace de sa désorganisation, se mettent en place ses mécanismes de défense tels que clivage et déni de la réalité. Avec ce paradoxe que l'unité du moi doit se reconstituer pour recouvrer ses fonctions, permettre la fragmentation des quantités et ainsi favoriser la possibilité de mise en représentation. Un temps de latence nécessaire où l'atemporalité de l'inconscient avec ses mouvements de régrédience et de progrédience, ses processus d'après-coup, permettent les transformations psychiques. Le trauma récent, on le sait, est utilisé pour traiter l'ancien, corrélés l'un à l'autre par un ensemble d'analogies et de dénis, avec une transposition du passé sur le récent et un éveil du passé par le récent mais aussi avec une dissimulation de l'un par l'autre. Il faudra un long temps pour appréhender ses réverbérations et ses enjeux.

Avec, au temps de la COVID, la difficulté dans notre travail d'analyste d'avoir été, comme nos patients, traversés par ce trauma dans notre être, mais aussi dans les bouleversements de nos pratiques et de nos recours institutionnels.

Ce sont bien ces ébranlements autant singuliers que collectifs et la nécessité de leur perlaboration qui ont motivé, me semble-t-il, les thèmes de nos samedi-débats depuis deux ans.

Lors des réunions suivantes, nos discussions ont porté essentiellement sur les exemples cliniques des conférenciers, donc sur la situation analytique, avec un questionnement sur la façon dont étaient abordées les réalités psychique et externe, comme si elles étaient opposées ; pour les penser progressivement dans leur corrélation au sein de la séance dans le transfert.

Dans le cas d'Isabelle Cahingt, un événement affectant les deux protagonistes, la maladie grave de la première psychothérapeute précède leur rencontre. Cet événement oblige l'analyste à un intense travail psychique, d'autant qu'il est fortement touché, pour repérer et se dissocier de cette réalité psychique commune et permettre le déploiement de la perlaboration sur les deux scènes psychiques différentes entre analyste et patient. Comme un collectif à deux, une foule à deux dont il faut se déprendre ?

Dans un autre registre, pourrait-on penser que, lorsque l'analyste ressent un événement rapporté par le patient comme un surgissement de la réalité externe, ce ne serait pas là l'indice d'un déni de l'effet produit sur lui-même de l'événementialité psychique et du travail psychique que cela doit et va entraîner chez lui ?

Il me semble que cela peut advenir d'autant plus dans certaines situations. Quand se conjuguent par exemple la question économique, celle des grandes quantités effractantes, avec le partage d'une réalité psychique commune en un temps T commun et peut-être le fait que cela concerne des questions autour de la mort, des atteintes du corps, de la maladie. Thèmes qui entraînent des effets de déliaison et qui ont été souvent évoqués dans les conférences.

De même, quand en séance, nous pensons être intervenus dans la réalité, avec ce sentiment de faute qui s'y associe souvent ; outre ce qui serait un manquement par rapport à notre idéal analytique, ne serait-ce pas l'indice d'une résistance en nous, d'un déni, à penser les effets psychiques sur nous-mêmes. Effets liés autant à l'agieren transférentiel qu'au sujet évoqué, la maladie ou la mort. Comme une confrontation à un réel qui ne donne pas accès à une représentation mais à une réaction de défense vitale. Je pense au premier cas de la conférence de D. Billot. Peut-être y a-t-il là une difficulté supplémentaire, selon nos origines professionnelles, médecin ou psychologue et ce qui en a fondé leurs choix ? Nathalie Zaltzman, nous rappelait Dominique Billot, disait que son ignorance médicale lui permettait d'écouter ses patients plus « librement ».

A. Beetschen rappellera l'importance de spécifier notre champ psychanalytique par rapport à la réalité, de ne pas penser tant « l'événement réel » que « l'événementialité psychique » donc au travers du transfert, de l'hallucinatoire et du rêve. De même, la mort doit être considérée comme réelle mais dans l'événementialité psychique qu'elle représente.

François Royer, dans sa conférence, a insisté sur cette événementialité psychique à travers l'effet du rêve de sa patiente sur lui. C'est autant le contenu du rêve que la modalité du récit de ce rêve adressé qui agit sur lui et lui permet une construction. Le rêve, pour sa patiente, par le fait même du « rêver » semble en soi, avoir une valeur transformatrice. Peut-être que les éléments de son discours, à entendre comme un discours associatif sur ce rêve, permettrait d'évaluer le travail de perlaboration sur la scène psychique commune autant que sur les deux scènes psychiques différentes.

Dans les conférences suivantes, il nous a semblé que la question des réalités externe et interne plutôt que d'être opposées, s'entrelaçaient de plus en plus. L'accent mis sur les zones de passages, les va-et-vient entre ces réalités, étaient prégnants.

À propos de la conférence de Marc Delorme, Christophe Dejours remarquait l'intérêt à repérer le mouvement même de sa conférence, comme un cheminement des corrélations entre réalité externe et réalité psychique, le conduisant à l'évocation de sa clinique et l'importance des notions d'espace intermédiaire, en référence à Winnicott. C. Dejours proposait alors, me semble-t-il, de penser la réalité psychique dans ce moment de transformation, dans l'effectivité de notre rapport au monde, peut-être fondamentalement dans un processus d'émancipation.

Enfin la conférence de N. Oury portait sur la réalité psychique, cette réalité psychique avec laquelle et à partir de laquelle nous travaillons. Mais cela, dans un climat bien tempéré ! Certes la violence de l'interprétation est inhérente à la situation analytique. Le cadre, la présence de l'analyste dans sa position de dissymétrie permettent les transformations psychiques dans ce temps de l'atemporalité où seront opérants la fragmentation des quantités, les mises en représentation successives avec le jeu des processus d'après-coup. Cette violence me semble différente de celle évoquée au début quand surgit un événement effractant dans un temps collapsé, source d'une événementialité psychique à la fois partagée et différente pour chacun des deux acteurs de la situation.

Lors de notre dernière réunion, une forme de confusion s'est emparée du groupe. Était-ce dû au vertige lié à ces réalités insaisissables ? D'une part la réalité externe, appréhendable que par ses déformations et interprétations subjectives ; d'autre part, celle de la réalité psychique, appréhendable que par les rejets de l'inconscient ?

Y aurait-il pour nous, face à cette confusion, comme la nécessité de retrouver un sol ?

C'est cette nécessité qui, me semble-t-il, a entraîné dans l'ensemble des conférences toute une réflexion sur les thèmes de la réalité et de la vérité historiques.

Cette confusion, était-elle au contraire l'indice de cet entrelacement, de ces corrélations des réalités, tel qu'il s'est dessiné tout au long de cette année ? Une modalité de retrouvailles de notre champ spécifique analytique.

Puis l'un d'entre nous s'est interrogé sur le fait qu'aucun conférencier n'ait parlé de la COVID. Comme s'il fallait se cramponner à un sol.

Soit celui de la réalité externe quelle qu'elle soit, vacillante et délétère. Une accroche pour ne pas sombrer dans la folie, comme le rappelait C. Rodière.

Soit celui de la réalité psychique, dans cette difficulté, voire notre culpabilité à tenir bon sur celle-ci, en référence à ce conflit irrésolvable de la psychanalyse à se situer soit du côté de la science soit du côté de la sorcière.

Je vous remercie.

Un substitut si imparfait

Reprise du 15 mars 2023

François Royer

Pour cet après-midi de reprise et de discussion générale, je commencerai par rappeler la proposition principale de mon exposé « Un substitut si imparfait », à savoir la prise en compte d'une dimension subjective de la réalité ; puis, j'évoquerai très rapidement un après-coup de ce travail concernant la nature de la relation analytique et du transfert.

Dans notre réflexion de cette année consacrée à la réalité, je me suis intéressé à une certaine dimension de la réalité que l'on pourrait appeler « réalité subjective ».

Nous connaissons déjà depuis longtemps l'opposition entre réalité psychique et réalité matérielle.

En général, les analystes s'intéressent plutôt à la « réalité psychique » car elle est la source des manifestations de l'inconscient. Source qui agit à notre insu et s'impose dans la réalité matérielle, en tout cas dans les actions que nous y menons.

L'idée de définir une catégorie subjective de la réalité procède d'un questionnement sur la façon dont nous nous représentons le monde. La réalité subjective n'est ni la réalité psychique du fantasme, ni la réalité matérielle. Elle serait plutôt une fiction intérieure organisant les perceptions en une forme intelligible.

Qui se charge de produire cette fiction ? C'est vraisemblablement le moi. Le moi fait l'interface. Instance de synthèse, il effectue des compromis entre les différentes instances et la réalité matérielle. Il tisse une toile mouvante pour se représenter le monde.

Cette fiction moïque peut être considérée comme une catégorie de la réalité, à la fois appropriation et représentation de celle-ci. Elle est « subjective » en tant qu'elle est la pensée d'un sujet, mais aussi parce qu'elle se distingue de la réalité « objective ». Dans la logique freudienne des couples d'opposés (je reprends ici la discussion féconde ouverte par Catherine Chabert et André Beetschen), le couple à considérer oppose le « subjectif » à l'« objectif ».

Cette production étant l'œuvre du moi, elle ne peut logiquement intégrer que ce qui est accessible au moi, autrement dit ce qui est représentable. Le non-représentable, l'irreprésentable ne pourra pas y figurer directement. Comme pour fabriquer un rêve, le moi utilisera le déplacement, la déformation et les autres mécanismes permettant la figuration.

En ce qui concerne le couple d'opposés réalité/réel introduit par Lacan et rappelé par André Beetschen dans la discussion, il me semble que le réel est justement ce qui échappe à la figuration. Il ne pourra donc pas apparaître directement dans cette fiction subjective. Le réel échappe à la réalité subjective dans la mesure où il se dérobe à la représentation.

La réflexion sur la réalité m'avait également amené à m'interroger sur la nature de la rencontre analytique et du transfert. Quelle est la matière qui se forme sur la scène de l'analyse ? De quelle réalité s'agit-il ?

Pour illustrer ces questions, je m'étais appuyé sur un rêve d'Alice raconté en séance et qui avait provoqué en moi une forte impression de dégoût. Le récit en séance de ce rêve m'avait semblé agir son fantasme

inconscient. Ce petit événement de cure m'a beaucoup fait réfléchir. Il a modifié mes constructions et a fait émerger une dimension latente de la réalité à l'œuvre. Réalité assurément psychique puisqu'il s'agissait de l'action d'un fantasme inconscient.

Toutefois, je m'étais interrogé sur la dimension performative de cet événement de séance, sur le fait qu'il réalise quelque chose entre elle et moi. Dès lors, l'effet thérapeutique de la cure (je reprends le terme de Freud dans « Constructions dans l'analyse ») devait-il être attribué à l'interprétation d'un fantasme inconscient et à sa perlaboration ou plutôt à sa réalisation agie dans la cure ?

Je ne trancherai pas plus cette question aujourd'hui qu'hier, mais je profite d'être là pour vous donner des nouvelles d'Alice dont la cure se poursuit. Ses relations avec son frère (il était question d'une scène infantile avec son frère dans le jardin) se sont modifiées. Elle ne l'idolâtre plus comme avant. Elle ne montre plus cette prévenance excessive, presque maternelle, qu'elle avait envers lui. Elle a d'ailleurs à peu près cessé de s'inquiéter pour lui. En revanche, il l'énerve avec son égoïsme et son talent pour faire toujours peser ses contradictions sur leurs parents. Elle en a assez que sa mère lui parle de ses inquiétudes pour son frère. Bref, elle me semble vivre les aléas d'une rivalité fraternelle banale. De la scène du jardin, elle ne parle plus. Cette scène, qui fut longtemps une source d'excitation majeure dans la cure, n'a plus beaucoup d'importance aujourd'hui. Elle est tombée dans les limbes.

Effet clinique de la cure, donc. Je pense qu'il est encore trop tôt pour savoir s'il s'agira pour elle d'un effet thérapeutique. Mais, en tout cas, quelque chose de sa réalité subjective a changé.

« Penser et vivre quelque chose sont pour ainsi dire tout un »
S. Freud – Reprise du 1^{er} avril 2023

Nicole Oury

Tout d'abord il me semble que j'ai été la seule à écrire un texte qui traitait uniquement de la réalité psychique. Dans « Trouble de mémoire sur l'Acropole » Freud permet de différencier dans le rapport à la réalité psychique, la dépersonnalisation (une sensation persistante ou récurrente de détachement de son propre corps ou de ses propres processus mentaux, en se sentant comme un observateur extérieur de sa propre vie), la déréalisation (la déréalisation est une expérience subjective de sentiment d'irréalité ou d'étrangeté du monde extérieur) et l'inquiétante étrangeté (c'est quand l'intime surgit comme étranger, inconnu, autre absolu, au point d'en être effrayant). Je me suis demandé si la reprise faite par Wladimir Granoff ne se tournait pas davantage du côté de l'inquiétante étrangeté ?

Selon son adossement à la théorie, on entend ou pas et on interprète ou pas les faits psychiques du patient ; cela dépend de la manière de considérer ou pas la séparation entre l'objet de la réalité externe et celui du fantasme inconscient, c'est-à-dire la réalité psychique. Les travaux de Daniel Widlöcher, de Michel Gribinski m'ont guidée pour montrer l'importance dans l'écoute contre-transférentielle de la réalité psychique de l'analyste, les notions d'induction de pensée, de transfert de pensée, de devinement, placent vraiment l'écoute aux points de rencontre des deux réalités psychiques, celle du patient et celle de l'analyste. « Deviner est une forme précise d'interprétation. » Une écoute différente de ce qu'induit la réalité psychique du patient sur celle de l'analyste conduit à des interprétations autres. Par exemple celles de Freud en 1905 adressées au petit Hans via son père : « Longtemps avant qu'il ne fut au monde j'avais déjà su que me viendrait un petit Hans qui aimerait tant sa mère qu'il devrait forcément pour cela avoir peur du père et je l'avais raconté à son père », ou bien les interprétations œdipiennes du contre-transfert qui se situeraient davantage à un niveau métapsychologique, ou bien les interprétations kleinienne systématiques autour de la séparation concrète de fin de semaine, et enfin celles de l'école de Winnicott pour qui un analyste « suffisamment bon » doit pouvoir s'engager de façon à ce qu'il apporte une réponse totale aux besoins du patient, et bien sûr l'interprétation lacanienne au niveau des signifiants linguistiques qui exclut les mouvements des faits psychiques propres à chaque réalité psychique.

La réalité psychique dans la pratique est présente à tous moments et sous toutes les formes, elle est diversifiée et présente une extrême richesse, elle s'insinue de partout. La réalité psychique cherche à se manifester. La réalité psychique est animée constamment par des actes psychiques, actualisations du désir inconscient. Ils sont en d'autres termes l'expression « falsifiée ou transformée » de fantasmes inconscients en actes. Quand le patient évoque ces scènes qui envahissent son psychisme, il ne s'agit pas de se référer au monde extérieur, mais de transformer ces scènes qui s'expriment par du visuel, en mots qui permettent de délier ce qui le pousse à agir comme à rêver.

La réalité psychique est constamment animée par des mouvements créateurs. Comment participe-t-elle chez les artistes, les écrivains à l'acte de créer ?

La réalité psychique à l'épreuve du réel

Reprise du samedi 1^{er} avril 2023

Marc Delorme

Ce que j'ai essayé de développer dans ma conférence du 1^{er} avril, c'est la question du traitement psychique de la réalité et notamment de la réalité de l'événement, ce qui vient mettre en évidence l'existence de plusieurs ordres de réalités. Ces réalités différentes vont, d'une part, se définir les unes par rapport aux autres et, d'autre part, entrer en interaction et en conflit :

- la réalité externe, qui ne prend sens qu'à travers la saisie des outils psychiques et conceptuels,
- la réalité « subjective » (celle de la perception-conscience),
- la réalité psychique inconsciente, dont la psychanalyse fait son objet d'étude.

C'est dans cette logique me semble-t-il, que Freud oriente sa réflexion en 1895 sur la recherche de l'étiologie de l'hystérie, vers la sensibilité *du sujet*, définissant ainsi – comme le faisait remarquer André Beetschen lors de la discussion – le champ d'étude et d'observation de la psychanalyse.

C'est ce champ qui circonscrit notre domaine de pertinence et d'action en tant que psychanalystes, ce qui permet ainsi l'analyse de la façon dont l'événement est traité psychiquement et de manière plus générale, les événements de l'existence.

J'ai notamment évoqué la puberté comme « événement juvénile » majeur, nécessitant un travail psychique spécifique.

L'événement réel peut être accidentel et traumatique, mais il prend un sens particulier pour le sujet, à travers toute une série d'événements psychiques qui vont s'inscrire dans le tissu représentatif, par certaines représentations liées à l'intentionnalité pulsionnelle et diverses qualités affectives, aboutissant à une signification globale qui prend la valeur d'une évidence interne.

Ces éléments seront retrouvés ensuite, à travers d'autres événements psychiques comme :

- le transfert, le rêve et le fantasme,
- le dévoilement et la prise de conscience,
- le changement et la créativité.

Ainsi naît et se reconnaît le Soi, en paraphrasant Pontalis, c'est-à-dire le sentiment de soi, de continuité d'existence et de sécurité interne, développés par la théorie de la transitionnalité de Winnicott, qui me paraît un outil irremplaçable sur cette question.

Deux remarques à ce propos :

1/ L'enjeu de ce débat me paraît essentiel, puisqu'il définit le champ d'étude pratique et théorique de la psychanalyse.

2/ Mais la question des limites de ce champ peut se poser dans certaines situations où ce champ d'étude est récusé en tant que tel, évacué ou dénié et s'avère de ce fait inaccessible. L'utilisation de cette logique aboutit à un écrasement de la pensée réflexive et à l'annulation des échanges entre les différents ordres de réalités.

- C'est notamment le cas dans l'utilisation radicale de la parole dans sa dimension performative, par exemple dans le déni de la différence des sexes et du sexuel (*sexual* au sens de Laplanche), que l'on peut observer dans les problématiques posées par le mouvement transgenre¹. Dans ce cas, c'est la réalité qui doit être modifiée au profit d'une satisfaction imaginaire, mais déniée comme telle...

- Ainsi que dans la pensée totalitaire où toute réflexion non conforme est invalidée et rejetée.

- Mais aussi, on rencontre cette évacuation de la pensée réflexive dans la position technicienne positiviste, qui voudrait que toute pensée, comportement ou action de l'individu ne soit réduite à son soubassement neuronal.

Le contrepoint de cette pensée réductionniste me paraît être celui que représente la littérature, qui nous emmène vers une autre dimension, celle de la réalité subjective et psychique assumée comme telle, comme « fiction réelle », adressée à l'autre inconnu, le lecteur, qui reste libre d'en faire sa propre interprétation.

Comme illustration de ce point de vue, il m'a semblé intéressant de vous proposer quelques extraits littéraires qui m'ont paru particulièrement éclairants et susceptibles de nourrir la réflexion :

1. Tess d'Urberville (Thomas Hardy)

Dans cette scène, Tess retrouve bien des années plus tard Alec, un homme qui l'a violée dans sa jeunesse, en profitant de sa naïveté, de son incertitude, de son infériorité sociale et de sa dépendance financière vis-à-vis de lui. De ce viol était né un enfant dénommé « Chagrin » (Sorrow), décédé après quelques jours de vie.

Elle rencontre donc au détour d'un chemin Alec, qui cherche à la séduire à nouveau en lui affirmant qu'il a changé, qu'il n'est plus le même et qu'il se trouve désormais du côté du bien, depuis sa récente conversion à la foi. Tess n'en croit rien et le lui dit.

Ne continuez pas s'écria-t-elle avec emportement, en se détournant de lui et se penchant sur une barrière qui était le long du chemin... Je ne puis croire à des choses si soudaines ! Je suis indignée que vous me parliez ainsi... quand vous savez quel mal vous m'avez fait ? Vous et vos pareils, vous prenez sur la terre votre saoul de plaisir et vous rendez la vie de pauvrettes comme moi amère et sombre de chagrin, et puis, après en avoir eu votre comptant, vous trouvez très beau d'assurer votre plaisir dans le ciel en vous convertissant ! Honte à vous autres ! Je ne crois pas en vous. Tout cela je le hais ! (...)

En disant ces mots, elle se détourna de la barrière sur laquelle elle s'appuyait et lui fit face. Les yeux d'Alec tombèrent par hasard sur cette physionomie et cette silhouette familières et restèrent à la contempler. L'homme inférieur était paisible en lui pour le moment, mais il n'était certes pas tout à fait dompté.

– Ne me regardez pas ainsi ! fit-il brusquement.

Tess, qui avait été absolument inconsciente de son action et de sa pose, à l'instant détourna ses grands yeux sombres et balbutia en rougissant :

– Je vous demande pardon.

Et en elle se ranima le sentiment misérable, déjà souvent éprouvé, qu'en habitant le tabernacle de chair que la nature lui avait donné, elle commettait le mal².

1. Caroline Eliacheff, Céline Masson, *La fabrique de l'enfant-transgenre*, Éditions de l'observatoire, 2022.

2. Thomas Hardy, *Tess d'Urberville*, Le livre de poche, Éditions « Je Sers », 1939, p. 395-397.

2. L'Amour au temps du choléra (Gabriel Garcia Marquez)

Florentino Ariza, un jeune homme colombien, tombe éperdument amoureux, il ressent un « cataclysme d'amour » en croisant le regard d'une jeune fille inconnue, Fermina Daza, qu'il rencontre par hasard. Après de multiples péripéties et une patience infinie, il arrive à capter son attention, puis son intérêt, et ils se déclarent leur amour mutuel par voie épistolaire ; mais en ne s'étant jamais rencontrés que de manière furtive. Le père de Fermina, furieux, décide de soustraire sa fille à cet amour qu'il récuse, en l'emmenant en voyage prolongé dans des régions éloignées de Colombie. Pourtant, le génie des amoureux les amène à maintenir leur correspondance en secret, ce qui a pour effet de renforcer leur passion amoureuse. Ils se promettent alors en mariage, dès le retour – même tardif – de Fermina, quoi qu'en pense son père, qu'elle est résolue à affronter.

Mais le retour ne se passe pas comme prévu et les amants virtuels ne se retrouvent pas à l'arrivée tant attendue du bateau de Fermina.

À huit heures, il était assis sous les arcades du café de la Paroisse, hébété par sa nuit blanche, essayant d'imaginer une façon de faire parvenir à Fermina Daza ses souhaits de bienvenue, lorsqu'il se sentit secoué par un haut-le-corps qui lui déchira les entrailles.

Elle était là. Elle traversait la place de la Cathédrale, accompagnée de Gala Placidia qui portait les paniers du marché, et c'était la première fois qu'elle n'était pas vêtue de son uniforme de collégienne. Elle était plus grande que lorsqu'elle était partie, plus modelée et plus intense, avec une beauté épurée par une assurance de grande personne. Sa tresse avait repoussé mais elle était enroulée sur son épaule gauche et ne lui tombait plus dans le dos, et ce simple changement la dépouillait de toute expression infantile. Florentino Ariza, éberlué, resta cloué sur place, jusqu'à ce que la créature magique eût traversé toute la place, sans détourner les yeux de son chemin. Mais le même pouvoir irrésistible qui le paralysait l'obligea à se précipiter sur ses traces lorsqu'elle tourna le coin de la cathédrale et se perdit dans le tumulte assourdissant des ruelles commerçantes.

Il la suivit sans se faire voir, découvrant les gestes quotidiens, la grâce, la maturité prématurée de l'être qu'il aimait le plus au monde et qu'il voyait pour la première fois dans son état naturel. (...) Elle lui semblait si belle, si séduisante, si différente des gens du commun qu'il ne comprenait pas pourquoi personne n'était comme lui bouleversé par le chant de castagnette de ses talons sur le pavé de la rue, ni pourquoi les cœurs ne battaient pas la chamade aux soupirs de ses volants, ni pourquoi personne ne devenait fou d'amour sous la caresse de ses cheveux, l'envol de ses mains, l'or de son rire. Il ne perdait aucun de ses gestes, aucune expression de sa personnalité, mais il n'osait l'approcher par crainte de rompre l'enchantement.

Une négresse joyeuse avec un foulard coloré sur la tête, ronde et belle, (...) lui offrit un triangle d'ananas piqué sur la pointe d'un couteau de boucher. Elle le prit, le mit tout entier dans sa bouche, le savoura et le savourait encore le regard perdu dans la foule lorsqu'une commotion la fit trembler sur place. Dans son dos, si près de son oreille que dans ce charivari elle seule put la percevoir, elle avait entendu la voix : « Ce n'est pas un endroit convenable pour une princesse couronnée. »

Elle se retourna et vit à deux centimètres de ses yeux les autres yeux de glace, le visage livide, les lèvres pétrifiées par la peur, tels qu'elle les avait vus dans la bousculade de la messe de minuit la première fois qu'il s'était trouvé près d'elle, et à la différence d'alors elle n'éprouva pas l'envoûtement de l'amour mais l'abîme du désenchantement. En l'espace d'une seconde elle eut la révélation de la magnitude de sa propre erreur et se demanda atterrée comment elle avait pu réchauffer pendant si longtemps et avec tant de sacrifices une telle chimère dans son cœur. C'est à peine si elle parvint à penser : « Mon Dieu, le pauvre homme ! »

Florentino Ariza sourit, tenta de dire quelque chose, tenta de la suivre, mais elle l'effaça à jamais de sa vie par un geste de la main. « Non, monsieur, c'est fini. »

Ce même après-midi, tandis que son père faisait la sieste, elle envoya Galicia Placidia lui porter une lettre de deux lignes : « Aujourd'hui en vous voyant, j'ai compris que notre histoire n'était qu'une illusion³. »

3. Adichats (Michel Serres)

Ce bref extrait du roman apocryphe de Michel Serres *Adichats*⁴ (« Adieu » en gascon) que je vais vous lire, me semble évoquer à la fois toute la force de l'événement, ainsi que son traitement psychique, la rencontre entre fantasme et réalité de l'action, amour et haine, promesse infantile déterminant l'avenir, bagarre d'enfants, et représentation biblique.

Nous n'habitons pas encore face aux cèdres, vers le pont de Pierre, mais en aval ; la guerre mondiale n'avait pas commencé, j'avais donc sept à huit ans, je ne m'en souviens plus, mais ma vie entière dépendit de cet événement ; je puis oublier toute mon existence, sauf le détail de ce jour, où une métamorphose cruciale me créa. (...)

Ce jour donc, sur le palier du premier étage, où s'ouvrait la chambre des parents, nous nous battions avec rage, mon frère et moi. Plus fort et doué de plus d'allonge, puisque mon aîné, il prenait toujours l'avantage et je trichais comme un salaud. Ma colère montée au rouge de forge, jamais je ne multipliais autant les coups bas.

Tout à coup, sur la pire des gifles, mon frère roula, de marche en marche, la totalité de l'escalier, pour s'immobiliser en bas, sur le palier du rez-de-chaussée. Il y resta une éternité.

Ai-je gagné ? Non. J'ai assassiné mon frère. Caïn tue Abel. Comme lui, j'ai commis le pire des crimes. Caïn le fugueur à la face de Dieu, errant, réprouvé, de mer en désert, de vallée en glacier, de ville en ville, jusqu'à la tombe.

Alors, debout, tremblant, damné devant le désastre, j'ai juré. Ma vie entière ne se souvint, ne se souvient, ne se souviendra que de ce serment. De la définitive promesse, scellée à jamais dans mes os enfantins. Je promets de ne plus jamais me battre, de ne plus céder à la violence. Je préférerais perdre plutôt que de m'engager dans un combat. Jusqu'à ma mort, je vivrai pour la paix, en messager de bienveillance et de conciliation. Vibrant de haine, j'ai tressailli d'amour.

Mon frère se leva sans égratignures. Je ne sus jamais pourquoi il avait fait le mort si longtemps.

Mais ma vie avait changé. Car je tins parole. Jamais plus je ne consentis à quelque combat. Je me retirai de toute violence. (...)

J'ai tenu parole, portant toujours en moi l'âme de Caïn, l'assassin, courant l'espace du monde sous la menace divine, marqué du sceau d'infamie. Mort maintenant depuis longtemps, mon frère aimé ne sut jamais que Caïn le traitait comme Abel le méritait.

Quelques mois après le péché originel commis sur le palier, où mon aîné ne souffrit nulle blessure, explosait la guérilla civile en Espagne ; suivirent la Deuxième Guerre mondiale, les bombes d'Hiroshima et de Nagasaki, les horreurs de la Shoah et les vengeances de la Libération, les conflits coloniaux... jonchant la planète d'Abel par dizaines de millions... J'appris alors en surabondance pourquoi moi, Caïn, j'avais juré.

3. Gabriel Garcia Marquez, *L'Amour au temps du choléra*, Le livre de poche, Grasset & Fasquelle, 1987, p. 133-136.

4. Michel Serres, *Adichats*, Le Pommier, 2020, p. 29-31.

ENTRETIENS DE PSYCHANALYSE
La représentation : entre perte et perlaboration

Samedi 10 et dimanche 11 juin 2023

La représentation : entre perte et perlaboration

Introduction

Éric Flame

Le 2 octobre 1907, jour de la première séance, Freud note dans le journal de l'analyse de l'Homme aux rats, à propos de l'oubli du prénom de la gouvernante, « d'après ses premières paroles et le compromis Rudolf je l'identifie comme homosexuel¹ ».

Le 3 octobre, il note à deux reprises : « À un moment donné je lui fais remarquer que je ne suis pas cruel moi-même². »

Et cette négation, loin de limiter ses effets à ce moment de début de cure, va lui donner sa direction. D'abord parce qu'il est possible d'en déduire une part non formulée de cette négation :

Je ne suis pas homosexuel.

Je ne vais pas vous séduire, pas vous torturer, pas vous pénétrer.

Je ne suis pas dupe et je ne prendrai pas ce que vous allez dire pour argent comptant puisque la psychanalyse m'a appris que : « le patient de contrainte connaît ses traumas dans la mesure où il ne les a pas oubliés et qu'il ne les connaît pas puisqu'il ne reconnaît pas leur significativité³ ».

Ensuite, parce que l'effet de cette négation est de rappeler que l'inconscient ne connaît pas la négation et le formule par deux occurrences contraires.

Quand, à la suite de son injonction, Freud note qu'« il (Ernst Lanzer) réagit en m'appelant "mon capitaine", il prend immédiatement la mesure de l'effet produit, même s'il ne publiera son article sur la négation qu'en 1925 ».

Au-delà de l'ironie mortifère sous-tendue par la position d'une soumission vengeresse, Ernst Lanzer ne modifie ni sa représentation de la figure de l'autorité, ni son désir homosexuel envers elle. Il perçoit que la négation porte en elle la forme positive et négative et que l'injonction ne porte pas tant sur la cruauté que sur ce qui peut se résumer comme « je suis, je ne suis pas ». Et cette perception, qui à la force de pénétration d'une intuition, entre en contact avec la perception de poussées de pulsions insatisfaites et crée l'effroi là où la complétude se confond avec la finitude, où la toute-puissance et la mort marchent de concert.

En prenant position au point de contact⁴, « il pourrait tout aussi bien me prier de lui dispenser deux comètes » écrit Freud qui tient ici les deux bouts des mouvements psychiques à l'œuvre : la dimension archaïque via le fantasme de dévoration qu'il soit d'amour ou de haine et la dimension névrotique de l'homosexualité transférentielle et de son rapport à la castration. L'espace ainsi créé ouvre des perspectives de représentations qui se frayent un passage entre parole et agir.

Ce que Freud écrit dans *L'homme aux rats* à propos de la névrose de contrainte qui, « ... au lieu d'oublier le trauma il (le patient) lui a retiré l'investissement d'affect, si bien qu'il reste dans la conscience un contenu de

1. S. Freud, *Journal d'une analyse*, traduction Elza Ribeiro Hawelka, Paris, PUF, 2011, p. 39.

2. *Ibid.*, p. 43 et 53.

3. S. Freud, *L'homme aux rats*, Paris, PUF, Quadrige, 2004, p. 40.

4. « Il pourrait tout aussi bien me prier de lui dispenser deux comètes » S. Freud, *opus cité*, p. 43.

représentation indifférent considéré comme non essentiel⁵ », trouvera une concordance dans l'article de 1925 « La négation » : « Un contenu de représentation ou de pensée refoulée peut donc pénétrer jusqu'à la conscience à la condition de se faire nier. (...) On voit comment la fonction intellectuelle se démarque ici du processus affectif⁶. »

Si la dévoration annule les différences, qu'elles soient sexuelles ou ambivalentielles, elle transforme les objets d'amour en amour « rongeur ». Pour Ernst, ne subsiste que la frayeur et la haine invulnérable (journal)/ indestructible (cas) que même le meurtre n'assouvit pas. Sauf que la dimension homosexuelle extrait le fantasme de son archaïsme pour le tirer vers le désir masochiste ainsi que vers des stratégies d'évitement du contact.

Néanmoins, c'est par l'idée de meurtre qu'il maintient son père vivant bien qu'il soit mort depuis de nombreuses années, ce qui étonne Freud, tant la vivance du souvenir du père occupe le champ des représentations et rend caduque la capacité d'un deuil. Mais Freud est suffisamment bon lecteur de Shakespeare pour savoir que la rencontre avec le spectre sur les murailles d'Elseneur n'est que l'ombre portée du théâtre des représentations qui se déroulent dans le château.

La dévoration et le meurtre : décidément le retour infantile du totémisme n'est pas loin et avec lui toute la dimension sacrée de la névrose de contrainte qui peut être qualifiée de névrose de la religiosité et avec elle toutes les représentations afférentes. Celles-ci viennent brouiller les représentations privées issues de l'infantile et de ses besoins.

Ainsi sont posés les jalons de la séparation du fantasme et de la représentation (détachée de la pulsion) organisée par le rapport à la castration⁷. Jalons qui guident l'analyste dans « cette tâche de traduction⁸ », puisque « les représentations de contrainte paraissent comme on sait soit immotivées soit insensées tout à fait comme l'énoncé de nos rêves nocturnes⁹ ».

Le récit de rêve tend à rendre cohérent le rébus des représentations du rêve, au point que cette cohérence est un facteur de résistance à l'interprétation qui consiste à faire retour vers les éléments constitutifs du rêve, les représentations de choses, en vue de leur remaniement. C'est la tension dynamique créée par l'écart entre récit, écoute et remaniement, qui constitue non seulement la force motrice de sa traduction mais aussi permet le repérage du travail de perlaboration. Le désir est en quête de fantasmes qui est en quête de représentations.

Dans la cure, la traduction peut être considérée comme une des prémisses de la théorisation de 1914 de la perlaboration. Ainsi comme l'écrit Freud « c'est dans les multiples formes de la névrose de contrainte que l'oublié se restreint la plupart du temps à la dissolution des corrélations, à la méconnaissance des conséquences logiques, à l'isolation des souvenirs¹⁰ » et la cure va pouvoir prendre des chemins de traverse et des schémas de pensée alambiqués. Pendant qu'Ernst s'agite, se lève, résiste, argumente, la négation instillée par Freud fait son œuvre et réunit des représentations qu'Ernst s'emploie à tenir à distance. Si la rencontre avec la postière n'a pu être possible, il n'en est pas de même avec la bien-aimée, en représentation. Encore une fois, Freud déduit à partir d'une formule de protection prise dans le cérémonial des mots de défense d'Ernst Lanzer, Gleijsamen, que celle-ci provient du contact entre le prénom de la bien-aimée, Gisela, et de son « samen », sa semence. Ernst se masturbe sur sa bien-aimée en représentation. Le contact provoque la décharge et fait émerger la sexualité infantile refoulée. Les injures suivront.

5. S. Freud, *L'homme aux rats*, traduction Pierre Cotet et François Robert, Paris PUF, Quadrige, 2004, p. 39.

6. S. Freud (1925), *La Négation*, OCF-P XVII, Paris, PUF, 1992, p. 167-168.

7. « À ce moment-là je fus tout entier secoué par une **représentation** : cela arrivait à une personne qui m'est chère » (il dit représentation mais le mot « **souhait** » plus fort et plus exact est sans doute caché par la censure), S. Freud, *op. cit.*, p. 45.

8. S. Freud (1907), *L'homme aux rats*, trad. Pierre Cotet et François Robert, Paris, PUF, Quadrige, 2004, p. 31.

9. S. Freud, *ibid.*, p. 31.

10. S. Freud (1914), « Remémoration, répétition et perlaboration », OCF-P XII, Paris, PUF, 2005, p. 189.

Mais qu'en est-il quand le meurtre touche les représentations elles-mêmes ?

Ce sont des états où les objets disparus, morts ou perdus, ont envahi le moi, où ce qui se présente est un faux-semblant, un langage vide de représentations ou délié de celles-ci, une chose inerte qui n'a trouvé ni la voie hallucinatoire de la satisfaction ni la voie du recours à l'hallucination, là où la perception est réalité, là où le sujet pourrait dire : ce que je dis ne me parle pas.

Ces états du langage inversent la proposition de Lacan selon qui le signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant. Il pose le, les langages comme seuls objets identifiables des représentations, comme représentant des représentations du sujet de l'inconscient. Lacan met le langage au cœur de sa théorie mais également la division du sujet, entre sujet de l'énonciation – ce qui produit le discours – et sujet de l'énoncé – ce qui est dit. Division qui se substitue en partie aux notions de représentations de chose et représentations de mots mais qui ne résout pas le destin des perceptions sensorielles et des traces mnésiques.

Aussi c'est avec intérêt que nous pourrions suivre les cheminements des conférenciers dans leur reprise du concept de Laplanche qui déplace représentations de chose en représentation chose dans la logique de son modèle traductif.

Mais, lorsque c'est la production même du langage qui est tuée, quand l'inconscient a perdu toute capacité d'investissement, qu'il est ruiné, dans le désaide, bref quand est tue l'énonciation du sujet de l'inconscient, alors qu'est-ce que l'énoncé ? Les signifiants articulés alors n'ont plus de chair et les choses qui habitent les mots ne sont plus que leur ombre.

Alors comme dans *Nosferatu*, le vampire de Murnau ou dans la légende du Dibbouk, les âmes mortes prennent possession de psyché et la protègent de scènes de la sexualité infantile par trop désorganisatrice.

Des jeux de langage, il en sera question dans la conférence de Jocelyn Benoist qui prend à rebours la conception freudienne de la représentation afin de montrer en quoi elle rompt radicalement avec la tradition philosophique dont le concept est issu.

Françoise Neau va chercher le rapport entre l'origine de l'acte de représentation et la possibilité de représenter l'irreprésentable et Vladimir Marinov part de la présentabilité pour montrer ce qu'elle condense de représentations.

Ainsi se dessinent entre le normal et le pathologique la carte des représentations et le territoire de nos cures, là où vont nous mener les conférences de ces entretiens. Mais les analystes sont supposés savoir que les cartes ne sont pas le territoire, que descendre vers le sud ne dit rien des cols qu'il y a à gravir, que consentir aux mots n'est pas consentir aux choses.

Ce sont les signifiants qui donnent le sens de la direction (de la cure), parfois jusqu'au non-sens, et surtout au prix de la perte de signification apparemment logique, puisque la logique de l'inconscient est autre. L'abstraction de la signification permet aux représentations (de choses) de trouver la voie de leur frayage et de leur devenir conscient, trouver les mots pour se dire dans le transfert là où elles deviennent perceptibles et peuvent être saisies dans leur dimension hallucinatoire déliée de la performativité du langage de l'autre.

En effet, de la confusion des langues entre l'adulte et l'enfant de Ferenczi à la théorie de la séduction généralisée de Jean Laplanche, l'implantation d'un langage agit à la fois comme étayage et comme facteur traumatique, et brouille les messages de la dynamique entre perception/conscience/représentations.

Ceci amène à définir une position possible de l'analyste : ni surmoi culturel ni métronome, maître du temps et des métonymies.

C'est dans l'énoncé exprimé ou retenu de l'interprétation que peut s'entra-percevoir l'imperceptible, l'angoisse de l'analyste au moment de l'interprétation. Un analyste touché aux représentations.

Aussi j'ose espérer qu'à la fin de ces entretiens nous pourrions dire à l'instar de Freud devant l'Acropole :
« Tout cela existe donc vraiment tel que nous l'avons appris à l'école¹¹ ?! »

Avant de laisser avec un plaisir non dissimulé la parole à Françoise Neau, je tiens à remercier l'ancien Comité scientifique de m'avoir invité à diriger la discussion de ces entretiens, et à l'actuel comité de m'accueillir.

11. S. Freud, *Un trouble du souvenir sur l'acropole*, in *Le roman familial des névrosés*, traduction O. Manonni, pbp, 2014, p. 52.

La traversée des représentations

Françoise Neau

Je tiens à remercier vivement le Conseil Scientifique de son invitation, même si l'ampleur et la précision de l'intitulé des Entretiens et de son Argument m'ont paru... vertigineux.

– « Plus ça bouge, moins j'ai l'impression que ça bouge. Y'a toujours quelque chose qui me ramène à mon point de départ. »

– Quelque chose ?

– Moi, me répond Paul, avec un petit rire sans joie.

Le point de départ de ce patient d'une quarantaine d'années, c'est ce qu'il appelle, avec insistance, « mes-représentations », du début à la fin de la cure : des représentations hyperconscientes, je dirais bien « surconscientes » – la petite partie émergée de ce qu'en psychanalyse on appelle « représentations¹ ».

Paul ressasse ses représentations, il surinvestit l'activité représentative. Quelle est la fonction de ce ressassement², de ce surinvestissement, qui nous ont longtemps, lui et moi, *comme* immobilisés sous leur emprise ? *Comme* immobilisés, car sans bouger « ça » bouge : ne sont-ils qu'au service actif d'une résistance à l'analyse ?

Sans faire le tour du concept de représentation en psychanalyse – si c'est un concept –, relevons quelques-unes des aspérités du massif : là où nous croyons avoir prise, là aussi où la roche se dérobe. Derrière l'abstraction du terme, rien d'abstrait, mais le quotidien de notre travail.

« La représentation » – ou les « groupes de représentations » – désigne en psychanalyse, au sens large, des matériaux psychiques très hétérogènes, produits sous le régime des processus primaires ou secondaires : les images du rêve, les hallucinations, les associations libres, les souvenirs, les fantasmes, les pensées, les idées, les théories, bref tous ces « contenus représentatifs » ont en commun d'être des actes psychiques (le mot est de Freud³), résultats de l'activité de représentation⁴. C'est à partir de cette activité que se forment les « processus de pensée », d'abord inconscients puis devenant conscients pour autant que, passant par les défilés de la parole ils s'ébattent dans le champ du transfert.

Des défilés dangereux : mélancolie ou manie du langage, dans la *talking cure* nous rencontrons inévitablement la perte dont est né le langage, dans l'horizon permanent, dit Pontalis, d'une « chose sans nom » qui seule « assure la tension de la parole en séance⁵ ».

1. Mais c'est le souvenir persistant dans mon oreille de son expression à lui, ressassée, « mes-représentations », qui s'est imposée pour le choix du matériel clinique dans ma *présentation* d'aujourd'hui.

2. Dans *Impatience*, François Bon compare le ressassement à un homme enfermé : « on ressasse et nul interlocuteur, nulle réponse, on marche seul dans une pièce close » (Minuit, 1998).

3. S. Freud (1915), « L'inconscient », *OCF XIII*, PUF, p. 213.

4. Voir notamment S. Freud (1911), « Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique, in *OCF XI*, p. 16 et *Résultats, idées, problèmes I*, p. 138.

5. J.-B. Pontalis, *Perdre de vue*, Gallimard, 1988, p. 194.

Et c'est une traversée longue et compliquée que celle du devenir-conscient : communiquer au patient la représentation inconsciente que nous aurions « devinée » et transposée en « représentation consciente » ne lèvera en rien le refoulement, tant que « la représentation consciente, une fois surmontées les résistances, ne sera pas entrée en liaison avec la trace mnésique inconsciente » : du point de vue du patient, avoir entendu (ce que l'analyste a deviné et dit) et avoir vécu (*erleben*, avoir l'expérience de la trace mnésique inconsciente) n'est pas la même chose⁶ ! C'est cette traversée que désigne, me semble-t-il, la perlaboration.

Reprenons. Comme nous le savons, la représentation, *Vorstellung*, est la représentante (*Vertretung*), la déléguée de la pulsion⁷, la seule à pouvoir la représenter – « même dans l'inconscient⁸ » – et à pouvoir devenir consciente dans la cure si son destin – le refoulement – ne s'y oppose pas, ou cesse de s'y opposer. Toutefois la représentation ne remplace jamais la source pulsionnelle, dont elle tire et son pouvoir et son objet, si « l'objet de la pulsion n'est autre que sa représentation⁹ ».

Ces positions de Freud sont constantes du début à la fin de son œuvre : la représentation est liée en même temps qu'opposée¹⁰ au représentant-affect¹¹. Leurs destins les distinguent, leur genèse aussi : « Toute la différence, poursuit Freud en 1915, vient de ce que des représentations sont des investissements – au fond, de traces mnésiques – tandis que les affects et sentiments correspondent à des processus d'éconduction [de décharge], dont les manifestations dernières sont perçues comme sensations¹² ». Les avatars de la liaison entre représentation et affect organiseront la psychopathologie des névroses de transfert.

De même, le dédoublement de la représentation en représentation de mot et de chose, initié dès les recherches sur l'aphasie en 1891¹³ jusqu'en 1938. Un dédoublement capital, puisqu'il définit par la suite la différence entre les représentations d'objet consciente et inconsciente (« représentation » est pour Freud un raccourci de « représentation d'objet » : « la représentation consciente comprend la représentation de chose plus la représentation de mot afférente, l'inconsciente est la représentation de chose seule » précise-t-il dans « L'inconscient » en 1915¹⁴).

Par « représentation de chose », *Sachevorstellung* (et beaucoup plus rarement *Dingvorstellung*), Freud désigne l'investissement « sinon des images mnésiques de choses directes, du moins des traces mnésiques plus

6. S. Freud (1915), « L'inconscient », *op. cit.*, p. 215.

7. La pulsion elle-même représente le corps dans Psyché. Elle n'est pas la seule à recourir à ce principe de représentance. Ainsi, dans le rêve, « l'élément du rêve est au sens exact du terme la représentance dans le contenu de rêve de tout ce matériel disparate » qui constitue le « tissu de pensées du rêve » (Freud, 1901, Du rêve, *OCF V*, p. 39). Ainsi le symptôme, qui provient du refoulé, en est-il le représentant dans le moi, ainsi le surmoi représente-t-il « de façon absolue la revendication de la moralité », et cet « être supérieur » qu'est dans *Le Moi et le ça* « l'Idéal du moi ou surmoi » est « la représentance de notre relation aux parents » (Freud, 1932-33, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, p. 80 et 85).

8. S. Freud (1915), « L'inconscient », *op. cit.*, p. 216.

9. C. Le Guen, *Dictionnaire freudien*, PUF, p. 1379.

10. Opposée, ou plutôt « à côté d'elle », comme ce « quelque chose d'autre » qui « correspond à la pulsion, en tant qu'elle s'est détachée de la représentation, et trouve une expression, conforme à sa quantité, dans des processus qui se signalent à la sensation sous forme d'affects » (in « Le refoulement », *OCF XIII*, p. 195).

11. L'affect est « le facteur quantitatif de la représentance de pulsion », *ibid.*, p. 196.

12. *Ibid.*, p. 217-218.

13. S. Freud (1891), *Contribution à la conception des aphasies*, PUF. « S'il faut prendre à la lettre l'idée que le langage est aux origines de la psychanalyse, l'essai sur les aphasies mérite d'être considéré comme un passage théorique obligé de la découverte de la psychanalyse », P. Fédida, préface à J. Forrester, *Le langage aux origines de la psychanalyse*, Gallimard, 1980, p. 22.

14. S. Freud (1915), « L'inconscient », *op. cit.*, p. 240.

éloignées et dérivées d'elles¹⁵ » – Laurence Kahn souligne l'écart majeur entre image et trace mnésiques : « la trace, dérivée de la représentation de chose, n'a plus rien d'une représentation, n'est plus que la marque du passage de l'excitation, le tracé du travail lui-même »¹⁶ auquel le désir pousse notre appareil psychique.

Confronté peut-être à cette difficulté, Laplanche a séparé de la représentation de chose la « représentation-chose »¹⁷ qui selon lui « a pris à l'intérieur, dans l'inconscient, la consistance même de la chose, comme si elle avait dérobé à la chose toute sa réalité ». Entre les deux, « l'abîme du refoulement originaire¹⁸ » : la référence à la réalité de la chose a disparu, de même que le statut de représentation, à l'instar dit-il de l'objet interne kleinien, complètement autonomisé du réel¹⁹. La représentation-chose devient « une chose qui ne représente (ne signifie) plus qu'elle-même²⁰ » : un signifiant-désigné, un message à « traduire », selon le modèle traductif de Laplanche.

Cette représentation de chose est essentiellement constituée pour Freud d'éléments visuels, de « restes mnésiques optiques²¹ », tandis que la représentation de mot est surtout faite de l'image sonore du mot, de restes de perception du mot entendu. « La représentation non saisie en mots ou l'acte psychique *non surinvesti* restent alors en arrière dans l'*Ics*, en tant que refoulés²². »

Le rôle du langage dans la représentation reste déterminant, de « l'appareil de langage » de 1891 à « la voie de la fonction linguistique » du *Moïse* en 1938²³.

Le rôle économique de ce surinvestissement de la représentation l'est aussi : à côté du système *Ics*, qui « contient les investissements de chose des objets, les premiers et véritables investissements d'objet », apparaît « le système *Pcs*, du fait que cette représentation de chose est *surinvestie* de par la connexion avec les représentations de mot lui correspondant²⁴ ». Ce surinvestissement rendra possible le relais du processus primaire par le processus secondaire régnant dans le *Pcs*. Freud le redira dans l'*Abrégé* : c'est le surinvestissement qui transforme l'énergie libre en énergie liée.

On pourrait dire que Paul « surinvestit » à l'excès l'énergie liée, le processus secondaire – pour garantir le refoulement, pour maintenir dans l'inconscient les « premiers et véritables investissements d'objet » : pour s'en défendre, d'une défense à la mesure de l'intensité de l'investissement. Un surinvestissement répété, pour consolider le système du pare-excitation, et la consolidation est à la mesure de la menace pulsionnelle et de son effraction.

15. La trace, ou plutôt les traces mnésiques ? À celles déposées par les expériences personnelles, « les premières impressions déposées par les objets », on sait que Freud ajoute les fantasmes originaires, communs, selon le schème phylogénétique.

16. L. Kahn (2012), *L'écoute de l'analyste. De l'acte à la forme*, PUF, p. 62.

17. « Non pas une traduction plus juste, mais un contre-sens provocateur » écrit J. Laplanche (1999), « Court traité de l'inconscient », in *Entre séduction et inspiration : l'homme*, PUF, p. 76.

18. *Ibid.*, p. 69. Refoulement originaire qui est pour Laplanche « créateur du lieu inconscient ». Il souligne que « cette notion devient sporadique après 1915 ; le refoulement, désormais, sera essentiellement secondaire, c'est-à-dire portant sur des motions pulsionnelles déjà présentes ».

19. Voir aussi, de J. Laplanche, *Problématiques IV*, p. 96-97, et *Problématiques V*, p. 112-113, discuté par Corinne Enaudeau, in *Là-bas comme ici. Le paradoxe de la représentation*, Gallimard, p. 137-138. Voir aussi le compte-rendu en ligne, par Else Gubritch-Simitis, de *Entre séduction et inspiration*.

20. J. Laplanche, *Entre séduction et inspiration...*, *op. cit.*, p. 77.

21. S. Freud (1923), *Le moi et le ça*, OCF XVI, p. 265.

22. S. Freud (1915), « L'inconscient », *op. cit.* p. 240. Avec un léger déplacement, souligné dans *Le moi et le ça* en 1923 : la question n'est pas tant « comment quelque chose devient-il conscient ? », mais plutôt « comment devient-il préconscient ? La réponse serait : par mise en liaison avec les représentations de mot correspondantes (1923, p. 264), « en instaurant par le travail analytique des maillons intermédiaires *Pcs* » (p. 266) – Freud n'en donne pas d'exemple, mais l'analyse du rêve pourrait me sembler-t-il en fournir.

23. Voie par laquelle les processus de pensée inconscients parviennent à accéder à la conscience, « par connexion avec des restes mnésiques de perceptions visuelles et auditives », S. Freud, *L'homme Moïse et le monothéisme*, Gallimard, p. 192.

24. S. Freud (1915), « L'inconscient », *op. cit.*, p. 240. Je souligne.

Autant de caractéristiques de la représentation, avec leurs variantes, sinon leurs transformations, leurs incertitudes et leurs points de butée, autant de représentations au pluriel, qui font poser la question de l'unité de la notion de représentation en psychanalyse, de sa division et de sa conflictualité intrinsèque, et la rendent difficile à saisir²⁵. Son destin même est dissemblable, selon qu'elle est refoulée dans l'inconscient ou rejetée dans la réalité extérieure – selon que le moi la trouve « inconciliable » ou « insupportable²⁶ » : cette différence parfois incertaine construit le champ de la psychopathologie psychanalytique en névroses et psychoses.

Un élément cependant dans notre métapsychologie portative peut donner à la représentation une unité conceptuelle. En 1925, dans « La négation », Freud situe la genèse de la représentation entre perception et pensée. Et sur ce parcours la perte est un passage obligé.

Déplions un peu. « Toutes les représentations sont issues de perceptions, (...) elles en sont les répétitions. » En même temps, Freud distingue différents temps dans l'acte de représenter, orchestrés par la fonction intellectuelle de jugement, via la négation : « autrefois, quelque chose de présent dans le moi comme représentation », à partir d'un objet perçu à l'extérieur – le « simplement représenté » et « maintenant ».

Le « simplement représenté » : je dirais bien l'« halluciné », en pensant à cet état premier de la représentation qu'est l'hallucination, tel que Freud l'a évoqué dans l'*Esquisse* à propos de l'expérience hallucinatoire de satisfaction²⁷, avant que le « travail de pensée » ne la complique, avec l'épreuve de réalité.

Y aurait-il un rapport entre ce « simplement représenté » et le surinvestissement représentatif de Paul – entre la réactivation de l'image mnésique de l'objet source de satisfaction et l'acharnement que Paul manifeste dans sa cure à représenter, y compris avec la déception qui s'en suit ? « Plus ça bouge et moins j'ai l'impression que ça bouge »...

« Maintenant », poursuit Freud dans « La négation », il s'agit de décider si « quelque chose », la représentation d'une chose (*ein Ding*) prononcée « originellement » comme « bonne » et « utile », peut oui ou non être aussi retrouvée dans la réalité perceptive externe, grâce à la pensée. En effet, « la pensée possède la capacité de présenter de nouveau, par reproduction dans la représentation, quelque chose autrefois perçu, *l'objet n'ayant pas à être encore présent à l'extérieur*²⁸ ».

Le trajet de la représentation continue, de l'absence non nécessaire à la perte indispensable : « la reproduction de la perception dans la représentation n'en est pas toujours la répétition fidèle ». Pas toujours, ou jamais ? L'objet perçu et autrefois représenté dans le moi, « simplement représenté », cet objet d'une représentation qui a permis un moment la satisfaction hallucinatoire du désir, n'est pas le même que l'objet *maintenant* retrouvé dans la perception à l'extérieur : l'objet perdu n'est pas l'objet retrouvé²⁹. Troisième temps donc ici de l'activité de représentation : *contrôler* les déformations entre la perception de l'objet et sa reproduction dans la représentation. « On reconnaît comme *condition* pour la mise en place de l'examen de réalité, que se soient *perdus* des objets qui autrefois avaient apporté une satisfaction réelle. »

25. En psychanalyse comme ailleurs : Svetlana Alpers, historienne de l'art, parle de « l'insaisissable problème de la représentation ». Voir *L'art de dépeindre. La peinture hollandaise au XVII^e siècle*, Gallimard, 1990.

26. S. Freud (1894), « Les névropsychozes-de-défense », *OCF* III, p. 15-16. Dans ce mode de défense, « le moi rejette la représentation insupportable en même temps que son affect et se comporte comme si la représentation n'avait jamais abordé le moi (...) le moi, par fuite dans la psychose, a exercé une défense contre la représentation insupportable ».

27. S. Freud (1895), *Projet d'une psychologie, Lettres à Wilhelm Fliess 1887-1904*, PUF, 2006, p. 635-640, et notamment p. 627.

28. Je souligne avec les italiques, dans ce paragraphe et le suivant.

29. « (...) ni tout à fait la même ni tout à fait une autre », écrivait Verlaine.

Que la représentation naisse de l'*absence* de l'objet²⁸, l'expérience jubilatoire du jeu de la bobine et de sa répétition nous en avait convaincus depuis 1920. Mais que la *perte* des objets autrefois réellement satisfaisants pour le moi-plaisir soit la *condition* pour que la reproduction de leur perception devienne une représentation suffisamment fidèle, pas trop déformée, me paraît autre chose.

Ainsi l'activité de représentation et le processus de pensée qui se forme à partir d'elle, autrement dit la vie de l'esprit, naîtraient-ils selon Jean-Claude Rolland « avec le déplaisir et la douleur qu'elles ont la mission et l'art d'archiver, d'apaiser et de traiter³⁰ ».

Les « représentations » de Paul ont très longtemps occupé le devant de la scène de la cure, comme on occupe le terrain ; elles sont dans sa vie depuis toujours, c'est parce qu'il s'en sentait « prisonnier » qu'il souhaitait faire une analyse, même s'il m'annonce d'emblée qu'il a du mal à s'engager.

Ce sont d'abord des souvenirs de scènes « traumatiques » – c'est son mot, ressassé, dès le début : celui d'une langue supposée commune, une langue de « psy » qu'en même temps il déteste (sa mère, devenue psychologue après le divorce, l'a emmené enfant consulter « des psy », et là-dessus il est lapidaire : « très époque Dolto », « ça n'a servi à rien »).

L'annonce de la séparation de ses parents est le souvenir princeps, une scène très nette, et ressassée, sans variantes. C'est la fin du CE1, il est assis sur le canapé. Son père dit qu'il va partir ; sa mère, très déprimée, se tait. Paul ne comprend rien à ce qui se passe. L'enfant est abattu, abasourdi, terrassé, écrasé : une catastrophe, dit l'adulte sans que la dramatisation soit audible dans sa voix, qui reste neutre, presque atone, détachée du contenu sémantique de son discours. Cette scène, comme un arrêt sur image, fonde « [son] histoire traumatique », à l'origine pour lui des échecs successifs qui ont marqué sa vie, dans une causalité sans faille ni mystère.

Une autre scène encore, elle aussi répétée : le père excédé le frappe sur la tête avec le livre de maths, « tu es nul, tu ne comprendras jamais rien à rien ». Une petite phrase assassine, qui joue un grand rôle dans la vie et la fabrique du surmoi de Paul : après l'annonce du divorce à venir, il a arrêté de comprendre, d'apprendre. Il a interrompu en 2nde une scolarité chaotique, avec des « lacunes » impossibles à combler même si personne sauf lui ne les repère. « Je suis un imposteur, je fais illusion, je trompe mon monde. » Un avertissement qui m'est aussi adressé³¹.

Ce qu'il appelle sans cesse « ma boucle traumatique » se referme là, sur une vie professionnelle qu'il estime ratée : musicien de jazz, il a connu un début de réussite sur la côte ouest des USA. Le père, « un homme brillant », « charismatique », s'y était installé peu après le divorce. Aux premiers succès de Paul, avait succédé une dépression assez grave dix ans plus tôt, non traitée : « le cercueil plutôt que l'envol, les deux pieds dans le ciment ». Un mariage, qu'il dit « heureux », avec une femme « brillante » qui subvient aux besoins matériels du couple, l'a tiré de cette dépression, mais pas complètement. Ses succès de jeunesse et la reconnaissance d'artistes connus ? « À partir du moment où ça sort de moi, ça n'a pas de valeur. » Il n'arrive pas à travailler, or seul le travail peut faire fructifier le talent, donc... La cure aussi pourrait se refermer sur cette boucle traumatique.

– « Mais avant que ça sorte, à l'intérieur ça a beaucoup de valeur pour vous », lui fais-je remarquer. Il me le concède, mais à partir du moment où « ça » ne peut pas sortir, quel intérêt ? « Je n'arrive pas à faire. »

30. J.-C. Rolland (2014), « Le répondant de la pulsion », in *Libres Cahiers de psychanalyse*, « Le moi et l'objet », 2014/1 (n° 29).

31. J'entends dans l'avertissement à la fois le désir du séducteur – que je sois prise dans et par son image, comme l'est son entourage, puisque Paul côtoie de près des personnages à fort capital culturel et social sans qu'ils perçoivent, pense-t-il, ses lacunes, et sa crainte que moi aussi, comme les autres je m'y laisse prendre.

Un autre souvenir est revenu, dès le début, investi de la même puissante analité : un professeur au collège a dit un jour de lui qu'il était « une mine d'or inexploitée ». Une métaphore, qui le transporte et nous déplace³² – loin de la trace mnésique inconsciente certes ; mais gardée sous la langue de Paul, elle aurait conservé une empreinte pulsionnelle, disparue ou refoulée dans les deux arrêts sur image mnésique précédents, une trace d'affect peut-être³³. En tout cas, l'expression, qui émaillera régulièrement la cure, redore l'autoportrait de l'artiste en adulte raté. Elle me parle, à moi aussi – elle convoque ainsi des images précises de Chaplin dans *La ruée vers l'or*...

Je lui dis : « Un trésor caché, à charge pour nous d'aller creuser. » Je perçois après-coup dans mon intervention la part active sinon joyeuse que je prends à son fantasme de pénétration anale en *nous* invitant à « aller creuser ». Trace de mon excitation, de mon désir de m'engager enfin dans la chasse au trésor, lassée et inquiète que dans ce commencement interminable l'inconscient reste tapi ? Une inquiétude qui favorise bien davantage l'attention guettante que l'attention flottante, davantage l'attente impatiente que « la patience déliée » évoquée par André Beetschen³⁴, où la pensée se détache de ses objets comme dans le travail de deuil.

Et pourtant je *sais* qu'il n'y a « rien d'autre à faire que laisser le temps au patient », comme Freud y insiste auprès des débutants³⁵. Néanmoins, éternelle débutante, je suis prise dans le paradoxe de l'attente : « Nous attendons de l'inattendu, nous attendons le présent³⁶. »

Dans mes représentations d'attente, le « langage d'image » de Paul (*die Bildsprache*) qui vient émailler son ressassement m'aide à retrouver une capacité associative. Ainsi quand il se reproche maintes fois de « surfer sur la vague », constate à l'envi « le flux et le reflux » pour désigner le va-et-vient des gains qu'il retire de l'analyse, vite reperdus.

Quand ce « langage d'image » se tarit ou que sa puissance évocatrice s'use, d'autres représentations d'attente, puisées celles-là chez la sorcière métapsychologie, se présentent : la scène violente de séparation, aussi douloureuse qu'elle ait été dans la réalité externe, ne viendrait-elle pas recouvrir un fantasme de scène primitive, sexuelle, violente, et en cela traumatique pour l'enfant ? De même, avec le livre de maths éternellement suspendu sur la tête de l'enfant, quelle place faire au fantasme freudien « On bat un enfant », et à la répétition de la satisfaction masochiste où l'entendu (« Tu es nul, tu ne comprendras jamais rien ») trace un destin ? Mais ce ne sont là qu'hypothèses, et le piège de la représentation théorique me menace moi aussi, « quand les choses s'effacent sous la représentation qu'on en a », selon l'extraordinaire formule de Freud dans *Totem et Tabou*, à propos de la « toute-puissance des pensées³⁷ ».

Paul rêve-t-il ? « Non, sûrement pas ! Et si je rêvais je ne vous le dirais pas ! À quoi bon s'en souvenir ? » La voix se fait vive, le refus aussi. Refus enfantin d'un risque de régression, refus de transfert surtout, puisqu'il s'agit de me priver de mes outils supposés de « psy », alors même que la tonalité agressive, présente à bas bruit dès le début contre le cadre et ses contraintes, indique que le transfert, nous y sommes dès le début. Résistance de transfert, à voix haute.

32. Dans « La fiction mot à mot », Claude Simon reprend les propos de Michel Deguy, pour lequel la langue elle-même est métaphorique, « au sens de ce primordial transport de l'être à la pensée », mais aussi parce que tout mot renvoie au reste de la langue, et que la langue a toujours un double sens, propre et figuré : « Il n'y a pas de sens propre ou premier. » C. Simon, *Œuvres*, Gallimard, 2006 (Pléiade), p. 1191.

33. Témoin éloigné peut-être, mais c'est une pensée d'après-coup, de ce « quelque chose d'autre » qui, d'après Freud dans « Le refoulement », « correspond à la pulsion, en tant qu'elle s'est détachée de la représentation, et trouve une expression, conforme à sa quantité, dans des processus qui se signalent à la sensation sous forme d'affects », S. Freud (1915), « Le refoulement », *OCF XIII, op. cit.*, p. 195.

34. A. Beetschen, « L'attente », in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 34, automne 1986.

35. Voir les écrits « techniques » des années 1910-1914, et notamment « Sur l'engagement du traitement » (1914) et « Remémoration, répétition, perlaboration » (1914), rédigé juste après.

36. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, « L'attente », *op. cit.*, Argument p. 7.

37. S. Freud (1912-1913), *Totem et tabou*, chap. III, « Animisme, magie et toute-puissance des pensées », *OCF XI* « Les choses » : « *die Dinge* ».

Paul ne rêve pas, mais enfant il « rêvait tout éveillé » : il s'imaginait champion de Kung Fu, ou de boxe (il reprendra la boxe pendant la cure, comme il reprendra des études). Les rêveries continuent longtemps, Paul est devenu une vedette qu'un public nombreux vient applaudir sur scène, que ses maîtres devenus ses pairs viennent féliciter dans sa loge. Et dans le théâtre de l'analyse, je suis au premier rang, spectatrice du fantasme narcissique, longuement et passionnément répété.

Le discours de cet homme qui se plaint tant de lacunes dans son expression reste très secondarisé : dans cette parole continue, flux de parole sans reflux, sauf à de rares moments comme dans le refus de rêver que je viens d'évoquer, la voix elle-même énonce et raconte plus qu'elle n'exprime, ne manifeste³⁸. Ni battement, ni accroc : quand je relève ses rares lapsus, il me demande, « On ne dit pas comme ça ? », à manière d'un élève inquiet de son erreur ou d'un étranger maîtrisant mal la langue. En partant, son père aurait-il fait disparaître jusqu'à la possibilité de s'approprier « les bons mots » ?

Les « bons mots », Paul les trouve en anglais, la langue d'émancipation de ses années californiennes. Il voudrait tant être « articulate », un mot intraduisible selon lui, où je crois entendre, à côté du désir banal de « s'exprimer clairement », à l'image de ce père si « charismatique », ce que Freud appelait en 1891 « l'image motrice du mot³⁹ » : la mastication articulo-phonatoire du langage, à la fois le désir de mâcher ses mots, et de ne pas les mâcher – retenir le très précieux au-dedans, et que « ça » sorte, enfin !

Ainsi ses « mantras », répétés en période difficile : *love it or leave it* (il parle de la musique, mais aussi, me semble-t-il, de la cure et de moi), et puis aussi, *So near so far*, le titre d'un disque de jazz⁴⁰ dédié à Miles Davis – et à l'analyste ?

L'usage de la parole chez ce patient participe, me semble-t-il, de ce que Jean-Luc Donnet⁴¹ nomme très justement « la résistance par le dire » : résistance contre le risque de régression infantile auquel la situation analytique pourrait confronter Paul, résistance contre ma présence silencieuse, celle d'une mère longtemps déprimée et muette. Mais dire, en séance aussi, c'est faire : avec ce dire comme terrain et arme de sa résistance, pendant ces interminables commencements de la cure il s'exhibe comme ce maître (non castré) d'une langue sans lacune, alors même qu'il se plaint de la perte du sens.

Impossible de déplier ici l'ensemble de la cure. Derrière le père longtemps décrit comme abandonneur, sadique, lâche enfin, puis pitoyable, ont peu à peu émergé des représentations d'une figure paternelle très aimée, aussi fortement idéalisée qu'immensément décevante, et des liaisons entre ces représentations : les scènes traumatiques perdent de leur fixité, l'image s'anime pour lui aussi derrière l'écran. Par exemple avec ce fantasme préconscient, mis au jour par la cure sous forme de dénégation : non il n'est pas coupable de la séparation, non ce n'est pas parce qu'il n'a pas donné satisfaction à son père que ce dernier est parti.

Paul va mieux, mais passe encore trop souvent son temps dans le canapé à regarder des séries idiotes au lieu de « faire ». « Le canapé, toujours », lui dis-je, en pensant à celui de la scène de l'annonce du divorce. « Mais

38. *Lexis* plus que *phoné* : cf. J.F. Lyotard, in « Les voix d'une voix », *NRP Histoire de cas*, n° 42, automne 1990 : « la voix articulée, que j'appellerai *lexis* (qq. chose comme énonciation) va d'un destinataire à un destinataire et transmet à ce dernier une signification au sujet de ce à quoi elle se réfère ». (...) « La voix comme timbre, Aristote l'appelait *phoné* (...) La *phoné* est l'affect en tant qu'il est le signal de lui-même. L'affect est immédiatement sa manifestation » (p. 201-203). Commentant Aristote à propos des « animaux humains » : « Avec la *phoné*, ils manifestent ; avec la *lexis*, ils communiquent, répliquent, débattent, concluent, décident. Ils peuvent raconter. – La *phoné* n'a pas d'histoire. »

39. Le « mot », unité de base de la fonction de langage, est une représentation complexe, écrit Freud dans sa *Contribution à l'étude des aphasies* (p. 123), composée des images sonores du mot et visuelle de la lettre, et des images motrices du langage et de l'écriture, qui entrent en liaison les unes avec les autres par un processus associatif compliqué.

40. Du saxophoniste ténor et compositeur Joe Henderson, « *So near, so far*, Musings for Miles », 1992.

41. J.-L. Donnet (2013), « Dire le transfert », *Libres Cahiers de psychanalyse*, 2013/1, n° 27.

le canapé, c'est aussi Bill Evans ! » s'exclame-t-il. Bill Evans, le pianiste de jazz. Surgit alors, à l'improvisiste⁴², un personnage jusque-là dans l'ombre, l'homme avec lequel sa mère s'est remariée, et avec lui « cet événement capital » dans la jeunesse de l'enfant en détresse : c'est ce beau-père qui a fait écouter ses propres disques de jazz à Paul, lui a offert sa première guitare. Le premier envol, d'un corps à bonne distance du cercueil.

Peu à peu la cure s'installe. L'inconscient reste tapi, mais pointe le museau : « le flux et le reflux » toujours, mais celui de la voie associative davantage que celui du faire ou ne pas faire, du faire sortir ou pas.

Ma question revient, ressassée elle aussi : que pourrait-on comprendre de ce qu'accomplit, réalise ce sur-investissement de l'activité représentative chez Paul ?

Daniel Widlöcher y insiste dans *Métapsychologie du sens*⁴³, « le terme de représentation correspond à la fois à l'acte psychique, dans le sens d'activité représentative, et à l'action intentionnelle décrite, dans le sens de contenu de la représentation ». Sans reprendre ici sa pensée complexe, appuyée sur la pragmatique du langage et la philosophie de l'action, « l'action » pour lui est cet énoncé, du patient ou de l'analyste, qui décrit le sens de l'acte, autrement dit son intention : ce que l'acte, « événement temporel brut et inobservable » cherche à faire⁴⁴. Les représentations inconscientes, représentations de chose pour Freud, sont ainsi pour lui des « représentations-actions », véhiculées par l'activité même de la parole, des représentations en action qui accomplissent, réalisent le désir inconscient du ça, sans viser un objet absent puisqu'elles impliquent en elles-mêmes leur propre condition de satisfaction (p. 99) : « L'inconscient, comme Dieu, ne pense rien que sur le mode de l'accompli. L'acte psychique se réalise immédiatement. »

Ce qu'accomplirait le ressassement de Paul, avec ses représentations fixées aux traumatismes de l'enfance, avec ces souvenirs si vifs, aussi déformés qu'ils puissent être⁴⁵, c'est aussi la fixation, dans et par la cure, de ses représentations d'objet. L'emprise dans le transfert me paraît l'écho d'une tentative d'emprise exercée sur de tels objets internes, depuis l'objet de la pulsion anale jusqu'aux objets d'amour et de haine, qu'il s'agit de maintenir présents à travers leurs représentations ressassées, en les neutralisant.

Dans le même mouvement, la cure a longtemps restauré Paul narcissiquement ; elle a longtemps *présenté* ce monument d'auto-représentation, entre auto-admiration et auto-flagellation, par où Paul vient satisfaire à la prophétie du père, « Tu es nul, tu ne comprendras jamais rien. »

Ainsi, en auto-théorisant son histoire comme « boucle traumatique », le patient me refuse toute autre place que celle de spectatrice, il m'exclut de l'histoire, et de tout dépassement possible, puisqu'il l'a déjà écrite : rien à construire, rien à interpréter. Paul a souvent reçu mes interventions avec un « je vois où vous voulez en venir » : seul maître à bord, même si le maître est au bord du naufrage...

42. J. Réda, *L'improvisiste. Une lecture du jazz*, Gallimard, 1990. Réda cite en exergue de son livre un propos de Charles-Albert Cingria, sur le jazz, « cet événement capital dans notre époque ».

43. D. Widlöcher (1986), *Métapsychologie du sens*, PUF, p. 76, 78 et 99 pour les citations suivantes.

44. « (...) la force du sens logée dans l'intention de l'acte, un sens que l'interprétation aura pour tâche de construire » résume L. Kahn. Voir « L'écoute analytique selon Daniel Widlöcher », in *Quelques motifs de la psychanalyse. À partir des travaux de Laurence Kahn*, Les Belles Lettres, 2020, p. 247-270. Voir aussi d'Alain Braconnier (2003), *Daniel Widlöcher*, PUF (Psychanalystes d'aujourd'hui), p. 25.

45. Ses souvenirs sont très vraisemblablement déformés comme le sont tous nos souvenirs, y compris les souvenirs que j'ai de ses souvenirs à lui : la seule présence du patient dans la scène témoigne de sa ré-élaboration, il s'y voit, il en est à la fois l'acteur enfant et le spectateur adulte, comme il m'en fait la spectatrice attitrée.

C'est bien sûr une autre des fonctions essentielles d'un tel surinvestissement, selon le modèle de la névrose obsessionnelle : réprimer activement les affects, et pour commencer ceux que ma présence pourrait réactiver, actualiser – du moins les exclure hors du champ de conscience, dans l'actuel de la séance. Même si, ou plutôt parce que, les expériences passées de séparation et de perte – perte d'objet, d'amour de la part de l'objet, de perception de l'objet, jusqu'à la perte du moi – sont au premier plan de ces représentations ; mais pendant ce long début de cure, Paul tient à distance, dans le présent de la séance, toute *qualité* d'affects, alors que l'intense angoisse de perte est renvoyée au passé, et neutralisée, elle aussi, dans cette parole atone, presque désaffectée, de la séance.

Jean-Claude Rolland propose « l'hypothèse qu'à la *compulsion de répétition*, à laquelle sont contraints ordinairement le désir inconscient ou l'exigence pulsionnelle, se substitue dans la cure une *compulsion de représentation*, où la première vient comme se développer, s'élaborer, se satisfaire *in effigie*, se sublimer⁴⁶ ». C'est le resserrement du conflit psychique « sur les fronts du discours et de l'adresse transférentielle » qui convoquerait cette compulsion de représentation, à la place de la compulsion de répétition⁴⁷.

Dans le cas de Paul, c'est le déploiement de la dynamique transférentielle qui aura lentement, comme par infiltration, fissuré le « front du discours⁴⁸ ». À l'instar du rêve, du symptôme, du lapsus, le transfert ne représente pas mais *présente* le désir qui s'y réalise de façon hallucinatoire. Et ce qui se présente d'abord dans le transfert de Paul, ce sont ses représentations : présentation des représentations d'objets perdus et à perdre, dans cette zone agitée où perte et meurtre se confondent parfois.

Au fil de la cure de Paul, la reconnaissance des bienfaits de l'analyse alterne avec des attaques contre le dispositif et ses contraintes⁴⁹. Longtemps contenues par diverses formations réactionnelles, ces attaques vont finir par s'exprimer directement dans le transfert, dans cet agir transférentiel qui réclame de plus en plus dans le deuxième temps du traitement de s'actualiser, c'est-à-dire de « faire », en passant par une activité représentative animée par le transfert et son incarnation plutôt qu'immobilisée par la résistance au transfert. Je n'en rapporte ici que deux séquences.

Au premier confinement, après avoir hésité⁵⁰, Paul accepte de poursuivre l'analyse par téléphone « pour vous soutenir, pour des raisons financières » dit-il. En même temps, « vous n'êtes pas la plus mal lotie, il n'y va pas de votre survie ». Se *présente* alors dans et par le transfert toute une activité fantasmatique où se mêlent

46. J.-C. Rolland (1998), *Guérir du mal d'aimer*, Gallimard, p. 235. Cette hypothèse est appelée, selon lui, par « le rapport de forces nouveau introduit par la régression transférentielle dans le conflit psychique » et le renoncement pulsionnel impliqué par l'analyse (*ibid.*). Mais d'après l'objection que fait C. Enaudeau à cette hypothèse « c'est peut-être trop accorder à la valeur dynamique et économique de la parole, et plus assez à sa valeur signifiante. Refoulement et résistance enferment le discours dans son sens explicite (...) ». Pour elle, seul l'analyste peut repérer « les mots insignifiants, les signifiants muets où s'abrite incognito l'expérience infantile », seul son repérage peut en dégager et en construire la signification. Il faudrait déployer plus avant ce débat complexe, revenir sur ce que J.-C. Rolland appelle « la fonction perceptive de la parole », et sur cette capacité qu'a pour lui le discours, « dans son développement et dans les limites de sa langue » à inscrire provisoirement la formation inconsciente dans sa trame, et à la transformer.

47. « La fonction perceptive de la parole » aurait selon lui cette capacité à inscrire provisoirement la formation inconsciente dans sa trame, et à la transformer.

48. L. Kahn insiste sur l'opposition entre présentation, *Darstellung*, et représentation, *Vorstellung*, et affirme dans *L'écoute de l'analyste* que « la présentation ne représente pas ». « Dans le travail psychique, écrit-elle, présenter est le mouvement engendré par la poussée vers le haut qui cherche à trouver une expression. (...) » L. Kahn (2012), *L'écoute de l'analyste*, op. cit., p. 47-48.

49. Les séances commencent souvent par un « Que dire ?! » accompagné d'un grand soupir, ou « Je parle parce que j'ai beaucoup à dire, et en même temps rien », « Je vois pas l'intérêt de parler des choses pas intéressantes », « je pourrais parler des oiseaux qui passent dans la fenêtre, mais... ».

50. Paul avait de lui-même interrompu les séances quelques jours avant l'interdiction officielle de déplacement, estimant qu'il n'était « pas prudent de venir à Paris ». Je dois préciser que venant de loin, il prenait un TGV pour se rendre à ses séances (regroupées sur 48 h).

inversion de la dépendance et toute-puissance, attaque et réparation, désir de rapprochement aussi – un musicien qui porte mon nom l’a demandé comme ami sur Facebook, c’est sûrement mon fils, pense-t-il. « *So near so far* »...

Peu à peu l’emprise des représentations surconscientes se relâche, les formations réactionnelles se desserrent, la voix est de moins en moins monocorde, quelques silences apparaissent. Arrive un rêve, le seul de la cure : il est dans la pension lointaine de son adolescence, et sort de la douche, nu, sous le regard d’un garçon. Une réalisation hallucinatoire de désir ? Jeune homme, dans le milieu artistique où il vivait, il avait repoussé des approches homosexuelles, non sans s’être posé la question de son propre désir, et avoir conclu qu’il préférerait les femmes. Ses amitiés, fortes et fortement colorées d’ambivalence, sont toutes masculines. Je pense après-coup, à l’occasion de ce travail, que transférentiellement, parmi d’autres places, j’ai occupé *aussi* celle de ce garçon de la pension.

Survient, métissé de *Pcs* et d’*Ics* comme tout fantasme, un fantasme de séduction paternelle, déplacé sur un grand-père avec lequel Paul, le petit-fils préféré, voyageait enfant : dans le lit partagé de la chambre d’hôtel, y a-t-il eu rapprochement, à l’initiative de qui, est-ce un faux ou un vrai souvenir ? « Rien de traumatique en tout cas, dit-il. Et puis traumatique, ça veut dire quoi finalement ? »

Derrière la fixation aux scènes ressassées du long début de la cure, arrivent d’autres images, d’autres éprouvés, produits eux aussi de la levée du refoulement qui s’opère peu à peu : un enfant « joyeux », dans la cour de l’école, en vacances avec les cousins, avec plus tard des jeux sexuels entre garçons... Paul est très ému en imaginant « la rencontre entre les deux garçons, le triste et le joyeux, qui se tiennent par la main ». Réconciliation, aussi, c’est son mot, du « mauvais garçon » avec « le bon », celui des formations réactionnelles. Le mauvais, c’est celui qui se faisait virer du collège pour indiscipline, celui qu’adolescent sa mère a dû aller chercher au commissariat, un matin, après une garde à vue ; c’est aussi, au présent, « le petit mec compétitif », comme il dit, qui s’est bagarré et arrive en séance avec un œil au beurre noir : « je voulais en découdre », dit-il, longtemps stupéfait par ce qu’il appelle « l’Événement ».

Cinquième année de la cure. Paul souhaite l’arrêter fin juin, à l’issue du deuxième confinement⁵¹. J’insiste pour que la séparation se fasse après plusieurs séances en présence. En arrivant à la séance de rentrée, en septembre, il me prévient que « finalement ce sera la dernière » : il ne voit plus du tout l’intérêt de continuer, c’est à lui de décider, je ne lui ai pas manqué du tout pendant l’été, il veut pouvoir se passer de béquilles, etc. Le ton est courtois mais ferme. Entre quelques larmes et une dénégation où l’attaque vient pour une fois faire craquer le discours (« “qui je suis” a beaucoup de considération pour vous », me dit-il), il me dit au revoir.

2 h après cette séance, il m’envoie un sms : peut-il revenir le lendemain ? À la séance suivante : « Je n’aime pas la façon dont je vous ai quittée. » Il n’a pas laissé parler ses émotions, dit-il, ce n’est pas par cette façon de s’affirmer qu’il a envie de clore les choses. « C’était le bon garçon qui voulait tenir parole en venant jusqu’à fin septembre, c’est le petit mec qui a voulu s’affirmer hier en décidant d’arrêter, je voulais en découdre avec vous, mais je suis un homme, c’est idiot. » Je lui dis « Vous ne pouviez pas me quitter comme votre père⁵². » Suit une séance fortement chargée d’affects, jusque-là réprimés, que la séparation agie a mobilisés : elle ouvre une dynamique transférentielle riche, qui a marqué ces derniers mois de cure, et éclaire rétroactivement l’ensemble du travail.

La cure s’arrêtera trois mois plus tard, aux vacances de Noël, d’un commun accord. « Mes représentations, l’histoire de la mine d’or inexploitée, tout ça c’est des histoires, je n’en ai plus besoin. »

51. Pendant ce deuxième confinement, les séances se sont poursuivies par téléphone, aux horaires habituels.

52. J’entends après-coup la polysémie de mon intervention : « comme votre père » = comme il vous a quitté (je l’identifie au père, je suis l’enfant), ou « comme si vous quittiez votre père » (je l’identifie à l’enfant, je suis le père).

Cette dynamique fait apparaître une autre figure dans le transfert : non plus à attaquer-réparer, non plus menaçante-menacée, non plus à quitter et à retrouver, mais énigmatique : « Je vais vous quitter, vous êtes la personne qui me connaît sûrement le mieux, et je ne sais rien de vous, c'est frustrant », dit-il. « Je dis au revoir à quoi, à qui ? » De sa mère, dont il se rapproche depuis qu'elle est malade, il avait dit peu avant qu'elle était « une inconnue pour lui ». Ce qui reste de moi, ce qui resterait de l'incarnation transférentielle : une espèce d'énigme. Une sorte de chose, du côté de *das Ding* peut-être, la chose et pas une chose (celle de la *Sachevorstellung*), cette partie *inassimilable* du complexe du *Nebenmensch*, qui ne ressemble à rien de connu et qui reste étrangère ? Mais l'inconnue que je reste, la relation d'inconnu⁵³ qu'il a (re)nouée avec moi, n'est pas d'une opacité si inquiétante : une énigme, mais paradoxalement identifiable comme telle, à la différence de la « chose » du *Nebenmensch*.

So far, so near ? Mon supposé fils musicien réapparaît à cette dernière séance : cette fois, Paul a vu sur Internet sa photo, il me ressemble, dit-il.

Dans la sorte de bilan qu'il fait de ces cinq ans de cure (« il m'a fallu tout ce temps pour réconcilier, rassembler les parts de moi qui coexistaient à distance »), il aimerait que je lui fasse « un retour », tout en sachant que c'est impossible. « En fait, je crois que je n'en ai pas besoin », dit-il. Il n'entend pas le double sens du mot « retour », pas plus qu'il n'avait entendu le double sens, sexuel, quand il reprochait à sa mère de lui avoir « cédé » en le retirant trop tôt de la pension à 12 ans – je n'avais, moi, pas cédé en refusant qu'il interrompe la cure trop tôt. Mais cette fois, ai-je besoin qu'il l'entende ?

« Le transfert autorise un au-delà de la répétition », écrit A. Beetschen⁵⁴. L'agir transférentiel, en ce qu'il est tout à la fois résistance et répétition agie de ce qui ne peut être remémoré et pensé, est avec son pouvoir de réalisation hallucinatoire la condition du passage au devenir conscient de la chose inconsciente, qui passe par la perlaboration. Dit dans la langue de D. Widlöcher, c'est le travail de perlaboration qui permettra le remplacement de l'acte psychique inconscient, actualisé dans le transfert, par l'action qui énonce son sens : la perlaboration assure le passage de la chose inconsciente à la chose consciente.

Perlaboration, trop souvent assimilée à élaboration : Catherine Chabert souligne la différence entre « l'élaboration comme but du processus (la reprise de la chose inconsciente par les processus de pensée), et la perlaboration qui constitue seulement un moyen pour y parvenir⁵⁵ ». Elle dit bien aussi la tentation et surtout le risque qu'il y aurait, devant « le caractère elliptique » des considérations de Freud sur la perlaboration, à vouloir l'élaborer, à en faire « un objectif qui assure l'emprise sur le procès en assignant une visée dernière au dur labeur de l'analyse : les *résultats* qui en constitueraient la clôture ».

« Représentation-but » ou pas, la perlaboration désigne pour Freud cette « partie du travail qui produit la plus grande action sur le patient ».

Quelques mots encore sur ce que Freud entend par là : très précisément, la perlaboration des résistances. Le verbe *Durcharbeiten*, courant en allemand, dit bien quelque chose de l'impératif surmoïque que n'a pas sa traduction anglaise, *working through* : travailler sans s'arrêter, à fond, bien travailler – d'une pâte bien pétrie, le boulanger dira qu'elle a été *durchgearbeitet*.

53. Une relation d'inconnu placée par Freud « au cœur de l'inconscient » (p. 15). Cf. G. Rosolato, « La relation d'inconnu comme cheminement » et « L'ombilic et la relation d'inconnu », in *La relation d'inconnu*, Gallimard, 1978.

54. A. Beetschen, « La patience déliée », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, L'attente, *op. cit.*, p. 78.

55. C. Chabert (2020), « Le transfert et l'attente », in *Les belles espérances*, PUF, p. 33, et pour la citation suivante aussi.

Le terme apparaît dès le dernier chapitre des *Études sur l'hystérie*⁵⁶ : il faut perlaborer dans l'analyse les différentes strates du « matériel mnésique » autour du noyau traumatique. La thérapie consiste à « faire fondre la résistance infiltrée dans le matériel pathogène » : le médecin travaille activement à faire passer les souvenirs enfouis par le « défilé de la conscience », un par un, jusqu'à liquidation – c'est le fameux chameau qu'il faut faire passer par le chas de l'aiguille, par la fente étroite de la conscience. Et le médecin est le chamelier.

Freud y revient rapidement en 1914, après avoir évoqué la remémoration et la répétition. Vingt ans après les *Études sur l'hystérie*, la technique psychanalytique s'est profondément transformée : le médecin a renoncé « à se concentrer sur un élément ou problème déterminé, il se contente d'étudier *la surface psychique*⁵⁷ de l'analysé (...) et utilise l'art de l'interprétation (...) pour discerner les résistances qui s'y dessinent et en rendre conscient le malade⁵⁸ ». Mais le but est resté inchangé : « Sur le plan descriptif : combler les lacunes de la mémoire, sur le plan dynamique : surmonter les résistances dues au refoulement. »

Maintenant c'est non plus la suggestion, mais le feu du transfert, ce « royaume intermédiaire entre la maladie et la vie », qui va faire « fondre » la résistance : dans la mesure où « le patient répète au lieu de se remémorer » (p. 154), l'analyste va mettre à profit la « force actuellement agissante » de la névrose de transfert pour « dompter la compulsion à la répétition du patient ». Lacan traduit « perlaboration » par « travail de transfert » : il en fait le travail avec la compulsion de répétition à l'œuvre dans le transfert.

Dans le cas de Paul, s'agissait-il « simplement » (si je puis dire !) d'approfondir les résistances, au sens où l'on parle d'un travail approfondi pour dompter la compulsion de répétition ? Son ressassement, mobilisé par un transfert longtemps silencieux et comme pétrifié, ne l'a-t-il pas conduit avec le lent dépliement de ce transfert au-delà d'une pure répétition mortifère ?

Pour Freud, en 1914, la résistance à perlaborer, c'est celle du moi (un moi conçu comme conscient, en 1914). Il ne suffit pas de la « signaler » au patient pour qu'il la surmonte, au contraire. Et « il faut impérativement laisser au malade le temps d'approfondir cette résistance dont il connaît⁵⁹ désormais l'existence », grâce au discernement et aux interprétations de l'analyste, le temps « de la soumettre à une *perlaboration*, de la surmonter en faisant en sorte de poursuivre le travail en dépit d'elle », selon la règle de l'association libre.

Lorsque cette résistance atteint son paroxysme, le « travail commun » avec le patient permet de remonter aux sources pulsionnelles qui l'alimentent, de le convaincre de leur existence et de leur puissance. C'est en vivant une telle *expérience* que le patient acquiert cette conviction. Dans ce travail commun, dont Freud séparera les deux scènes dans « Constructions dans l'analyse », les tâches s'inversent par rapport à ce que Freud décrivait vingt ans plus tôt : le médecin, lui, « n'a rien d'autre à faire qu'à attendre tranquillement et à laisser se dérouler un processus qui ne peut pas être évité et qui ne peut pas non plus être accéléré » (p. 161), pendant que le patient perlaboré en toute intranquillité. Une tâche ardue pour le patient, et une épreuve pour la patience du médecin.

Le grand tournant des années 1920, on le sait, met au jour « le noyau inconscient du moi ». La conception même de la résistance, et donc de sa perlaboration, s'en trouve modifiée : elle ne peut être seulement l'œuvre du moi, jusque-là l'agent du refoulement des représentations pour lui inconciliables, dans la mesure où cette part

56. S. Freud (1895), « Sur la psychothérapie de l'hystérie », *OCF* II, p. 314-318.

57. Je souligne.

58. S. Freud (1914), « Remémoration, répétition et perlaboration », in *Huit études sur la mémoire et ses troubles*, Gallimard, 2010, p. 148, pour les deux citations.

59. Ou « ne connaît pas » : c'est selon que la traduction s'appuie ou non sur la première édition en allemand, rectifiée ensuite dans les *Gesammelte Werke*.

inconsciente du moi se comporte « exactement comme le refoulé »⁶⁰. Freud en prend acte en 1926, en mettant l'accent sur « le facteur dynamique qui rend nécessaire et compréhensible cette perlaboration »⁶¹. La résistance, devenue cette action défensive permanente qui vise à *protéger* le refoulement, et avec lui le moi, face à la poussée pulsionnelle permanente, « présuppose le contre-investissement » : le moi s'y cramponne, à ce contre-investissement, en se défendant de la perception dangereuse⁶². La tâche de l'analyste est de rendre consciente la résistance que sa relation avec le refoulé a rendu inconsciente, en opposant au moi des arguments logiques, en lui promettant « avantages et récompenses s'il renonce à la résistance » devenue consciente.

Mais l'expérience le montre, il ne suffit pas que le moi ait pris la « louable résolution » d'abandonner ses résistances, pour que les refoulements se défassent : il reste encore à surmonter l'emprise de la compulsion de répétition. « Perlaboration » vient alors désigner « la phase d'effort opiniâtre qui succède à cette louable résolution » de la part du moi.

En fait, et c'est cette difficulté clinique qui a rendu nécessaire et l'ironie et l'approfondissement théorique, nous avons à combattre, dans l'analyse, selon Freud, « cinq sortes de résistance ». Trois d'entre elles proviennent du moi : « la résistance de refoulement », « la résistance de transfert⁶³ », et puis la résistance qui « procède du bénéfique de la maladie » – le moi refuse de renoncer à une satisfaction ou à un soulagement procurés par la maladie. La quatrième résistance, celle du ça, poursuit Freud, « est celle que nous venons de rendre responsable de la nécessité du perlaborer ». La cinquième, celle du surmoi, « la plus obscure mais non pas toujours la plus faible, semble être issue de la conscience de culpabilité ou le besoin de punition ; elle s'oppose à tout succès, et par conséquent aussi à la guérison par l'analyse⁶⁴ ».

Chez Paul le moi a longtemps résisté, le ça aussi : « Plus ça bouge, moins j'ai l'impression que ça bouge. Y a toujours quelque chose qui me ramène à mon point de départ (...) moi. » Un peu (beaucoup) de résistance du moi, un peu (beaucoup) de résistance du ça... Le feu du transfert a longtemps couvé sous la cendre de ses « représentations traumatiques » : avant qu'il ne les désinvestisse, ces représentations « surconscientes » ont eu cette fonction de résistance : représentations de couverture, elles ont servi à contre-investir, avec force, le conflit intrapsychique inconscient et l'afflux d'excitations qu'un vif amour de transfert, lié à une haine tempérée, a fait flamber chez les deux protagonistes de la cure, avec des représentations d'une autre matière psychique – brûlant mieux. Pas plus que présenter n'est représenter, ressasser n'est répéter, me semble-t-il : cette activité lancinante de représentation ne laisse-t-elle pas passer dans son tamis quelque chose de l'hallucinoire, au départ de la conception freudienne de la représentation ?

Je laisse ici en suspens les questions que me pose la ré-élaboration que Freud fait de la perlaboration en 1926 : si la résistance du ça est maintenant la seule à devoir être perlaborée, quel est le destin des résistances qui proviennent du moi – par quelles opérations sont-elles surmontées ? De même pour la résistance du surmoi, à la fois institution du moi mais héritier du ça : si « le problème économique du masochisme » (soulevé par Freud deux ans plus tôt) la rend « la plus obscure mais non pas toujours la plus faible », comment la surmonter ?

60. S. Freud (1920), *Au-delà du principe de plaisir*, OCF XV, p. 262.

61. S. Freud (1926), *Inhibition, symptôme, angoisse*, op. cit., p. 85.

62. Freud détaille : cette défense par contre-investissement, commune aux névroses, prend des formes différentes : dans l'hystérie par formation réactionnelle limitée à tel objet chez l'hystérique (ainsi elle sera excessivement tendre avec l'enfant qu'au fond elle hait, ce qui lui évite tout conflit d'ambivalence) ou bien en contre-investissant « vers l'extérieur » ; dans les phobies en évitant la perception redoutée ; dans la névrose obsessionnelle par injonctions, interdictions, modifications du moi par formations réactionnelles.

63. Elle « redonne comme la fraîcheur de la vie à un refoulement qui n'aurait dû être que remémoré ».

64. Pour les citations de ce paragraphe, je renvoie à la traduction des OCF XV, p. 271 et 274.

Encore une énigme. Ou bien s'agirait-il de la « résistance de l'analyse » dont Georges Favez célèbre la « leçon de modestie⁶⁵ », mais ce serait repartir pour un tour que de la déplier, même si nous en faisons l'expérience en permanence ? Décidément « les choses ne s'effacent pas derrière la représentation qu'on en a » : la toute-puissance des pensées a ses limites, et il faut se réjouir que « le langage soit plus grand que la représentation », comme l'écrit André Beetschen⁶⁶ : voilà un autre champ, plus vaste, où nous ébatte.

Encore que « la magie des mots nus », elle aussi, ait ses pièges... Même si c'est en pensant à *La traversée des apparences* de Virginia Woolf que mon titre est venu, je finirai par la recommandation de Jean Tardieu, le poète si drôle d'« Un mot pour un autre » : « Il faut se méfier des mots. Ils sont toujours trop beaux, trop rutilants et leur rythme vous entraîne, prêt à vous faire prendre un murmure pour une pensée⁶⁷. »

65. G. Favez (1974), « La résistance de l'analyse », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, Effets et formes de l'illusion, automne 1974, n° 4, p. 193-199. Repris dans *Psychanalyste où es-tu*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 97-104.

66. A. Beetschen (2001), « Vers l'éclat nocturne de l'image », *Revue Française de psychanalyse*, La figurabilité, 2001, T. LXV, p. 1248.

67. J. Tardieu (1967), « Pages d'écriture », *Œuvres*, Gallimard, 2005 (Quarto), p. 944.

Discussion de la conférence de Françoise Neau

Éric Flame

Chère Françoise Neau merci pour cette conférence aussi foisonnante à lire qu'à discuter tant elle mobilise de mises en question, même si elle donne l'impression qu'il y a tout... et le reste. La curiosité de vous voir au travail, les associations que votre texte suscite, glaner des signifiants de-ci de-là, les interstices et les écarts d'une lecture à l'autre, d'une écoute à l'autre, d'une écriture à l'autre, vos choix théoriques et cliniques dont je ne pourrais relever que quelques-uns. Quand il y a tout, le reste est fait de petits riens, de ceux qui font le sel d'une analyse voire qui crée un transfert de travail particulier, à la fois distant et proche quand il m'amène à me souvenir de la déambulation de Jeanne Moreau dans Paris dans « Ascenseur pour l'échafaud » de Louis Malle au son de la trompette de Miles Davis.

Évoquer Miles Davis (et Jeanne Moreau) n'est pas juste toucher au sublime mais qu'il est un musicien « en creux », celui qui attend pour transmettre une perception aussi éphémère soit-elle. Un musicien de l'abstraction celle-là même qui permet d'approcher les conditions de la formation des représentations.

Et puis de quoi est fait une notion nommée par un terme abstrait ? Comment ça nous regarde, nous parle une abstraction ? La référence à l'art est presque trop une évidence mais néanmoins devant une œuvre abstraite, parfois seulement devant quelques traits conceptuels, comment s'imaginer le travail ? Comment Miles Davis peut-il sortir un tel son ? Un son qui nous transperce comme venu de nulle part mais qui porte en lui des années de travail et de recherche, un son dans la saturation des sons, un son extrait de la chose parce qu'inconnaissable en dehors du sensible.

L'abstraction est un terme quelque peu frontière puisqu'il est une action possiblement consciente – faire abstraction de la négation par exemple – mais nécessite un espace psychique libre pour y loger ce dont il est fait abstraction. De l'autre côté la réalisation hallucinatoire du désir laisse un reste, une représentation, perceptible dans le transfert. Une perception libre et libre de se lier avec une trace dérivée d'une autre représentation. Cette perception cessible donne sa qualité à l'abstraction, c'est-à-dire celle de créer d'autres représentations tout comme l'abstraction en mathématiques est nécessaire pour créer des théorèmes différents avec des éléments identiques et différents selon les combinaisons qu'ils façonnent. En ceci, la capacité d'abstraction est à même de concevoir l'activité de matériaux en mouvement. Ici, l'activité représentative. Pour le dire autrement, seule l'abstraction permet de donner matière à un objet psychique mal identifié mais qui est le représentant dans le transfert de la réalité psychique. Objet fluctuant marqué par la perte au point d'arriver au port, à la conscience (si je vous suis), porteur de la trace effacée de son origine. C'est ce presque rien que vous percevez qui est fascinant dans le début de la cure de Paul.

L'activité représentative, ce ne sont plus des représentations qui s'ébattent, comme des enfants qui jouent, mais une agitation stérile dans sa fixité : plus ça bouge moins ça bouge. Paul est enfermé dans les murs de son ressassement, terme que vous préférez à répétition comme pour en signaler la dimension primordiale.

Dans une incapacité processuelle à ce que le manque qui l'occupe puisse être représenté. Je suppose que ce qui vous attire est d'être dans ce début de cure au plus près de la chose que Paul claquemure dans une boucle traumatique. La chose – *das Ding* – à la fois part inconnaissable du plus proche, du plus familier, mais dont le sujet, Paul, ne peut s'abstraire puisqu'implanté en lui. Elle n'est pas sienne et il l'isole par des représentants du manque immuable et inaccessible.

Lacan a fait de la chose un objet central de son enseignement tel que le rapporte Nicolas Dissez à travers l'apologue du « pot de moutarde » qui « n'est signifiant dans son essence de signifiant, de rien d'autre que tout ce qui est signifiant – autrement dit ; de rien de particulièrement signifié ». Ce que Laplanche reprend en partie avec la chose comme signifiant désigné. Daniel Widlöcher en fait également un élément central de sa métapsychologie, comme noyau des actes de pensées source de l'hallucinoire et de l'intentionnalité en se rapprochant d'une conception plus freudienne. Pour Daniel Widlöcher, pour le dire rapidement, la chose représentée s'identifie dans l'hallucination à elle-même, l'identification fonde cette identité. La chose en soi, à moins qu'elle ne se présente dans une activité procédurale, ne peut s'imaginer, ne laisse pas de traces dans la réalité psychique dont elle fait néanmoins partie.

Conception que vous reprenez à votre compte quand vous faites de la chose l'ombilic des résistances du ça, « celle que nous venons de rendre responsable de la nécessité de perlaborer ».

Entre l'abstraction, espace où les représentations sont comme en apesanteur, et la chose objet de la réalité psychique la plus originaire, rien d'abstrait en effet, et largement de quoi naviguer et d'être happé par la force centrifuge de la cure de Paul.

C'est le fil que vous déroulez : celui des origines du côté de la chose, de la sexualité infantile, de l'hallucinoire, de la pulsion, jusqu'à l'audace de vous confronter avec la question de la représentation de l'irreprésentable.

Paul vous maintient en lui, vous fige à votre fauteuil puisque vous incarnez son bien le plus précieux, c'est-à-dire son manque ainsi que sa capacité à avoir une pensée aussi normative et narrative soit-elle. Ce qui ne se dévoilera qu'en fin de cure, quand Paul aura récupéré sa capacité de s'absenter de soi et que vous ne lui manquerez plus.

Le paradoxe du manque est qu'il se présente dans l'actuel de l'*agieren* mais ne se représente pas.

Mais cette séparation était déjà là. Quand, actualisant dans le transfert la séparation de ses parents il dit qu'il « ne comprenait rien », vous entendez tout à la fois le désir masochiste qui se pointe dans l'après-coup de l'injonction paternelle, un déplacement de ses représentations et une activité psychique en marche. Ceci, au-delà de la place dans laquelle il vous assignait, supposée ne servir à rien et à ne rien comprendre, ce que vous semblez accepter. Écouter sans savoir ni mémoire, vous prenez votre part de masochisme. Mais pas question de ne rien comprendre néanmoins. Du coup, Paul sait que si vous êtes toujours là, c'est bien qu'il a la capacité à susciter l'intérêt de votre écoute. Et puis, il a été musicien, des gens sont venus juste pour le plaisir de l'écouter. Mais ceux-ci réagissaient, l'applaudissaient, lui tressaient des louanges, alors que vous, dans votre fauteuil, comment restez-vous vivante pour lui ? À quoi et de quoi jouez-vous ? Et puis de toute façon, il a arrêté les représentations au profit de « ses/mes » représentations, il a arrêté de perdre une vie pour une survie voire une capsule de survie, pour un isolement sensoriel dépourvu d'affects. Des murs d'isolement ça ne s'investit pas, mais on peut leur parler et même il se peut que les murs aient des oreilles et que Paul puisse y gratter des figures. Mais comment représenter une mère anesthésiée, quasi morte, et un père dont l'injonction assassine a été un meurtre psychique *in presentia* ? Peut-on tuer son meurtrier ? Paul, lui, l'aurait pu, en l'écrasant de sa célébrité, voire même en le tuant de ses propres mains comme Bruce Lee dans les films de Kung Fu. Peut-être a-t-il été de ces enfants qui disent « je ne sais pas » et finissent par s'identifier à leur mantra en ne sachant plus ? Et puis il y eut le beau-père, dont j'imagine que ce fut vous, dans des moments transférentiels, celui qui fait jouir la mère, à l'inverse de ce que Claude Olievenstein disait à propos des pères de toxicomanes, des pères qui ne font pas jouir les mères.

Paul comprend enfin que la puissance de son père est de pacotille et qu'il peut apprendre dans le plaisir de la transmission. Il sait qu'une séparation ne ramène pas au point de départ. Il sait qu'en venant vous voir, un jour vous vous séparerez, mais il préfère le méconnaître au profit de ses résistances dont vous faites avec Freud un

vecteur de la perlaboration. Mais à quoi résiste-t-il au juste à travers le récit traumatique de la séparation de ses parents, si ce n'est à une représentation d'une renaissance dans l'excitation d'une haine inséparable du sexuel ?

Alors il fait retour à la phrase assassine de son père « tu es nul, tu ne comprendras jamais rien », régression dans un archaïque où, la seule solution pour ne pas être détruit, est de ne pas exister, de s'enfermer dans la crypte. L'angoisse est alors réceptacle de l'excitabilité, de la crainte d'une effraction possible de la crypte, de perdre sa capacité négative (ne jamais rien comprendre), toutes choses qui le mettraient à la merci de la haine. La perte a alors la puissance d'une amputation ; mais seuls les amputés peuvent dire ce qu'il reste de la sensorialité du membre et comment agit sa trace mnésique. Le négatif n'est pas la négation, il s'y oppose. Le contre-investissement ne peut que soumettre. Mais, étonnamment, dans la crypte un corps bouge encore. Ne pas exister n'est pas mourir.

Son père l'a tué deux fois, la deuxième en devenant célèbre et « charismatique » c'est-à-dire grand inquiet. Alors quand Paul s'est approché de lui, comme attiré par une homosexualité autant primaire que démoniaque, il a fui jusqu'à chez vous, abandonnant sa vie.

Votre position fait fonction de pare-excitation, un filtre fait du maillage théorico-clinique dans lequel passe le défilé de paroles, comme le fil passe dans le chas de l'aiguille et se transforme en broderie. Un langage devenu éminemment investissable et donc substituable. Un langage qui inscrit la perte dans son énoncé, qui laisse sa part au refoulement et donc à la perlaboration. L'homosexualité transférentielle, avant même sa révélation – en particulier par le transfert latéral sur votre fils putatif –, est un jeu d'enfant, un jeu sans danger, puisque non seulement vous êtes une femme mais que la séparation est déjà là, tapie dans votre rencontre. Je me demande comment vous vous êtes représentée l'arrivée de ce fils alors que Paul n'apparaît pas dans un jeu œdipien avec vous ? Néanmoins il peut se séparer. Mais cette séparation transporte sa part de mystère.

Le silence n'est plus celui du manque annihilant mais celui de la note suspendue, d'une perception inattendue.

C'est ainsi, au fur et à mesure de ma lecture et de ma tentative d'écriture que les questions viennent en cascade.

Alors je me souviens de cette histoire : un rav, un sage de la tradition juive en Galicie, arpente les ruelles du shtetl et dit à l'encan : « J'ai des réponses, qui a des questions ? »

Merci encore.

Ce que la psychanalyse fait au représentationnalisme

Jocelyn Benoist¹

Je voudrais partir de ce fait : parler de la représentation (*Vorstellung*) en psychanalyse, c'est à première vue se pencher sur ce qui, dans la construction psychanalytique, ne relève pas de la psychanalyse.

La psychanalyse hérite en effet la notion de la psychologie moderne. Le terme, de provenance essentiellement leibnizienne, s'impose pour caractériser l'unité de base de la vie mentale entre Leibniz et Kant, dans cette littérature philosophique germanophone où s'invente le vocabulaire qui, au XIX^e siècle, va devenir celui d'une nouvelle discipline, s'autonomisant progressivement par rapport à la philosophie : la psychologie. La façon que Freud a d'en user dépend de toute évidence en particulier de Helmholtz et, dans une moindre mesure, de son maître immédiat, Franz Brentano.

Or, il est intéressant qu'en première approche au moins la psychanalyse ne semble pas modifier substantiellement l'usage de ce terme par rapport à la tradition philosophico-psychologique à laquelle elle l'emprunte. La notion de « représentation » renvoie à un outillage, en termes d'analyse de l'esprit, qui serait à première vue commun entre une approche psychanalytique et d'autres approches. De ce point de vue, la représentation paraît être une sorte d'*élément neutre* : indispensable à la construction analytique, mais relativement indifférent par rapport à elle.

Semblerait incliner dans ce sens la fameuse affirmation de la *Verneinung*, sur laquelle nous serons amenés à revenir, selon laquelle :

Ursprünglich ist also schon die Existenz der Vorstellung eine Bürgschaft für die Realität des Vorgestellten².

« Originellement, l'existence de la représentation est donc déjà un garant de la réalité du représenté³. »

Une tradition de lecture de ce passage, représentée notamment par le dictionnaire de Laplanche et Pontalis, consiste à y reconnaître l'affirmation d'une sorte de réalisme basal de la construction freudienne, qui passerait en quelque sorte en deçà de la sphère de l'illusion. Contre la thèse du caractère originellement hallucinatoire de l'expérience serait posé un niveau premier, qui serait précisément celui de la *représentation* – en tout cas, de la représentation dans son état originaire. Celle-ci est originellement un effet causal : son existence résulte de l'impact du stimulus extérieur sur nos récepteurs sensoriels, et donc sur notre système psychique. En ce sens, sa simple existence est une garantie de la réalité du représenté : il y a bien, en effet, quelque chose d'extérieur qui est à la source de la représentation, dont l'existence de la représentation dans notre esprit constitue la signature. À ce niveau, c'est donc une forme de réalisme qui est affirmé, même s'il s'agit de ce que les philosophes appellent un *réalisme indirect* : d'un *réalisme représentationnel* précisément. Ce réalisme ne constitue pas à proprement parler un élément de doctrine psychanalytique : il s'agit plutôt d'un présupposé sur la base duquel peut se construire la doctrine psychanalytique qui, en un sens, consiste à expliquer pourquoi la réalité de l'objet, dans notre vie psychique, devient beaucoup plus problématique. La formulation de ce problème suppose cependant, à la base, l'acceptation du concept de représentation et d'un certain rapport originaire entre ce qu'on appelle représentation et la réalité – en tout cas, celle du représenté.

Il s'agirait alors d'un *présupposé non psychanalytique de la psychanalyse*.

1. Université Paris I Panthéon-Sorbonne – Institut Universitaire de France – UMR 8103 ISJPS PhiCo EXeCO.

2. Sigmund Freud, *Die Verneinung*, in Sigmund Freud, *Gesammelte Werke*, Bd. XIV (1948), p. 14.

3. Sigmund Freud, *La négation*, tr. fr. Jean Laplanche, in Sigmund Freud, *Œuvres Complètes*, T. XVII, Paris, PUF, 1992, p. 169.

Or, ce présupposé est lourd de conséquences : il oriente l'ensemble de la conception que Freud se fait de l'esprit et de ses rapports avec le monde. À cet égard, plutôt que de se scandaliser de la transgression que l'invention freudienne aurait fait subir à la conception classique de l'esprit (c'est-à-dire celle des Modernes), comme l'ont souvent fait les philosophes au xx^e siècle et sans doute encore aujourd'hui, il y aurait lieu de s'interroger sur le *conservatisme philosophique de l'image psychanalytique de l'esprit*. Bien sûr, par rapport à un concept comme celui de « représentation », on ne peut minimiser la difficulté que représente sa transposition de la sphère consciente à la sphère inconsciente, difficulté relevée par Breuer dans le développement sur les représentations inconscientes des *Études sur l'hystérie* :

« Gewiß ist "Vorstellung" ein Wort aus der Terminologie des bewußten Denkens und darum "unbewußte Vorstellung" ein widerspruchsvoller Ausdruck⁴. »

(« Assurément, "représentation" est un mot tiré de la terminologie de la pensée consciente, et pour cette raison "représentation inconsciente" est une expression pleine de contradiction⁵. »)

Qu'est-ce en effet qu'une « représentation » qu'on ne se représente pas, c'est-à-dire *a priori* que l'on ne rend pas présente à sa conscience ? L'extension de la notion de « représentation » en dehors de la sphère consciente soulève sans nul doute des problèmes difficiles : des problèmes de *grammaire*, comme dirait Wittgenstein. C'est-à-dire que le problème n'est pas tant ici celui de l'impossibilité pour une certaine entité, la représentation, d'exister ailleurs que dans un certain domaine ontologique, celui de la conscience, que celui de l'appartenance de ce terme à un certain nombre de *jeux de langage*, qui sont précisément ceux de la conscience. Il n'est pas sûr qu'on puisse impunément arracher la notion de représentation à ces jeux. En tout cas, dans ce cas, il faut redéfinir pour elle un ou des usages. Or, Freud le fait-il vraiment ?

Au premier abord, on pourrait penser que non. L'inventeur de la psychanalyse semble plutôt faire fond sur une certaine évidence et du sens et de la pertinence de ce terme, là où il s'agit d'aborder le psychisme. Le problème ne serait alors pas tant qu'il introduit pour la notion un nouveau sens, énigmatique (une représentation inconsciente, c'est une contradiction dans les termes !), que le fait qu'il la conserve telle quelle et en un certain sens, n'en fait rien. C'est-à-dire aussi en assume le présupposé, sans l'avoir discuté.

Cette dimension conservatrice de la psychanalyse freudienne, qui loin de le remettre en question, contrairement à ce que pourrait faire penser une lecture superficielle, réassume le cadre épistémique de la philosophie de l'esprit des modernes, fournissait son départ à la mise en scène délibérément paradoxale, mais extrêmement éclairante, d'une *Généalogie de la psychanalyse* proposée par Michel Henry en 1986. Le philosophe y qualifiait Freud d'« héritier tardif ». Plutôt que le rôle d'inquisiteur de la philosophie de la conscience, supposée être celle des Modernes, qu'il avait régulièrement joué dans la narration des philosophes au xx^e siècle, Freud entra en scène, selon cette reconstitution, en quelque sorte, comme le *dernier philosophe moderne*, ou un philosophe moderne attardé, prenant pour argent comptant, au moment où elle était précisément ce qu'il aurait fallu mettre en discussion, la constitution essentiellement représentationnelle de l'esprit. Freud héritier de Kant, en quelque sorte. Ce qui, assurément, a sa part de vérité.

Cette remise en question était elle-même adossée à des présupposés lourds : ceux d'une philosophie de l'immédiat, selon laquelle la présence est plus forte et plus originaire que la représentation et la représentation nécessairement secondaire et dérivée. En d'autres termes, une philosophie de l'Absolu. On n'est pas forcé de partager les présupposés d'une telle philosophie, qui s'enracine elle-même dans une longue tradition. Mon propos n'est pas ici d'ouvrir un tel débat, qui supposerait notamment une discussion sur l'essence de la phénoménologie. Je voudrais plutôt simplement retenir de la critique de Michel Henry, qui a l'avantage d'être déconcertante (présenter Freud comme philosophiquement conservateur) et radicale, sa puissance de dérangement : sa capacité

4. Sigmund Freud/Josef Breuer, *Studien über Hysterie*, Leipzig/Vienne, Franz Deuticke Verlag, 1895, III. *Theoretisches* (Breuer), p. 195-196.

5. Josef Breuer, « Considérations théoriques », dans Josef Breuer/Sigmund Freud, *Études sur l'hystérie*, in Sigmund Freud, *Œuvres Complètes*, T. II, Paris, PUF, 2009, p. 247.

à faire voir comme problématique ce qui précisément semble être tenu par Freud pour une évidence, et une évidence commune, au point qu'il puisse d'entrée de jeu s'appuyer sur elle pour se lancer ensuite dans des constructions beaucoup plus compliquées : le présupposé représentationnel. Il n'y a en effet là, philosophiquement, rien qui aille de soi.

Évidemment, il y aurait mauvaise grâce à porter à charge du seul Freud l'incongruité d'un préjugé auquel une part majoritaire de la philosophie et de la science de l'esprit (à supposer qu'il y en ait une) aujourd'hui, semble encore ou de nouveau souscrire. Au début du XXI^e siècle, le représentationnalisme est de nouveau (ou encore ?) dominant. Il serait donc trop facile de reconnaître dans cette façon de penser la marque de ce que Freud définitivement est un homme du XIX^e siècle – ou alors, mais c'est possible, c'est qu'une grande part d'entre nous le sont ou le sont de nouveau aujourd'hui, ou n'ont jamais cessé de l'être. En soi, il n'y a rien de très surprenant à ce que Freud soit représentationnaliste. Un psychologue de sa génération devait l'être, comme bon nombre de psychologues de notre temps et à venir le sont, et le seront. C'est plutôt que, compte tenu de la radicalité du bouleversement freudien, de la transformation complète qu'il semble faire subir à la conception du psychisme, on demeure finalement étonné qu'il laisse intact ce soubassement, sur le mode de ce qui va de soi. Il y aurait comme un contraste entre l'audace théorique de Freud, par bien des côtés spéculative et sans limite (acharnée à dépasser la limite : voir *Au-delà du Principe de Plaisir* ou *L'homme Moïse et le monothéisme*), et son conservatisme épistémologique.

On rapportera certainement cette fidélité inentamée et non problématique à un représentationnalisme de principe au *naturalisme freudien* : l'image d'un organisme bombardé de stimulations physiques qui produisent un effet en lui, effet auquel il est sensible au niveau central, qu'il doit supporter, et éventuellement stocker, offre la toile de fond d'un tel représentationnalisme, qui est donc, comme il l'est en général dans la philosophie moderne, l'envers du physicalisme.

Reste que la caractéristique du représentationnalisme est précisément que cette contrepartie de la stimulation physique n'est pas une simple empreinte, une inscription physique, mais une *représentation*, dont le lien avec l'inscription physique demeure dans une large mesure opaque, et promis à une élucidation scientifique ultérieure – ce qui constitue un topos freudien, comme d'une bonne part de la littérature psychologique de son temps, et dans une certaine mesure du nôtre.

Une certaine autonomie du concept de représentation est donc la condition du représentationnalisme, c'est-à-dire de la doctrine qui conçoit l'esprit précisément en termes de représentations et pense que les relations de l'esprit avec le monde, de quelque ordre qu'elles soient (qu'elles relèvent de la connaissance ou de l'illusion), passent par de telles entités mentales.

Or, le concept de représentation, concept cardinal de la philosophie de l'esprit des Modernes, soulève des difficultés de principe. Celles-ci tiennent essentiellement au fait qu'il s'agit d'un concept amphibie.

Nous pouvons partir d'une remarque faite par Charles Travis au début de son chef-d'œuvre *Unshadowed Thought. Representation in Thought and Language*, Harvard University Press, 2000, qui constitue certainement la critique philosophique la plus percutante de la notion de représentation qui ait été proposée à ce jour. Travis remarque que le concept de « représentation », massivement employé dans la philosophie et, en général, dans le discours sur l'esprit aujourd'hui, est affecté d'une ambiguïté constitutive : on attend en effet d'une représentation qu'elle soit à la fois *thing-like* et *word-like* : *similaire à une chose* et *similaire à un mot*.

Et en effet, d'un côté, si l'on prend le mot « représentation » en son sens originare, on attend d'une représentation qu'elle *représente quelque chose* et, en ce sens-là, qu'elle soit « comme » cette chose. Le modèle qui vient immédiatement à l'esprit est celui d'une *image*. La représentation, en tant que notion psychologique, renverrait au fait qu'il y aurait dans l'esprit quelque chose comme des représentations en ce sens-là du terme. Pour ainsi dire des images mentales des choses, ou en tout cas de certaines choses.

Deux dimensions importent ici : celle de présentation de quelque chose, que l'idée de référentialité ne suffit certainement pas à remplir. En toute rigueur, il faudrait en effet que ce à quoi réfère la représentation (ce dont elle est la représentation) y soit en quelque sorte « présent ». Et, en sens inverse, celle de distance et de médiation : l'objet se tient en quelque sorte, par rapport à l'esprit, à *distance de représentation*.

Aussi, un argument traditionnel de la philosophie moderne de l'esprit pour légitimer la notion de représentation est-il le fameux « argument de l'illusion ». Il y a des cas où nous pensons qu'il y a quelque chose, et où en fait il n'y a rien ou, différemment, il y a bien quelque chose, mais tout autre chose que ce que nous croyons qu'il y a. L'intervention de la représentation qui vient s'intercaler entre l'esprit et le monde explique opportunément un tel déphasage : il y a des cas où la représentation n'a pas de contrepartie dans le réel, où il y a la représentation, mais pas la chose ; il y en a d'autres où la représentation n'est pas l'image fidèle de la chose et peut donc motiver de notre part des convictions erronées quant à la chose. Ainsi, la fonction de la représentation en tant qu'opérateur central de l'épistémologie moderne est-elle d'assurer alternativement la *correspondance* ou le *discord* entre l'esprit et les choses.

La représentation ne se réduit cependant pas à cette fonction « représentative » qui la tourne, adéquatement ou inadéquatement, vers les choses, et apparemment l'y rapporte.

De l'autre côté, suivant la double détermination relevée par Travis, la représentation est supposée être comme un *mot* (un *mot mental*) : elle se définit par sa capacité d'entrer en composition avec d'autres représentations, de façon à former quelque chose comme des unités de discours.

Le représentationnalisme, dans sa forme classique, qui a de beaux jours devant elle en philosophie, résulte de cette *double contrainte* : de l'idée que, dans l'esprit, il y a comme des mots, mais des mots qui (contrairement aux mots du langage, toujours sujets à interprétation) donnent de façon univoque certaines choses. La représentation est un *super-mot* : un mot non ambigu, puisque déjà interprété, qui cumule les agréables propriétés de donner d'une façon définie une certaine chose et de pouvoir entrer en composition, important pour ainsi dire la chose (ou en tout cas une vue déterminée, fixe, de la chose) dans le discours, et garantissant la capacité de ce discours précisément à se rapporter à ladite chose et à la qualifier, correctement ou incorrectement : autrement dit, de façon *vraie* ou *fausse*.

Ainsi la représentation, concept essentiellement épistémique, est-elle l'opérateur fondamental de la version moderne du *contrat phénoménologique*, celui noué par la philosophie grecque entre les mots et les choses, entendu sous l'horizon de l'énoncé vrai ? Les modernes ont voulu fournir une assise mentale à un tel contrat, en allant chercher sa garantie à l'intérieur même de l'esprit. C'est exactement le rôle que joue la notion de représentation.

Et en effet, à cet égard, il est indubitable que l'entreprise freudienne s'inscrit dans l'orbe de l'épistémologie moderne. N'est-ce pas en effet typiquement sous la figure du *garant* que la représentation resurgit encore dans la *Verneinung*, dans la fameuse formule citée plus haut :

« Ursprünglich ist also schon die Existenz der Vorstellung eine Bürgschaft für die Realität des Vorgestellten. »

Évidemment, on remarquera ici la précision de Freud, qui situe déjà son usage du terme « représentation » quelque peu en retrait d'un des sens, et sans doute du sens premier, de celui-ci : celui suivant lequel la représentation *présenterait* la chose. Il n'est pas dit ici que la représentation présente la chose et donc constitue une garantie de comment est celle-ci, mais, tout simplement, beaucoup plus minimalement et en fait différemment, que *son existence* est originairement une garantie de la *réalité* de la chose. Ce qui est garanti ici, c'est la réalité, et nullement que nous ayons accès à comment est la chose.

C'est un des traits de l'emploi freudien de la notion de représentation que ce délestage de ce qu'on pourrait appeler son évidence phénoménologique. Les représentations, en général, ne sont pas la pure et simple présentation des choses, mais plutôt des indices de ces choses au sens de : ce dont l'existence témoigne de la réalité de ces choses.

En cela, bien sûr, Freud n'est pas absolument original. Ce détachement de la représentation par rapport à la présence de la chose qu'elle est censée représenter est une possibilité essentiellement inscrite dans le concept même de représentation tel que l'utilisent les Modernes. Il est cependant indubitable qu'un tel détachement revêt une portée particulière en psychanalyse – c'est-à-dire joue un rôle dans la capacité que le psychisme a de faire ce qu'il fait des représentations selon la psychanalyse. D'autre part, la psychanalyse a également quelque chose à nous dire sur les conditions particulières sous lesquelles, malgré ce détachement de principe, la représentation peut de nouveau revêtir une valeur de présence.

Il est intéressant, en effet, que, dans l'économie de la démarche analytique, ce soit dans un cas bien particulier que la valeur de présence de la représentation semble revenir au premier plan. Non pas dans le cas de la perception : encore une fois, on remarquera que la formule qu'on se plaît à citer pour soutenir l'existence d'une sorte de réalisme représentationnel (la représentation comme garantie de la réalité dans la situation perceptuelle originaire) à la base de la construction freudienne ne dit rien de tel. Elle ne parle pas de la présence de l'objet, mais précisément de sa *réalité*. Le cas où la dimension de présence vient au premier plan et semble en quelque sorte saturer la représentation, *peut-être précisément parce qu'il n'y a pas de réalité, mais que de la présence*, est celui de l'hallucination qui, quoi qu'on en dise, joue un rôle central dans la problématique freudienne : comme thèse anthropologique (il y a quelque chose dans le psychisme humain qui le porte à l'hallucination) et comme paradigme pour la psychanalyse : pour la psychanalyse, l'expérience hallucinatoire a quelque chose d'exemplaire, même si c'est le fait que notre psychisme sorte de la voie royale de l'hallucination et adopte pour ainsi dire une voie plus indirecte (un chemin de traverse) qui motive et justifie l'approche analytique.

À ce niveau aussi, on peut remarquer que Freud ne semble que recroiser l'axe constitutif de la notion de « représentation » telle que mise en circulation par la philosophie moderne : il est essentiel que ladite représentation, de témoignage d'une réalité extérieure, puisse devenir pourvoyeuse d'une illusion de réalité, présenter une réalité là où il n'y en a pas. Dans la philosophie de l'esprit des Modernes, l'hallucination, à ce titre, joue un rôle crucial.

Il est essentiel dans ce cas que, à défaut de l'existence d'une réalité réellement indiquée, à la représentation revienne cette qualité particulière de présence de la réalité fantasmée. Que, dans l'hallucination, *quelque chose soit donnée à voir*.

Ce n'est donc pas le thème de l'hallucination qui est en lui-même original, ni même l'hypothèse qu'il puisse s'agir là d'une tendance structurelle de l'esprit humain. L'originalité de l'approche psychanalytique, en revanche, se manifeste dans la valeur accordée d'entrée de jeu à ce phénomène : à savoir celle de la réalisation d'un *désir*, qui se réalise sur un mode hallucinatoire, là où il ne peut pas trouver sa satisfaction du côté du réel. L'hallucination est présentée par Freud comme l'expérience dans laquelle la représentation tient lieu de l'objet *parce que nous en avons besoin*. Évidemment, en un sens, l'expérience analytique à proprement parler commence là où le désir ne parvient plus à se satisfaire de façon hallucinatoire, où est interdite la voie rapide de l'hallucination. Là commence le détour du refoulement et au fond la capacité du sujet à avoir un inconscient. Il est cependant, essentiel, d'un autre côté, que l'hallucination constitue comme une première solution pour satisfaire un désir là où l'objet qui le satisferait n'est pas donné. Cette solution qui est celle qui constitue pour le sujet à *se le donner tout de même* (alors qu'il n'est pas donné) est une possibilité essentiellement attachée à la notion de « représentation ».

À ce niveau, la démarche psychanalytique présente une première appropriation de la doctrine moderne de la représentation qui lui confère peut-être une légitimité qu'elle n'avait pas en elle-même. En effet, l'idée, qu'on rencontre constamment dans la philosophie moderne, suivant laquelle, dans l'hallucination, là où manque l'objet, resterait la seule représentation – puisque ce qui est présent à l'esprit que l'objet qui y est représenté soit présent ou non – est tout à fait problématique. Il n'est pas du tout évident qu'une hallucination, qui est une expérience *sui generis*, puisse s'interpréter ainsi en termes de plus petit dénominateur commun de la vie mentale. Une telle idée ne rend de toute façon pas compte à elle seule de l'investissement particulier qui caractérise l'halluci-

nation. L'hallucination, ce n'est pas la perception moins l'objet (ce qui serait égal à la « représentation »), pour reprendre une fameuse définition, mais un *désir d'objet*, qui fait que, loin de se contenter de la représentation (renoncer à l'objet), l'esprit substitue la représentation à l'objet manquant. C'est ici, et non pas en général, que la représentation acquiert sa capacité représentative. Car sa fonction, alors, est de présenter un objet, de *donner*, au sens le plus fort du terme, un objet qu'on n'a pas. Alors seulement, la représentation donne un objet car, en tant qu'elle est investie par un désir, elle est le moyen de *se donner* un objet.

Freud ne se contente donc pas de reprendre l'explication de l'hallucination en termes de représentations fournies par l'épistémologie moderne. Il lui donne un sens et une valeur particulière en concevant ici la représentation comme une réponse à un désir. On ne peut donc pas dire que la psychanalyse se contente de reprendre un concept neutre (et essentiellement épistémique) de la représentation. Le déplacement de perspective sur le psychisme qu'elle suppose, mettant toujours la question du désir au premier plan, confère une autre profondeur à l'idée de la représentation en tant qu'expérience où l'objet nous est présenté. En un certain sens, la représentation se met à représenter vraiment au sens de *présenter*, dans la mesure où on lui *fait* représenter quelque chose.

Cette qualité référentielle, et même *présentative*, de la représentation ne constitue cependant qu'une des dimensions dans laquelle Freud appréhende celle-ci, et certainement pas la principale – il faut un registre d'expérience bien particulier, même s'il est aussi fondamental, comme celui de l'hallucination pour lui redonner un sens. Sinon, dans l'ensemble, un trait remarquable de l'abord freudien des représentations est qu'il consiste à interroger les représentations *d'abord du point de vue de leurs capacités compositionnelles*.

À cet égard, s'il ne faut pas se hâter de projeter sur le texte freudien des interprétations rétrospectives comme celle suivant laquelle l'Inconscient serait en lui-même « structuré comme un langage », il est certain que Freud, héritier de la philosophie de la représentation, retient d'abord, dans cette philosophie, le fait que les représentations constituent, dans leurs rapports horizontaux, comme une forme de discours.

Évidemment, on pensera ici à ce qui pourrait constituer le texte fondamental de la psychanalyse, en tant qu'art de l'interprétation : le fameux passage sur le rébus de la *Traumdeutung*.

« On serait évidemment induit en erreur si l'on voulait lire ces signes d'après leur valeur en tant qu'images et non d'après leur relation entre eux en tant que signes⁶. » Il s'agit bien plutôt de « remplacer chaque image par une syllabe ou un mot qui, en fonction de telle ou telle relation, est susceptible d'être présenté par l'image⁷ ».

La « présentation » devient donc ici fonction du sens qui se construit : ce sont les relations entre représentations, dans ce qu'il faudra appeler *la chaîne des représentations*, qui détermine la valeur de chaque représentation.

Le traitement des représentations comme mots renvoie encore une fois à la dette fondamentale de Freud à la philosophie moderne de la représentation : le modèle du mot constitue en effet, depuis le début, une détermination de cette notion. On remarquera en même temps qu'en un certain sens Freud radicalise ce parallélisme, en traitant les représentations réellement comme des mots, et *non plus comme des super-mots*, comme ont tendance à le faire les philosophes de la représentation. Dans la philosophie moderne, les représentations sont, au niveau mental, l'équivalent des mots. Cependant, contrairement aux mots, elles n'ont pas besoin de désambiguation. Nous savons bien ce que nous représentons – pas forcément à quel objet notre représentation serait susceptible de s'appliquer, mais en tout cas ce que nous plaçons dans la représentation en question : ce que nous appelons le *contenu de la représentation*. La force du déplacement des représentations sur le terrain d'une pensée de l'Inconscient est de remettre en question cette évidence, et de faire apparaître pour ainsi dire un double fond possible pour les représentations. Derrière le contenu apparent d'une représentation, c'est une autre pensée qui peut se cacher. Seulement, et c'est à ce niveau que quelque chose comme une pensée « sémiotique » en un sens

6. Sigmund Freud, *L'Interprétation des Rêves*, tr. fr. Janine Altounian, Pierre Cotet, René Lainé, Alain Rauzy, François Robert, in Sigmund Freud, *Œuvres Complètes*, T. IV, Paris, PUF, 2004, p. 319.

7. *Op. cit.*, p. 320.

pré-saussurien peut sembler s'esquisser, il n'y a pas de correspondance univoque entre un contenu apparent et une pensée secrète. En toute rigueur, un contenu peut relayer en fait n'importe quelle pensée. Ce qui vient corriger cet arbitraire et nous fait sortir de l'indétermination, ce sont les rapports entre représentations : c'est en tant qu'une représentation entre dans une combinaison donnée qu'elle acquiert une valeur déterminée et relaie une certaine pensée. Ce que Freud décrit lui-même suivant le paradigme de la *traduction* ne peut être que global (à l'échelle par exemple d'un rêve), et non de l'ordre du mot à mot. Ce qui compte ici, ce sont les rapports entre représentations, comme comptent dans le discours les rapports entre les mots.

En un certain sens, on le remarquera, la stratégie freudienne non seulement fait fond sur une difficulté inhérente à la philosophie moderne de la représentation mais, en un certain sens, l'aggrave. Une part importante de l'idée de « représentation » telle que l'a introduite la philosophie moderne consiste à *redoubler le langage* en faisant comme si l'esprit lui-même avait une structure linguistique – était fait de « mots mentaux », que sont précisément les représentations. Or, une telle démarche soulève une difficulté évidente : si être un mot, c'est être un signe, en quoi les contenus mentaux exprimés par les mots sont-ils des signes ? Souvent la philosophie moderne et ses héritiers contemporains, pour défendre cette analogie, invoquent la *référentialité* des représentations : à défaut d'être à proprement parler des signes, elles ont, en tout cas dans le cas favorable, un objet, tout comme un signe en a un. Aussi les héritiers contemporains de la philosophie moderne de la représentation raisonnent-ils tout uniment en termes de *référence mentale* : une représentation aurait, ou n'aurait pas, un référent, comme un mot. Une telle façon de parler, très courante dans la philosophie de l'esprit actuelle et ses sous-produits cognitivistes, est évidemment tout à fait problématique. Afin de mesurer son étrangeté, il suffit de préciser la notion de référence d'une façon ou d'une autre. Ne serait-il pas extrêmement étrange de dire, par exemple, qu'une représentation *nomme* son objet ? Il n'est pas sûr que la notion de *référence mentale* soit autre chose qu'une mauvaise métaphore. Il vaudrait sans doute mieux se replier sur celle, plus prudente, d'*avoir un objet* (ou non). Une autre difficulté liée au modèle linguistique sous-jacent à l'idée moderne de « représentation » est celle résultant de la transposition de la notion de *sens*. On glisse assez vite de la thèse suivant laquelle les représentations seraient du sens, au sens où elles seraient ce qui donne leur sens aux mots, thèse éminemment discutable (elle cristallise toutes les difficultés du *psychologisme sémantique*) mais qui mérite d'être considérée, à celle suivant laquelle les représentations *auraient elles-mêmes un sens* – ce qui, pour le coup, revient vraiment à les traiter comme des mots. Or, cette idée est tout à fait opaque. On voit bien en quoi un signe peut avoir un sens, mais comment ce que le signe serait censé exprimer, ou extérioriser, pourrait-il avoir lui-même un sens au sens où les signes peuvent en avoir un ? Bien sûr, il existe d'autres emplois du mot « sens », et on ne peut pas exclure qu'il soit légitime, dans certains cas, de raisonner en termes de « sens » à propos des représentations – c'est le cas, par exemple, là où on oppose *sens* et *non-sens* : il peut nous arriver de dire : « ça n'a pas de sens » à propos de certaines représentations qui nous viennent à l'esprit, et de tels emplois, par la négative, légitimement en quelque sorte l'usage de la notion de « sens » à propos de représentations. Mais s'agit-il alors de « sens » au sens où des signes peuvent en avoir un ? La métaphore, car c'en est bien une, même si la philosophie et à sa suite la psychologie tendent souvent à l'oublier, est tout de même dure à porter. Ne serait-ce que parce que, là où il s'agit d'avoir un sens au sens où un signe peut en avoir un, se pose alors toujours potentiellement la question de la possibilité pour ledit élément, d'avoir *un autre sens* : la question de l'ambiguïté et de l'interprétation. Or, encore une fois, dans le dispositif classique de la philosophie de la représentation, celle-ci est du *sens inambigu* – par principe : on ne voit pas ce que pourrait vouloir dire son ambiguïté au sens où les signes, de leur côté, peuvent constitutivement toujours être ambigus.

Or, il est très remarquable que, dans l'usage que Freud fait de ces termes, ce qui pouvait passer pour une mauvaise métaphore philosophique, aux limites mal réfléchies, prend un sens effectif, parce que littéral. En effet, premièrement, le fait qu'une pensée en cache une autre (ou, pour parler comme la *Traumdeutung*, un contenu, une pensée), fait en un certain sens réellement des pensées des signes, puisque celles-ci sont à décoder pour découvrir celles qui se cachent derrière elle, et en même temps se signifient par elles. Deuxièmement, il y a bien un sens, dès lors, à dire de ces pensées manifestes qu'elles « ont un sens » et ce sens ne peut plus en rien être

présenté comme absolu, inambigu. Il est essentiellement ambigu, puisqu'une représentation n'a pas intrinsèquement un sens (donc certainement pas ce sens qu'elle était supposée *être*, selon le dispositif représentationnel des classiques), mais n'a jamais que le sens dont elle est faite porteuse par son insertion dans une configuration de sens, où quelque chose cherche à se dire à travers un rapport – et même, il faut le dire, une multiplicité de rapports – créé(s) entre différents éléments.

En ce sens, on peut dire que, tout en empruntant le véhicule commode de la doctrine moderne de la représentation, Freud est loin de le recevoir passivement comme un langage un peu usé et qui irait de soi. Il en fait réellement quelque chose au sens où, par un coup de force, que ses inventeurs ne pouvaient guère attendre, il prend au pied de la lettre ce qui semblait être une métaphore philosophique, commode, mais par là même aussi problématique à la mesure du fait que ses présupposés demeuraient largement ininterrogés. Par là même, la métaphore gagne une effectivité qu'elle n'avait pas du tout au départ. D'une certaine façon, c'est en déjouant la fausse évidence de la pensée moderne de la représentation (qui est présence et sens non équivoque), que l'inventeur de la psychanalyse donne enfin un sens aux métaphores qui en étaient constitutives.

Le dispositif représentationnaliste est réinvesti et transformé par la psychanalyse à deux niveaux : celui de la signification revêtue par la valeur représentative de la représentation dans l'expérience de l'hallucination, et celui de la valeur essentiellement symbolique de la représentation en tant qu'elle devient signe voué à exprimer en composition avec d'autres signes une pensée déterminée. De part et d'autre – que la représentation soit mise en relief et pour ainsi dire isolée, ou qu'elle acquière une valeur essentiellement syntagmatique – c'est le désir qui est à l'œuvre. La psychanalyse, bien sûr, met la représentation à l'épreuve du désir. Sa valeur et son fonctionnement en sortent transformés, d'une façon que la philosophie ne pouvait anticiper.

Du point de vue philosophique, une conséquence capitale de ces déplacements est la sortie du contrat phénoménologique qui constituait l'horizon de l'emploi de la notion de représentation telle qu'elle avait été mise en place par la philosophie moderne. Le fait que les représentations soient comme des mots ne sert plus ici à incorporer dans la pensée les choses mêmes auxquelles elle est censée référer, en tant que celles-ci y sont représentées. En effet, derrière un mot, il y a un autre mot et le rapport de ces mots aux choses est fondamentalement indirect et souvent au fond accessoire – les « choses », de toute façon, ne valent ici que ce qu'on leur fait dire. Cela ne veut pas dire qu'une certaine réalité ne s'exprime pas ici, non pas au sens où elle se dirait en toute transparence, mais en celui où elle se fait *entendre*, à qui veut et ne veut pas l'entendre : à savoir celle d'un désir.

Sur ces différents plans, la construction freudienne fait évidemment usage de cette propriété de ce que les philosophes ont appelé « représentation » de pouvoir se détacher de ce qu'elle représente, ou de ce qu'elle est censée représenter, et d'exister pour ainsi dire à l'état libre (ce qui, dans le paradigme philosophique classique, est finalement assez énigmatique : la représentation comme ce qui resterait, là où il n'y a plus rien de réel à représenter, ou bien là où on ne saurait plus bien quel réel lui correspondrait, cela ressemble un peu au moment où on vous demande de poursuivre l'exercice de suspension « sans les mains »), mais en fait, elle lui donne un sens. Elle produit des raisons possibles de ce détachement, et en définit d'une certaine façon le mode d'emploi, là où le problème n'est plus fondamentalement celui de représenter les choses, mais de *ce que nous avons le besoin de représenter*, et éventuellement en même temps de *ce dont nous avons le besoin de ne pas savoir que nous le représentons*. Les aventures de la représentation, dans ses attermoissements par rapport à l'objet, prennent alors sens.

Surtout, ce déplacement, qui soustrait la représentation à la transparence phénoménologique dont la philosophie moderne en avait fait l'opérateur (transparence d'un sens à un objet), donne une consistance renouvelée à la notion de « représentation ». Au lieu de se réduire à l'idéalité évanescence d'une pensée, celle-ci devient *matériau de l'esprit*. Dans l'analyse freudienne, la représentation n'est pas simplement quelque chose que l'on a (présent à l'esprit), mais essentiellement *ce dont on fait quelque chose* : ce qui est l'objet d'opérations et de transformations. Ici, la combinaison idéale de la prédication, qui laisse intacts les contenus, et exprime une prise transparente sur les choses, déterminées idéalement comme étant ou n'étant pas comme ceci ou comme cela, ne

suffit pas. La représentation est essentiellement un matériau qui se transforme et dont le contenu est affecté par les opérations dont il fait l'objet : condensation, déplacement, etc. En d'autres termes, il y a une fabrique de la représentation. Celle-ci est indiquée par la notion de *travail* tel que le chapitre VI de la *Traumdeutung* l'introduit.

À première vue, Freud utilise le concept de « représentation » tel qu'il l'a reçu, comme bien commun de la philosophie et de la psychologie de son époque, et encore largement de la nôtre. Mettant ce concept à l'épreuve du désir, il met en évidence qu'il arrive toutes sortes de choses aux représentations, dont beaucoup semblent mettre à mal les présupposés fondamentaux de la philosophie de la représentation (univocité, invariance, disponibilité pour la prédication sous l'horizon de laquelle la représentation peut valoir comme « représentation vraie »). Présenter les choses ainsi, cependant, nous conduit à passer à côté de quelque chose : à savoir que ce qu'on pourrait appeler, transposant une autre formule freudienne, *le destin des représentations* en psychanalyse, d'une part, constitue pour les représentations une sorte de preuve de réalité que l'emploi philosophique traditionnel du terme, épinglant par là la base du rapport cognitif aux choses, ne pouvait nullement garantir. Et que, par là même, la représentation change aussi bien de nature. Elle devient réellement, et non seulement métaphoriquement, *chose mentale*, au sens de *ce avec quoi l'esprit a quelque chose à faire*. La vraie question, en effet, devient celle de *vivre avec nos représentations* et de savoir littéralement quoi en faire. Le travail de la représentation, ce n'est peut-être pas la vérité de la représentation, mais c'est sa réalité.

Discussion de la conférence de Jocelyn Benoist

Éric Flame

Cher Jocelyn Benoist je vous remercie d'avoir accepté l'invitation des comités scientifiques de participer aux Entretiens de l'APF.

Pour vous accueillir je vous ai imaginé interpellant Freud de cette manière :

« Vous me dites que vous êtes philosophe pour que je crois que vous n'êtes pas philosophe alors que vous êtes philosophe » tant votre conférence montre comment Freud s'empare du contrat philosophique des modernes non pour le contourner mais pour le subvertir.

Prendre le concept de représentation, si c'en est un, pour l'amener là où la philosophie ne l'attend pas.

La représentation est donc un élément neutre, un élément malléable, difficilement identifiable que vous confrontez aux usages philosophiques qui en est fait pour mieux démontrer qu'il a sa propre indépendance. En quelque sorte vous nous invitez à le dépiauter avec vous, à en garder l'écorce pour modifier le noyau.

La phrase de la *Verneinung* :

« Originellement, l'existence de la représentation est donc déjà un garant de la réalité du représenté », pose d'emblée l'existence d'un écart entre représentation et réalité, représentation et objet réel puisque la représentation est un garant de la réalité du représenté et donc du perceptif. Est-ce que la représentation pousse à rebours l'extension du domaine du perceptif ? Et, *a contrario*, s'il n'y a pas de représentation y a-t-il du représenté ? mais cette question est de pure forme parce que, si pas de représentation alors pas d'inconscient, mais également parce que la représentation est la vigie de la réalité, une balise quand la perte de réalité survient puisqu'elle trouvera toujours la réalité du représenté qui lui est consubstantiel.

Il est intéressant de noter que l'article sur « la perte de réalité dans la névrose et la psychose » date de 1924 et celui sur « la négation » de 1925. Leur complémentarité se reflète dans cette phrase.

La lecture récente du livre *Membres fantômes* de Pauline Mari, historienne de l'art, qui instaure un dialogue entre la jambe amputée d'Hartung et la main également amputée de Cendrars sous l'œil arraché de Brauner, ainsi que la lecture de votre conférence, m'ont ramené vers une interrogation : y a-t-il une différence de perception entre un membre amputé et une agénésie de ce membre ? Ce qui impliquerait un jeu de langage entre le manque et la perte, de l'existence ou pas d'une trace sensorielle, du rapport entre sensibilité proprioceptive et objet. La sensorialité comme vecteur de la perception est-elle un objet comme un autre, un objet qui persiste malgré sa perte ?

L'agueusie qui a touché nombre de patients du COVID participe de cette interrogation.

Cette réflexion – sur la fonction de la représentation en l'absence de l'objet, de la différence entre perte et manque, de la fonction de jugement dans le rapport à l'état de l'objet – en amène d'autres qui seront développées par votre conférence. Mais d'abord le rapport temporel entre perception et représentation qui ne se place pas dans le même registre s'il est pensé ou non avec le concept d'un inconscient qui ne connaît pas le temps. L'originalité de votre propos est d'insister sur un niveau premier de la représentation, un état originaire, ce qui est proche et différent de Jean Laplanche avec la représentation-chose et de Widlöcher avec la chose qui se représente

sui generis. Ce dernier dit également que « l'inconscient réalise ce qu'il pense », ce qui peut être entendu dans une théorie de l'acte qui a mission à s'accomplir, mais peut aussi être entendu comme une fonction réflexive de l'inconscient. Les actes de pensée sont des actes à polarité multiple qui s'opposent et se répondent les uns les autres.

Ensuite, les relations que vous établissez entre le topos freudien et le représentationnalisme à partir du constat partagé qu'« une stimulation physique n'est pas une simple empreinte, une inscription physique, mais une *représentation*, dont le lien avec l'inscription physique demeure dans une large mesure opaque ».

Ce qui prolonge la phrase de Freud selon laquelle « la pensée possède la capacité de présentifier de nouveau par reproduction dans la représentation quelque chose autrefois perçue¹ ». Cela est d'autant plus opaque que l'inscription est effacée et que ce que nous percevons à travers les jeux de langage c'est l'effacement de la trace. Le devinement en psychanalyse aurait-il à voir avec l'illusion ? Dans tous les cas vous plantez, avec l'illusion, l'hallucination et l'hallucinatoire, les repères de votre réflexion et comment la doctrine psychanalytique va se détacher de ce qui aurait pu être son fourvoiement philosophique : la doxa philosophique des modernes.

Mais alors comment se fait-il que Freud, tout à sa révolution copernicienne qui aboutit à ce que le Moi ne soit plus maître en sa demeure, continue de nouer des accointances avec le représentationnalisme ?

Le *conservatisme philosophique de l'image psychanalytique de l'esprit* dont une traduction rapide et peu philosophique dirait qu'il faut que rien ne change pour que tout change. Inversion du célèbre aphorisme du *Guépard* (il faut que tout change pour que rien ne change) mais également une définition honorable du cadre de la cure. Le conservatisme serait ainsi à usage révolutionnaire.

Et puis Freud paie ses dettes, Sigmund n'est pas Joseph, pour oser des spéculations qui repoussent les limites de sa propre doctrine qu'elle soit psychologique ou anthropologique. Les deux textes que vous citez, l'« Au-delà du principe de plaisir » et « Moïse et le monothéisme », qui mettent la destructivité au cœur du psychisme pour l'un, et l'hallucination comme force de conviction pour l'autre, ont toutefois ceci en commun qu'ils participent à la déthéologisation de la mort et à la construction du monothéisme.

Néanmoins, ce conservatisme établit la concordance entre théorie freudienne de la représentation et le représentationnalisme, et nous dit que « la fonction de la représentation en tant qu'opérateur central de l'épistémologie moderne est d'assurer alternativement la correspondance ou le discord entre l'esprit et les choses ».

C'est donc un processus de démixtion de cet entremêlement qui a lieu au fur et à mesure que s'imposent la théorie freudienne et la force de ses concepts auquel nous assistons.

Avant d'aller du côté de l'inconscient je ne peux résister à faire un détour par l'IA. Au décours d'une émission radiodiffusée j'apprends qu'il existe deux modes de procès du fonctionnement des ordinateurs : un mode fonctionnaliste (celui des ordinateurs capables de calculs phénoménaux), et un mode connexionnaliste dont l'architecture est en réseau de connexion. Mais surtout j'apprends qu'il existe une grande méconnaissance de ces connexions internes de la part des chercheurs.

Je pense : rien de changé depuis 2001 *l'Odyssée de l'espace* ou *Solaris*.

Et puis vient la question de l'acquisition de la conscience par ces machines.

Je pense : il ne pourra pas y avoir de conscience parce que les machines n'auront jamais d'inconscient. Que le monde peut changer en changeant de bases mais que ça ne donne pas une vision du monde même si ça la façonne. Et c'est bien du côté des résistances du Ça qu'il faudra aller voir.

Et ici est bien la rupture avec le contrat phénoménologique. Il n'est plus nécessaire d'interroger la psychologie moderne, voire même de la contester, elle peut bien être conservée parce que la construction du modèle

1. S. Freud, « La négation », *OCF-P XVII*, PUF, Paris, 1992, p. 169.

représentationnel psychanalytique se fait en dehors de son champ processuel et crée un langage qui rompt avec une logique rationaliste. Il n'existe pas de contrat entre l'inconscient et le conscient. Rupture qui deviendra encore plus radicale avec la spéculation sur la pulsion de mort. Une rupture sans retour possible vers le présentionnalisme.

Mais la rupture est dans la démarche clinique de la psychanalyse puisque les concepts ne sont pas confrontés aux autres concepts, voire s'opposent à eux mais sont remis en question par la clinique des transferts et la dimension hallucinatoire de celle-ci. Les transferts se confrontent aux représentations qu'ils créent et la notion de concept amphibie convient ici aussi.

Ainsi peut se représenter un inconscient qui se moque littéralement du conscient, il pratique l'ironie en faisant fi de la référence langagière pour mieux faire valoir l'ambiguïté du langage dont le sens se perd dans des combinaisons de signes qui ne se réfèrent plus à des choses. Les représentations forment un discours autonome composé de signes libres.

L'hallucination et le désir se présentent comme l'axe du processus, et vous précisez : « L'hallucination ce n'est pas la perception moins l'objet (ce qui serait égal à la représentation), mais un désir d'objet, faisant que, loin de se contenter de la représentation (renoncer à l'objet), l'esprit substitue la représentation à l'objet manquant. » La représentation est ici conçue « comme une réponse à un désir ».

Si je continue de vous suivre, en particulier quand vous évoquez une chaîne de représentations, serait-il possible d'user d'une formule telle que : l'inconscient représente ce qu'il représente ? Ou, pour le dire autrement, si le vase qui contient le vide se casse alors le vide est libre comme l'air, ce qui n'empêchera pas d'halluciner le vide et même de le mettre en équation.

À la fin de 2001 *l'Odyssée de l'espace* – film en « représentation » parce qu'il est le « représenter » d'un certain cinéma – HAL devient « fou ». Mais pas si fou, juste est-il dans un processus de destructivité qui fait que les différents éléments qui le composent deviennent libres, libres de ne plus être que des éléments, des signes, qui se répondent sans se parler. De ce désordre naît alors un ordre absolu, un ordre sans retour, celui de tourner indéfiniment dans l'espace.

Même si l'analogie entre ordinateur et réalité psychique est incongrue, il y a à rebours, une représentation possible d'un certain travail des représentations envisageable à la lecture de votre texte et à l'écoute de votre conférence. L'esprit serait structuré par l'aléatoire des combinaisons des représentations.

Votre conférence, une critique radicalement non dénonciatrice des dérives psychologisantes d'une certaine psychanalyse, sans jamais faire référence à l'*ego psychology*, déploie d'une façon éminemment stimulante une notion centrale de la théorie freudienne.

Merci encore !

FEP – NEW MEMBERS SEMINAR

8-11 juillet 2023

Compte-rendu

Béatrice Pinter et Valérie-Anne Queille

Sous le soleil de Bruxelles, nous étions une trentaine de psychanalystes réunis à la Maison de la Fédération Européenne de Psychanalyse du jeudi 8 juillet au dimanche 11 juillet 2023.

Chaque société adhérent à la FEP peut envoyer deux nouveaux membres pour ce Newly Qualified Analysts Seminar. Nous avons donc rencontré des collègues européens mais aussi d’Afrique du Sud, du Chili et d’Israël formés « à la psychanalyse de culture européenne ».

Les groupes, de 6 à 7 personnes, ont été constitués avant notre arrivée. Chaque groupe travaillait ensemble du début jusqu’à la fin du séjour et a rencontré au moins une fois chaque superviseur.

Les 5 superviseurs étaient : Valérie Bouville (DPV), Marc Hebbrecht (Société Belge), Joëlle Picard (SPRF), Ellen Sparer (SPP), Dimo Stantchev (Société Bulgare). Tous parlaient le français mais nous avons travaillé en anglais.

Les consignes reçues étaient les suivantes :

“After a short presentation of the case, you will report two sessions of, preferably, a patient in analysis. This clinical material will be discussed during a session of one hour and a half, with your group and a supervisor. The supervisor changes at every session, so the group will work with all supervisors (and each supervisor with all groups).”

Chaque participant présentait, quand il le souhaitait, deux séances avec un patient, écrites en anglais, distribuées à chaque participant du groupe et lues par le présentateur. Nous avons apprécié la rigueur du respect de l’anonymat des patients, les documents écrits étant détruits ou rendus après chaque présentation.

Chaque séance de travail était différente en fonction du présentateur, du cas, du superviseur et de la dynamique de groupe. Il y a eu des présentations avec ou sans anamnèse, avec des éléments de l’histoire du patient avant ou en fin de lecture des séances, parfois des discussions théoriques et des échanges avec le présentateur en cours ou à la fin de la présentation.

Dans le groupe de Béatrice Pinter, le sujet du genre est revenu régulièrement avec la question de l’identité.

Dans celui de Valérie-Anne Queille, les présentations étaient très différentes d’une personne à l’autre.

Le groupe, constitué et restant le même, a entendu différentes présentations et est allé d’un superviseur à l’autre. La question alors se pose : qu’est-ce qui appartient à la dynamique du groupe ou au déplacement des mouvements psychiques de la cure présentée ? En lisant les précédents comptes-rendus des collègues APF ayant

participé à ce séminaire, nous avons pu repérer que les groupes changeaient à chaque présentation lors des années précédentes.

Nos collègues européens, pour certains plutôt jeunes, utilisaient facilement l'anglais contribuant à des échanges dynamiques et rapides.

Nous avons constaté également la facilité de certains à utiliser les technologies modernes et les réseaux sociaux, facilitant la communication, mais au détriment parfois d'une réflexion plus profonde quant à son utilisation tant dans le cadre de la cure, que dans le travail entre collègues (création immédiate de groupe WhatsApp et effervescence des échanges).

Une séance plénière de début de séminaire nous a permis de faire connaissance et d'exprimer nos attentes. La dernière séance nous a permis d'exprimer nos satisfactions de ces rencontres et de constater que presque la moitié de nos collègues travaillait avec plusieurs langues.

Nous avons été extrêmement bien accueillies à la Maison de la FEP. Le fait de loger dans le même hôtel a favorisé les échanges, de même que les temps de repas pris souvent en petits groupes. Un excellent repas tous ensemble au restaurant le samedi soir, après une visite guidée des Galeries Royales de Bruxelles, a agrémenté ce séjour.

La parole était libre, l'accueil bienveillant, le plaisir d'échanger réel.

Comme nos collègues de l'APF nous ayant précédées à ce séminaire, nous avons pu constater la différence entre nos pratiques, nos cadres et nos formations. C'est dans ces différences, voire ces divergences, que ce type de rencontre, permettant les échanges dans une ambiance conviviale et respectueuse de l'autre, nous semble nécessaire pour la vitalité de la psychanalyse.

Nous remercions vivement le Conseil de nous avoir sollicitées pour y participer.

We wish our colleagues from the APF all the best for next year.

LA RENCONTRE DE SEPTEMBRE
L'esprit de résistance

Samedi 16 septembre 2023

Argument

Hervé Balondrade

Dès les études sur l'hystérie, Sigmund Freud bute dans une séance avec Elisabeth von R. sur ce qu'il va nommer une résistance : « Par mon travail psychique je devais vaincre chez la malade une force psychique qui s'opposait à la prise de conscience¹. » De cette résistance *Widerstand* (tenir une position contre) découle l'idée que cette force avait déjà concouru à la formation du symptôme, défense contre l'idée inconciliable rejetée hors du conscient, et qui amène à la naissance du concept de refoulement. La résistance, mot de la langue commune, définit ce qui surgit aussitôt dans la rencontre clinique avec un patient, elle sollicite tout d'abord le désir chez le praticien de lever l'obstacle techniquement, puis l'imagination théorique pour se la représenter. Tout au long de l'œuvre de S. Freud, un remaniement infini du concept de résistance aura lieu en prise avec les constructions théoriques successives : depuis le contre-investissement et le refoulement originaire, en passant par l'ensemble des mécanismes de défense jusqu'aux résistances du moi, du ça et du surmoi. Finalement, nous dit S. Freud « il existe véritablement une résistance contre la mise à jour des résistances ». C'est dans le texte sur la dynamique du transfert que S. Freud noue le plus solidement la découverte dans la cure, des enjeux libidinaux du complexe d'Œdipe et de ses fantasmes avec une contre force qui se mue en résistance ; « elle suit pas à pas le traitement et y imprime son empreinte sur toute idée, tout acte du patient qui représente un compromis entre les forces tendant à la guérison et celles qui s'y opposent² ». Le transfert et la résistance constituent un alliage de forces adverses dont l'élaboration et la perlaboration tout au long de la cure vont nourrir les interprétations mutatives. Ne serait-ce pas là l'enjeu majeur dans la cure de l'esprit de résistance ; c'est-à-dire des progrès de la vie de l'esprit sur le chemin de la victoire sur les résistances.

Mais, aussitôt tout se complique. Car, d'une part, dans la demande d'analyse pour se libérer des troubles névrotiques, c'est le moi du sujet avec sa cohésion qui s'oppose au refoulé, et que d'autre part, l'inconscient lui n'oppose aucune résistance. La psychanalyse – ce procédé médical que nous propose S. Freud au moyen d'une technique psychologique – est centrée sur le primat des processus d'affect dans la vie d'âme. L'aveuglement de la vie intellectuelle par la puissance des affects – si bien partagé par le sujet normal et pathologique – est à la source de la résistance à la psychanalyse comme moyen curatif, aussi bien chez les patients que chez les psychiatres et neurologues du temps de S. Freud. On le trouve renouvelé aujourd'hui par les tenants des neurosciences et du cognitivo-comportementalisme.

C'est dans la première grande recension de 1913 « L'intérêt que présente la psychanalyse » que S. Freud introduit une volonté d'élargir au-delà des psychiatres de son temps l'intérêt d'autres personnes pour « ce qui touche à divers autres domaines du savoir et établit des relations inattendues entre ceux-ci et la pathologie de la vie de l'âme³ ». Il convoque la psychologie, mais aussi la linguistique, la philosophie, la biologie, l'histoire, les arts et on peut retrouver là en retour les savoirs nécessaires à la formation idéale d'un psychanalyste.

Ce texte, paru dans la revue *Scientia*, est un jalon fondamental, pour faire reconnaître l'apport de la psychanalyse dans l'univers des sciences de l'époque, porteur d'un désir de dialogue réciproque. On pourrait dire que cette question reste infinie et demeure toujours d'actualité. Comment renouer le dialogue avec les sciences

1. S. Freud, « Études sur l'hystérie » (communication préliminaire), 1893, Paris, PUF, *OCF* II, p. 118.

2. S. Freud, « La dynamique du transfert », 1912, Paris, PUF, *OCF* XI, p. 109.

3. S. Freud, « L'intérêt que présente la psychanalyse », 1913, Paris PUF, *OCF* XII, p. 99.

contemporaines en surmontant un double écueil : celui de la familiarisation consensuelle des concepts psychanalytiques dans la culture d'un côté, de l'autre un rejet idéologique au nom d'une pragmatique économique et néoscientifique ? Au-delà d'un nécessaire esprit de résistance sur tous les fronts hétérogènes à la psychanalyse, il est aussi important de répondre à l'injonction freudienne « de se hâter de psychanalyser tant que cela reste possible, c'est-à-dire tant que l'inconscient reste encore accessible » comme nous le rappelait W. Granoff. En effet, la résistance à la psychanalyse aujourd'hui peut aussi venir du milieu analytique lui-même, par exemple dans sa mise à l'épreuve par l'irruption de la pandémie du COVID ou par la séduction que représente les séances virtuelles à distance. Dans un groupe de réflexion au sein de l'APF sur « Les paradoxes de l'enseignement de la Psychanalyse », nous avons pu voir combien l'enseignement dans les différentes sociétés d'analyse au cours du temps et à travers le monde est en proie à des enjeux politiques et culturels qui amenuisent au fur et à mesure la référence à S. Freud et au texte freudien dans l'histoire du mouvement psychanalytique en train de se faire. Nous sommes passés des dissidences au temps des origines qui permettaient à chaque fois au fondateur de réaffirmer sa doctrine, à une harmonisation mondialisée et exportable.

Douze ans plus tard, en 1925, dans le court texte sur « les résistances contre la psychanalyse », ce n'est plus l'intérêt pour les relations inattendues, mais « la réaction de déplaisir que pose à la vie d'âme **le nouveau**, la dépense psychique qu'il exige, l'incertitude qu'il entraîne, accrue jusqu'à l'attente anxieuse⁴ ». Est-ce que l'esprit de résistance ne serait pas toujours en prise avec la capacité vive d'accueillir le nouveau et l'inattendu qui président à la méthode psychanalytique par la libre association ? Si dans ce texte S. Freud décrit les motifs de la résistance à la psychanalyse une fois de plus, il nous montre ici le chemin du combat infini pour préserver l'exercice de cette innovation. Dans la conclusion de cet article, de façon touchante et inédite, il met en avant « sa personnalité de juif qui n'a jamais voulu cacher sa judéité, comme ayant sa part dans l'antipathie à l'égard de la psychanalyse ».

Il défend sa croyance en elle, comme « un destin plus familier au juif qu'à un autre, d'assumer le destin de l'isolement dans l'opposition ». Jamais cet argument, « qu'il n'a que rarement exprimé à haute voix » ne m'a semblé aussi actuel pour définir la position du psychanalyste contemporain.

Seul dans l'opposition est-ce si certain ? Comme le rappelle l'argument : « La cure psychanalytique n'a pas le monopole de la résistance. » La position du psychanalyste, qui reçoit à longueur de journée des patients venant de divers horizons et de tous âges, constitue un poste de vigie irremplaçable sur les évolutions sociologiques au cours du temps. Toutes les grandes questions du moment affluent dans nos cabinets : la souffrance, au travail, dans son genre, dans son couple, dans la sexualité, dans les nouvelles formes de parentalité, mais aussi les nouveaux modes de militance politique, écologique... et toujours, fort heureusement les troubles de l'amour. Ce n'est pas une sociologie des grands nombres, mais plutôt l'exemplarité du cas singulier. En somme, une ethnologie. Il en résulte une pensée sur l'Actuel qui ouvre un intérêt pour le dialogue, comme aujourd'hui avec des interlocuteurs de diverses disciplines.

Que nous disent les sociologues depuis un certain temps ? À l'image d'un Eugène Enriquez qui avait en retour une grande connaissance de la psychanalyse : « Ce n'est pas l'esprit de résistance qui prévaut mais au contraire le conformisme, l'apathie des individus, l'insignifiance des pensées exprimées et des actions entreprises ainsi que la puissance, qui semblent à certains sans frein au sein des grandes organisations et du pouvoir financier en général⁵. » Il pose aussitôt la question d'une force adverse, d'un désir ou au moins une habitude de la soumission. Le texte d'Étienne de la Boétie « Discours de la servitude volontaire ou le contr'Un » est une des analyses fondamentales des rapports de domination, de la légitimité de l'autorité du tyran et de l'acceptation de la soumission. Cette approche sera développée plus avant dans la conférence de Christophe Dejours. Et pourtant depuis S. Freud tout est plus complexe. La résistance est sous l'emprise des pulsions et de leurs destins qui

4. S. Freud, « Les résistances contre la psychanalyse », 1925, Paris, PUF, *OCF* XVII, p. 123. Citations p. 135.

5. Eugène Enriquez, « Une société sans résistance », *L'inactuel*, n° 4, 2000, Éditions Circé, p. 38.

s'actualisent dans la mécanique des fantasmes sur la voie active ou passive quand elles (les pulsions) ne sont pas renversées en leur contraire ou retournées sur soi-même. Alors, qui résiste dans la psyché et contre quoi ?

L'argument pose finalement la question : « Quelles conditions permettent le déclenchement de la résistance, quelles conditions l'étouffent ? » C'est encore un exemple singulier qui nous mènera sur la piste apportée par Julien Blanc dans son livre *Qu'est-ce que résister ?* : la réaction immédiate de Germaine Tillon, lorsqu'elle entend l'appel du Maréchal Pétain, est de vomir. C'est son premier réflexe, langage des motions pulsionnelles orales les plus anciennes – cela je veux le cracher, ça doit être hors de moi, comme nous le précise S. Freud dans son texte sur la négation⁶. La décision est individuelle « directe et immédiate » comme en appui sur l'identification la plus primaire. C'est dans l'après-coup que l'esprit de résistance se met en route : G. Tillon s'organise et forme un groupe, d'abord d'assistance puis sous la forme d'un réseau clandestin de résistants. On retrouve chez Pierre Seghers dans l'histoire de son engagement la même nécessité vitale lorsqu'il écrit : « La poésie de la Résistance ne sera pas la poésie d'un parti politique, mais celle de l'homme en danger de mort », ou encore : « Les poèmes portés par l'Histoire ne reposeront plus sur rien. Ils exprimeront, au temps du borbier, un engagement de l'âme, une correspondance, une concordance entre les événements extérieurs et les pouvoirs créateurs du poète ; c'est en lui-même que chacun s'engage, et qu'on ne me parle pas de *bons sentiments*⁷. » Pour Pierre Seghers, c'est d'abord en lui-même, dans la mobilisation de forces de vie, dans l'autoconservation de son identité et de ses valeurs morales, que son engagement dans la Résistance prend racine. Et rapidement après sa mobilisation, avec la conviction que, comme le défend ardemment Jean-Pierre Siméon, c'est « la poésie qui sauvera le monde », il se lance dans la création de la revue clandestine « les poètes casqués ».

Ne retrouve-t-on pas comme point d'union dans la mobilisation première de l'esprit de résistance, une nécessaire croyance ? Que ce soit dans la patrie, dans l'idéal politique ou éthique, dans la poésie et pour nous psychanalyste dans l'Inconscient.

Deux pistes, empruntées à la lecture de *Totem et tabou* de S. Freud, me semblent utiles pour concevoir les origines de l'esprit de résistance.

Tout d'abord, l'expérience individuelle et intime de l'homme primitif confronté à l'énigme de la mort abordée dans le chapitre III « Animisme, magie et toute puissance des pensées ». Thème qui sera repris, comme nous le verrons, dans la conférence d'Alejandro Rojas-Urrego autour de la guerre et de la mort. Qu'est-ce qui a pu amener le primitif à cette première opération de renoncement qui cède une partie de la toute-puissance des pensées aux esprits ? S. Freud le conçoit comme la projection dans les esprits de nos sentiments ambivalents. Projection qui comporte l'avantage d'un soulagement psychique particulièrement intense pour celui qui est en deuil d'un proche qui lui est cher. L'apparition des représentations d'âmes serait donc issue de l'impression laissée par le mort sur le survivant. Freud insiste sur le fait que ce n'est pas une opération intellectuelle, mais une opération *théorique* mise en route par la reviviscence du conflit de sentiments (conflit d'ambivalence) dans laquelle est précipité le survivant. Ceci marque le début d'une réflexion chez l'homme primitif, la naissance des premières créations culturelles comme le tabou, avec d'une part le sacrifice d'une partie de son narcissisme (toute-puissance des pensées) et d'autre part une reconnaissance originaires des forces du destin extérieures à lui-même. « Le primitif s'inclinerait devant la surpuissance de la mort avec le même geste que celui par lequel il semble dénier celle-ci⁸ » nous dit S. Freud. C'est donc dans le même temps que s'opèrent, et le renoncement à la magie de la toute-puissance des pensées, et la croyance aux esprits. Ce questionnement théorique premier sur l'énigme de la mort, ouverture vers le principe de réalité dans la perception du cadavre, est tout autant une perception qui résiste à l'esprit du primitif que ce qui ouvre le chemin de la spiritualisation. D'abord vie des esprits et totémisme, suivi d'un dépassement vers la religion, et aboutissement avec l'avènement des sciences où renoncement et principe de réalité s'installent plus sûrement.

6. S. Freud, « La négation », 1925, Paris, PUF, OCF XVII, p. 170.

7. Pierre Seghers, « La résistance et ses poètes », Éditions Seghers, Paris, 1972, 2022, p. 69.

8. S. Freud, *Totem et tabou*, 1911, Paris, PUF, OCF XI, p. 303.

C'est donc cette emprise de la mort, et les spéculations en lien avec l'amour et la haine, qui articulent le plus puissamment ce qui résiste à l'esprit avec l'esprit de résistance.

Plus avant dans cette réflexion S. Freud s'appuie sur la dualité corps-esprit issue de cette expérience de perception du corps, immobile, inanimé, endormi, évanoui, dont l'inquiétante étrangeté mobilise aussitôt la défense primordiale qu'est la projection. Celle-ci permettrait comme une retrouvaille avec « le moi-réel initial qui, sachant différencier intérieur et extérieur selon un bon critère objectif, a pu se changer en moi-plaisir purifié⁹ ». Ce serait comme un alliage originaire entre Éros et autoconservation qui réanime le psychique. Ce mouvement projectif, en prise avec les vagues successives du pulsionnel, instaurerait comme un clivage primordial entre les représentations conscientes et manifestes qui correspondraient aux données de la perception en présence du corps inanimé, et la capacité de réminiscence potentielle des traces latentes, inconscientes de ce même corps vivant et animé, c'est-à-dire « la coexistence du percevoir et du remémorer¹⁰ ».

« L'esprit d'une personne ou d'une chose se réduit en dernière analyse à la capacité de celles-ci d'être remémorées et représentées, lorsqu'elles sont soustraites à la perception¹¹. » Il y a là préfiguré tous les enjeux du texte sur la négation et les origines de la parole et du langage qui arriment les fonctions du jugement aux motions pulsionnelles orales les plus anciennes : « cela je veux le manger ou bien je veux le cracher », et sont à l'origine de la naissance de la fonction intellectuelle. L'âme animiste serait comme un matériau métis, biface, qui réunirait la fugitivité et la mobilité de la conscience dans le déplacement de corps en corps et, l'immutabilité et l'indestructibilité de l'inconscient. L'âme animiste se tient cachée derrière les apparences personnelles. Elle serait le vecteur d'une pensée des origines d'avant la première topique, conscient, préconscient, inconscient, au plus proche de la pensée rêvante et susceptible de ressusciter chaque fois que la vie psychique est poussée à ses limites au bord de l'abîme.

Ensuite, l'expérience collective cette fois-ci, au temps de la horde et des frères coalisés pour accomplir le meurtre du père. Cette hypothèse freudienne, qui de son propre aveu pouvait paraître fantasque et qui fut rejetée par une partie de ses successeurs, me semble éclairer un des enjeux psychanalytiques majeurs de la mise en acte de l'esprit de résistance et de ses suites. « Un père violent, jaloux, qui garde toutes les femelles pour soi et évince les fils qui arrivent à l'âge adulte... un jour, les frères expulsés se groupèrent, abattirent et consommèrent le père et mirent ainsi un terme à la horde paternelle. Réunis, ils osèrent et accomplirent ce qui serait resté impossible à l'individu. Le repas totémique, peut être la première fête de l'humanité, serait la répétition et la cérémonie commémorative de cet acte criminel mémorable par lequel tant de choses prirent leur commencement, les organisations sociales, les restrictions morales et la religion¹². » Du mythe freudien du meurtre du père et de la horde primitive découle une nouvelle élaboration possible de cette ambivalence des sentiments et du désir de meurtre des fils à l'égard du père. Le repas totémique, traitement sacrificiel de la co-culpabilité des frères ouvre vers tous les progrès de la vie de l'esprit à venir et de la fondation de la loi qui interdit le meurtre et l'inceste. C'est cet inlassable travail d'élaboration du désir de meurtre du père au travers des générations, repris par chaque individu, qui est à la source du progrès de la vie de l'esprit. C'est l'affrontement individuel et collectif aux pulsions originaires d'Éros et Thanatos qui nourrissent l'ambivalence primordiale qui permet d'inscrire l'esprit dans le travail de culture et de résister à la barbarie.

Pour conclure j'aimerais vous citer ces vers de Jean Cassou : « Lorsqu'à un homme entièrement dépouillé de tout, il ne reste absolument que cette foi, cette ultime lueur de conviction et de protestation, alors, un autre homme apparaît en lui et qui est la suprême figure de l'homme : un poète¹³. »

9. S. Freud, « Pulsions et destins des pulsions », Paris, PUF, *OCF XIII*, « Métapsychologie », p. 180.

10. S. Freud, *Totem et tabou*, 1911, Paris, PUF, *OCF XI*, p. 304.

11. *Ibid.*, p. 304.

12. *Ibid.*, p. 360.

13. Pierre Seghers, *op. cit.*, p. 54.

Perdre le sol⁺

Alejandro Rojas-Urrego

Il leur a fallu se forger un art de vivre par temps de catastrophe,
pour naître une seconde fois, et lutter ensuite, à visage découvert,
contre l'instinct de mort à l'œuvre dans notre histoire.

Albert Camus, *Discours de Suède*.

Je suis donc mort une fois pour pouvoir continuer à vivre –
et c'est peut-être là ma véritable histoire.

Imre Kertész, *Euréka. Conférence Nobel*.

La Colombie, ma terre natale, est reconnue comme l'un des pays les plus violents au monde, abritant un conflit armé considéré comme une guerre civile non déclarée¹ : le nombre de morts est comparable à celui d'une guerre internationale et dépasse de très loin celui des guerres internes au sens strict du terme². Les causes sont variées, complexes, insolubles et les actes de violence se répètent avec une fréquence telle que la survie finit par dépendre de l'adhésion à une vision du monde dans laquelle la guerre et la destruction sont éprouvées comme des éléments naturels et normaux de la vie³.

Aux disparitions, aux meurtres, aux homicides qui font encore plus de morts que ceux de la guerre, aux actes de torture et de terreur les plus dépravés et les plus barbares, aux déplacements forcés⁴, se sont ajoutés, dans les années 80 et 90, l'effroi et l'impact dévastateur des bombes du terrorisme, arme de guerre brutale des cartels de trafiquants de drogue confrontés à l'État et dont la principale victime devait être une population civile anonyme, indiscriminée, généralisée ; une population civile devenue chiffre et statistique et non plus visage, histoire individuelle et singularité d'une vie⁵. Or, comme l'écrit Françoise Coblenz, « contre la tuerie de masse, qui est aussi mort de la mort, (il importe de) ramener la dimension du singulier⁶ ».

Après chaque nouvelle explosion, beaucoup partaient, des deux côtés, certains pour fuir la terreur et d'autres pour fuir les représailles⁷. Mais nous étions encore bien plus nombreux à rester et à persister dans notre tentative de construire notre histoire dans un entre-deux insoutenable et figé, paralysés par la tentation de fuir la terreur et l'impossibilité de partir. Nous restions vivants, en silence ; nous respirions encore, sans faire trop de

+ Intervention à la *Journée Rencontre de l'Association psychanalytique de France*, « L'esprit de résistance », samedi 16 septembre 2023, Espace Reuilly, Paris.

1. Alejandro Rojas-Urrego (2023), « À fleur de peau », *La Grande Histoire et la petite* (sous la direction de Jacques André, Catherine Chabert et Françoise Coblenz), Paris, PUF, Petite bibliothèque de psychanalyse, p. 67-96 ; Alejandro Rojas-Urrego (2023), « La hantise de l'oubli », *Le présent de la psychanalyse*, « La tentation de l'oubli », 2024/1, n° 11.

2. Fernán E. González (2004), « The Historical Background of Colombia's Recent Violence ». Dans *Cantos Cuentos Colombianos. Contemporary Colombian Art*, op. cit., p. 292.

3. Mary Schneider Enriquez (2016), *Doris Salcedo. The Materiality of Mourning*, Cambridge, Mass., Harvard Art Museums. Distributed by Yale University Press, New Haven and London (p. 121).

4. *Ibid.*, p. 19.

5. Jacques André (2017), « Les visages », dans Évelyne Chauvet, Éd. Laurent Danon-Boileau, *Psychanalyse et terrorisme. L'effroi peut-il s'élaborer ?* Paris, PUF, 2017, p. 99-100.

6. Françoise Coblenz (2017), « Le traumatisme, le collectif et l'individuel », dans Évelyne Chauvet, Éd. Laurent Danon-Boileau, op. cit., p. 95.

7. Jorge Franco (1999), *La fille aux ciseaux*, Paris, Éditions Métailié, 2019, p. 67-68.

bruit ; incapables de bouger du côté de la fuite, tout au moins à l'extérieur. Nous survivions. Nous fuyions essentiellement à l'intérieur, seule possibilité de rester sur place et de ne pas prendre le chemin de l'exil définitif : tout quitter pour ne plus jamais revenir. Nous restions dans une sorte de fuite immobile, aussi éloignée de l'héroïsme que de la lâcheté, une manière comme une autre de survivre et de résister, en vivant alternativement dans une réalité marquée par une terreur intolérable et dans une autre réalité, parallèle à la première, qui tendait avec le temps à occuper la plus grande place, là où la présence quotidienne de l'horreur de la violence *devait* être considérée *naturelle*, faisant partie des éléments normaux de la vie⁸ et assumée comme telle jusqu'à devenir invisible, juste un élément de plus⁹ : nous la voyions sans la reconnaître, nous y étions immergés, elle s'effaçait de notre vue. À notre insu, un clivage et un déni, certes ponctuels mais indispensables pour survivre ?

Quelques lieux psychiques privilégiés permettaient parfois une réunion extraordinairement douloureuse des deux réalités inconciliables et l'opportunité de *les penser ensemble* : le temps et l'espace de l'analyse, sans aucun doute. Et néanmoins, cela n'était pas toujours possible pour les analystes que nous étions. D'une part, nous nous trouvions habités par les mêmes dénis et les mêmes clivages – mais est-ce seulement les bons concepts pour appréhender ce dont nous souffrions – et, d'autre part, comme l'écrivait Edmundo Gómez Mango dans un autre contexte, celui des dictatures latino-américaines, nous nous voyions souvent confrontés à cette rude expérience : « en essayant de penser l'horreur, nous côtoyions, nécessairement, l'horreur de penser¹⁰ ».

À un certain moment, les bombes devinrent si nombreuses et si proches qu'il était fréquent, voire inévitable, de devoir traverser les lieux de l'explosion au cours des jours qui la suivaient. Nos limites étaient soumises à rude épreuve. La surface de séparation, délimitant le dedans et le dehors, devenait poreuse, perméable, peu efficace. La distinction entre réalité psychique et réalité matérielle se brouillait. Les failles dans le pare-excitation se faisaient sentir. Face à l'accroissement du risque de débordement, le surinvestissement sensoriel apparaissait parfois comme une réponse possible, une enveloppe improvisée et relativement efficace. J'ai remarqué alors que, dans leur évocation de ces expériences, lors des séances d'analyse, chacun de mes patients accordait une importance singulière et répétée à un *sens* particulier, dans sa tentative personnelle de donner sens à ce qui n'en avait pas et de mettre en récit ce qui dans un premier temps ne trouvait pas de mots pour se dire. Pour certains, c'était la *vue*, avec les images récurrentes de terre ravagée, de matériaux de tout ordre, autrefois solides et harmonieux, désormais déformés par les forces dévastatrices qui les avaient frappés. Pour d'autres, c'était l'*ouïe*, avec ce silence interminable et indescriptible, ce silence qui succède aux heures totalement remplies du vacarme assourdissant des plaintes, des cris, des sirènes. Quand soudain, tout se tait : la destruction, puis le silence qui en découle. Pour d'autres, encore, comme Claudia, c'était surtout le *goût* âpre et l'*odeur* amère du brûlé, dont il était toujours difficile de se défaire. Elle voulait croire au début qu'il suffirait de laver ses vêtements et de prendre un bain. Mais ils se glissaient à l'intérieur, ils se fauflaient en elle. Ils restaient toujours là, prêts à surgir au moment de l'endormissement, plus que lors d'un cauchemar, aux antipodes du révable, avec la vocation tenace d'empêcher le sommeil. Le *toucher*, chez Juan, cet adolescent de 16 ans qui, à la sortie du lycée, récoltait sur les lieux du désastre du jour les matériaux les plus disparates et informes et les apportait en séance. Ses doigts s'aventuraient avec précaution sur les surfaces brisées, ressentant les yeux fermés la rugosité et les aspérités des débris. Il ne pouvait rien m'en dire. Seulement me les présenter sans mots, les parcourir et les explorer avec ses mains. De mon côté, je le regardais et l'écoutais en silence. Il ne pouvait rien m'en dire, mais sa douleur était palpable. Au début, il collectionnait ces fragments. Il finit par les transformer, bien des années plus tard, en œuvres marquantes de sa vie d'artiste.

Pour Manuela, c'était surtout ce sixième sens dont on parle si peu et auquel Didier Anzieu a donné une importance axiale dans la construction des schèmes sensori-moteurs, du Moi-peau¹¹ et du Moi-pensant¹² : la

8. Mary Schneider Enriquez (2016), *op. cit.*, p. 121.

9. Alejandro Rojas-Urrego (2023), « À fleur de peau », *op. cit.*

10. Edmundo Gómez Mango (1999), « La parole menacée », *La Place des Mères*, Paris, Gallimard, 1999, p. 32.

11. Didier Anzieu (1985), *Le Moi-peau*, Paris, Dunod, p. 11.

12. Didier Anzieu (1994), *Le Penser. Du Moi-peau au Moi-pensant*, Paris, Dunod, p. 39.

proprioception. En ces temps troublés, marqués dans la vie la plus quotidienne par la menace terroriste et par ses séquelles, Manuela était habitée, voire entièrement colonisée, par la sensation ineffable de marcher sur des fragments de verre invisibles, ces morceaux minuscules qui restent longtemps après la destruction, microscopiques et pourtant indéniablement présents. Elle décrivait, lorsqu'elle devait parcourir à pied les zones des attentats, cette sensation du bruissement sonore perçu non seulement par les oreilles mais par le corps entier. Elle s'attachait sur l'évocation de ces tout petits fragments écrasés par son poids, juste sous ses pieds. Elle décrivait, avec ses mots, la menace d'un effondrement inéluctable, imminent, toujours à venir et qui n'arrive pourtant pas¹³. Effrayée, elle voulait fuir, s'échapper au plus vite de ces lieux, mais elle restait immobile, de peur que le sol ne résiste plus et que, sous ses pas, il finisse par s'effondrer, alors qu'elle avait l'impression que ce sol susceptible de céder se déplacerait de toute manière avec elle. Même si j'étais particulièrement vigilant à ce qui pouvait venir de moi, elle devait bien imaginer que l'effroi était souvent partagé. Certes, nous ne vivions pas *exactement* la même expérience, mais restait cependant la force d'un désastre commun qui nous unissait. La très grande proximité rendue possible par les événements en cours risquait de me conduire à ne pas traiter cette communauté de référence comme un matériel analysable comme un autre, donnant origine à une résistance nouvelle. Elle exposait également au danger de faire du terrain de partage le vecteur privilégié de la déliaison inhérente à deux transferts à l'œuvre¹⁴. Manuela se demandait souvent – et me demandait parfois – si j'aurais la force de tenir, alors que tout s'effondrait en elle et autour d'elle. De tels doutes persistants, avec leur demande implicite de réponses dans l'urgence, étaient pourtant bien moins difficiles à porter que les moments de très grande angoisse où l'écart entre ses idéalizations et la personne que je suis devenait immense. Je saurais la protéger, la préserver, la sauver. Par mon intermédiaire, la psychanalyse avait le pouvoir de tout changer, surtout le monde. Un monde terrible, siège du Mal absolu, qui se situait « bien évidemment » à l'extérieur de nous et dont nous ne faisons pas partie. Ce n'était pas moi, pas elle, surtout pas nous¹⁵. C'était les autres. Or, c'était Manuela qui, justement, à la fin du premier entretien préliminaire à une analyse qui allait durer neuf ans, s'était levée du fauteuil, avait fait quelques pas et, juste en arrivant au seuil de la porte, s'était écroulée de tout son poids, effondrée, comme si tout son corps perdait sa colonne vertébrale et sa consistance et s'évanouissait. Elle s'est précipitée et, pour éviter la chute, s'est raccrochée au cadre de la porte et a agrippé au dernier moment mon bras. De mon point de vue, elle avait réussi à ne pas s'écraser sur le sol. De son point de vue, me dira-t-elle, elle avait évité de justesse la chute dans l'abîme. À la différence d'autres analysants qui, dans des circonstances analogues, parlaient de « se prendre les pieds dans le tapis », voire de « perdre pied », Manuela dira (des années durant) qu'elle avait alors « perdu le sol ». Ce ne sont pas ses pieds, mais le sol qui l'a quittée, le sol qui l'a lâchée et qu'elle a perdu. Le sol a disparu, s'est affaissé, s'est effondré sous ses pieds. Elle fera de ce moment inaugural, deux ans avant le temps des bombes du terrorisme, le « vrai début » de son analyse, la troisième. « C'était donc cela l'analyse, disait-elle : perdre le sol. »

La lecture de l'*Argument* de cette Journée m'a confronté à la difficulté extraordinaire de la tâche proposée et sa complexité m'est apparue correspondre à celle de l'aventure qu'il nous invite à entreprendre. Si, comme il y est signalé, le mot résistance ouvre tout un pan de la théorie et de la méthode psychanalytiques, – avec les liens essentiels et profonds que la résistance inconsciente entretient avec le transfert –, la perspective « plus vaste » qui nous est suggérée, passe par de très nombreux territoires : les résistances que le corps social oppose à la psychanalyse depuis toujours ; la résistance dont la psychanalyse doit faire preuve face aux attaques hostiles

13. Donald W. Winnicott (1970), « Fear of Breakdown ». *Int. Rev. Psychoanal.* 1, 1973 (traduction française « La crainte de l'effondrement ». *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Gallimard, 2000).

14. Jacques André (2023), « Introduction. Guernica ». *La Grande Histoire et la petite* (sous la direction de Jacques André, Catherine Chabert et Françoise Coblence), Paris, PUF, Petite bibliothèque de psychanalyse.

15. Catherine Chabert (2017), « L'imposture ». Dans Évelyne Chauvet, Éd. Laurent Danon-Boileau, *op. cit.*, p. 137-146.

en provenance du monde ; la résistance en tant que potentialité psychique précieuse ; la période de l'histoire de France qui pour notre plus grand bien porte son nom avec une majuscule ; la résistance contre la terreur imposée par certains États ; la résistance dont les artistes expriment la voix et sauvent souvent le monde ; la résistance capable de lutter contre les catastrophes de tout ordre et, enfin, la défaillance parfois de l'esprit de résistance dont il importerait de trouver les liens avec une liberté irréalisable... À sa lecture j'ai réalisé combien de réalités distinctes un même mot peut désigner !

Il s'est donc imposé à moi de choisir dans ce très vaste éventail et de tenter d'établir seulement quelques lignes de réflexion.

Je suis allé voir d'abord du côté de l'étymologie. « Depuis *sistere* en latin, en remontant à travers le grec *stasis* jusqu'au radical *sta-*, le schème régissant ce champ sémantique est celui de la *verticalité* : la station droite, être debout, en prenant pied, stable¹⁶. » (L'*horizontalité* d'un sol solide, sur lequel s'appuyer, s'avère alors essentielle.) *Résister*, c'est ne pas céder, ne pas fléchir mais se dresser, tenir debout, faire face à un obstacle, tenir tête à une force antagonique. « Le radical *sistere* indique l'affinité originaire, essentielle, entre *resistere* et *exsistere*, c'est-à-dire : se tenir debout en sortant, en se manifestant, en s'ouvrant à, voire en sortant de soi. Comme dans *extasis*¹⁷. »

Comme l'*Argument* d'aujourd'hui nous y invitait, j'ai exploré ensuite du côté des trois exposés de la Journée de l'APF en 2002, par Catherine Chabert, Michel Gribinski et François Gantheret, sur le thème *Résistances*. Dès l'*Introduction*¹⁸ sont invoquées trois formes de résistance : la résistance *dans* l'analyse, la résistance *à* l'analyse, la résistance *de* l'analyse. Si la *résistance dans l'analyse* reste bien la référence centrale, celle sur laquelle Freud n'a cessé de revenir tout au long de son œuvre et sans laquelle « il n'y a pas d'analyse¹⁹ », une résistance par définition inconsciente, à la fois obstacle et outil pour accomplir le travail analytique, ces trois niveaux ou dimensions de la résistance s'entrelacent inextricablement, créant une résonance mutuelle. Elles sont interdépendantes et il s'avère impossible, comme cela apparaît clairement formulé dans la *Conclusion*, de les dissocier les unes des autres²⁰. Je me demande cependant si la *résistance à l'analyse*, comme Freud nomme le refus du scandale bouleversant qu'apportait l'invention d'un inconscient sexuel²¹, est du même ordre et se situe au même niveau que la première, la *résistance dans l'analyse*. En effet, dans son texte de 1925, parfois traduit par « Les résistances à la psychanalyse²² »²³ et d'autres fois par « Les résistances contre la psychanalyse²⁴ »²⁵, Freud souligne à la fois « le caractère composite » de ces résistances et la « diversité de valeur propre à ses composantes »²⁶. La relecture de ce texte a suscité en moi le désir de revisiter d'autres qui nous montrent la complexité et la place centrale du concept de résistance de bout en bout de son œuvre, une résistance essentiellement inconsciente.

16. Plinio W. Prado (2022), « Ce qui nous fait résister ». Bernard Fibicher (éd.). *Résister, encore : Œuvres d'art, culture & démocratie*. Lausanne, JRP/Éditions & Les presses du réel, 2022, p. 90-102 (p. 97).

17. *Ibid.*

18. Introduction. « Résistances ». *Entretiens de psychanalyse de l'Association Psychanalytique de France*, tenus le 19 janvier 2002, sur le thème : Résistances, Paris, Édition APF, septembre 2002, p. 5-6.

19. Catherine Chabert (2002), « Les hommes ne veulent pas guérir ». *Entretiens de psychanalyse de l'Association Psychanalytique de France*, *op. cit.*, p. 7-23 (p. 9).

20. Patrick Merot (2002), « Éloge de la résistance ». *Entretiens de psychanalyse de l'Association Psychanalytique de France*, *op. cit.*, p. 63-65 (p. 63).

21. Introduction. « Résistances », *op. cit.*, p. 5.

22. Sigmund Freud (1925), « Les résistances à la psychanalyse ». *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 2019/2 (vol. 9), p. 25-34.

23. C'est moi qui souligne.

24. Sigmund Freud (1925), « Les résistances contre la psychanalyse », *OCP-F XVII*, Paris, PUF, 1992, p. 123-135 (p. 127).

25. C'est moi qui souligne.

26. *Ibid.*, p. 127.

La complexité demeure tout aussi significative du côté du thème de cette Journée, « L'esprit de résistance ». Si je peux concevoir l'importance des éléments inconscients qui mobilisent une telle résistance, l'esprit de résistance – que je serais tenté d'associer ici aux notions d'engagement, de lutte ou de solidarité, et aussi à des mots tels que courage, endurance et détermination –, me semble essentiellement conscient.

Pourrions-nous parler, d'ailleurs, de l'esprit de résistance de la psychanalyse ou, mieux, de l'esprit de résistance du psychanalyste ?

La résistance serait-elle un *schibboleth*, cette métaphore de ce qui fait l'essence de la psychanalyse²⁷, ce qui résiste, ses fondations solides, une terre ferme, un sol résistant²⁸ ?

« On avait donc perdu le sol de la réalité²⁹. » Freud écrit ces mots dans *Sur l'histoire du mouvement psychanalytique*, en 1914, à la veille de la Grande Guerre. Sans le dire de manière explicite, il fait ici référence à ce tournant décisif de l'histoire de notre discipline qu'il évoque dans la lettre du 21 septembre 1897 à Wilhelm Fliess : « Et maintenant je vais tout de suite te confier le grand secret qui, au cours des derniers mois, s'est lentement fait jour en moi. Je ne crois plus à mes neurotica³⁰. »

Comme le note Laurence Kahn, cette lettre inaugurale « défait le maillage historique de la compréhension du symptôme et fraye la voie, irrévocablement, à la dimension d'une vérité qui ne pourra se déterminer dans la concordance avec la réalité des événements matériels³¹ ».

Bien qu'il ne mentionne jamais directement par la suite cette lettre, les travaux ultérieurs de Freud porteront la marque de ce moment décisif³². Il a été souvent soutenu³³, particulièrement avant la publication de l'édition complète des *Lettres à Wilhelm Fliess*, « une version simplifiée de l'invention freudienne : *abandon* de la séduction, *découverte* de la pulsion, de la fantaisie inconsciente, du complexe d'Œdipe et de la sexualité infantile. Ce déroulement linéaire, sans être faux, ne suffit pas à résumer (...) la théorie en germe du refoulement et de la sexualité (...)»³⁴»³⁵.

27. James Strachey, Michel Gribinski (2020), *Portes ouvertes sur Freud*, Paris, Éditions Fario (note 580, p. 529).

28. D'après l'état actuel de mes recherches, Freud fait mention du mot « schibboleth » dans les œuvres suivantes :

– Sigmund Freud (1905), *Trois essais sur la théorie sexuelle*. OCP-F VI, Paris, PUF, 2006, p. 59-181 (dans une note de 1920 : « sa reconnaissance (du complexe d'Œdipe) est devenue le schibboleth qui distingue les adeptes de la psychanalyse de ses adversaires », p. 165).

– Sigmund Freud (1914), *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, OCP-F XII, Paris, PUF, 2005, p. 247-315 (à propos du rêve, « ce schibboleth de la psychanalyse », p. 304).

– Sigmund Freud (1922) [1923], *Le moi et le ça*. OCP-F XVI, Paris, PUF, 1991, p. 255-301 ((...) la psychanalyse ne peut situer l'essence du psychique dans la conscience, mais doit forcément regarder la conscience comme une qualité du psychique, qui peut s'ajouter à d'autres qualités ou aussi bien être absente. (...) ici est le premier schibboleth de la psychanalyse », p. 258).

– Sigmund Freud (1932) [1933], *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse*, OCP-F XIX, Paris, PUF, 1995, p. 83-268 (« L'étrangeté des affirmations qu'elle (la doctrine du rêve) a dû poser lui a conféré le rôle d'un schibboleth, dont l'emploi décidait qui pouvait devenir un adepte de la psychanalyse, et pour qui elle restait définitivement impossible à concevoir », p. 87).

29. Sigmund Freud (1914) *Sur l'histoire du mouvement psychanalytique*, Paris, Éditions Gallimard, Œuvres de Sigmund Freud, Traductions nouvelles, 1991 (p. 31).

30. Sigmund Freud (1897), « Lettre 139 – 21 septembre 1897 ». *Lettres à Wilhelm Fliess. 1887-1904. Édition complète*, Paris, PUF, 2006, p. 334-337 (p. 334).

31. Laurence Kahn (2002), « On avait donc perdu le sol de la réalité... ». *Libres cahiers pour la psychanalyse*. « *Les secrets de la séduction* », in Press éditions, Automne 2002, numéro 6, p. 15-30 (p. 16).

32. Sigmund Freud (1925), *Sigmund Freud présenté par lui-même*, Paris, Éditions Gallimard, Œuvres de Sigmund Freud, Traductions nouvelles, 1984, p. 57.

33. Dominique Scarfone (2002), « Accuser réception ». *Libres cahiers pour la psychanalyse*. « *Les secrets de la séduction* », in Press éditions, Automne 2002, numéro 6, p. 67-80 (p. 67).

34. François Robert (2006), « Introduction ». *Sigmund Freud. Lettres à Wilhelm Fliess. 1887-1904*, Paris, PUF, 2006, p. 22.

35. Jacques André (2018), « Une femme, trois hommes, l'abandon de la neurotica ». *L'inconscient est politiquement incorrect*, Paris, Stock, 2018, p. 56-64 (p. 61) (« la découverte du fantasme n'est pas la conséquence de l'abandon de la théorie de la séduction, mais, de façon beaucoup plus convaincante, elle en est la cause, au moins partie prenante de celle-ci. Si Freud découvre quelque chose grâce à l'"abandon", c'est qu'il n'y a pas d'"indice de réalité" dans l'inconscient. (...) Ce n'est pas que la réalité le cède au fantasme, presque l'inverse : le fantasme acquiert force de réalité »). Dans la lettre 139, Freud écrit : « (...) le constat certain qu'il n'y a pas de signe de réalité dans l'inconscient, de sorte que l'on ne peut pas différencier la vérité et la fiction investie d'affect », p. 335.

Mais pour l'heure, lors de la lettre de 1897, place est donnée à l'effondrement. Freud a, dans un premier temps, l'impression d'un « bouleversement de toutes les valeurs », un sentiment de perplexité. « Maintenant je ne sais absolument pas où j'en suis, car je n'ai pas réussi à comprendre théoriquement le refoulement et son jeu de forces, écrit-il dans cette même lettre³⁶. » Ce qui était jusqu'alors pensé en termes d'événements réels devra être désormais considéré autrement. Freud avait été convaincu de la réalité des souvenirs que ses patients se remémoraient en séance et adhéré à leur certitude. Il pensait avoir trouvé, dans les expériences de séduction sexuelle de l'enfance, la cause première de la névrose, de l'hystérie en particulier.

« Lorsque je me fus ressaisi, écrira-t-il en 1925, je tirai de mon expérience les conclusions correctes, à savoir que les symptômes névrotiques ne se rattachaient pas directement à des expériences réellement vécues, mais à des fantasmes de désir, et que, pour la névrose, la réalité psychique importait plus que la réalité matérielle³⁷. » Et il ajoute, quelques lignes plus loin : « L'erreur une fois dissipée, la voie de l'étude de la vie sexuelle infantile était libre³⁸. »

De cet écrit essentiel qu'est *Sur l'histoire du mouvement psychanalytique* (qui comme tout écrit freudien doit se lire *au présent*³⁹), je tiens à souligner ici ce qu'il nous dit de ce moment bouleversant, lorsque « cette étiologie s'effondra » : « je me trouvai d'abord à un stade de complète perplexité. (...) On avait donc perdu le sol de la réalité. À cette époque j'aurais bien laissé en plan tout le travail. (...) Peut-être ne persévérerai-je que parce que je n'avais plus le choix d'entreprendre autre chose. J'en vins finalement à penser qu'on n'a pas le droit de se décourager du seul fait qu'on a été trompé dans ses attentes, mais qu'il faut réexaminer ces attentes⁴⁰. »

Freud vise ici à montrer que les remaniements qu'il introduit dans sa pensée sont le fait de la seule *expérience*, à savoir celle de ce que fabrique l'inconscient, (et qui les) a rendu(s) nécessaires⁴¹. Et c'est la rencontre imprévue avec l'obstacle qui, chez Freud, « fait progresser la psychanalyse, sous condition de ne pas s'y dérober, mais de la surmonter en en tirant parti ». « Penser en désaccord avec soi-même, contre soi-même : tâche aussi difficile que nécessaire », écrit J.-B. Pontalis⁴².

Il s'agit, en d'autres mots, de surmonter la résistance, en s'enfonçant dans la résistance : « s'enfoncer le plus profondément possible dans le refus de perdre le sol de ses références – nous dit Laurence Kahn –, administrer aussi loin que possible un traitement rationnel aux observations qui entérinent les certitudes déjà bâties, explorer l'impasse, la lacune, la contradiction, et pour ce faire les laisser occuper tout le champ de la pensée, pour que soudain la fausse certitude se délie et laisse place à une autre conviction⁴³. »

Abandon de l'hypothèse de la séduction sexuelle et fondation de la réalité psychique. Mais cette dernière ne constitue pas pour autant un nouveau sol : « le propre de l'abandon de la *neurotica*, et de son corollaire immédiat, la découverte du fantasme, est qu'avec eux le sol lui-même soudain se dérobe⁴⁴. » « Pas de sol pour l'inconscient, seulement une effectivité : telle est la découverte de Freud après l'abandon de (ses) *neurotica*⁴⁵. »

36. Sigmund Freud (1897), « Lettre 139 – 21 septembre 1897 », *op. cit.*, p. 335.

37. Sigmund Freud (1925), *Sigmund Freud présenté par lui-même*, *op. cit.*, p. 58.

38. *Ibid.*, p. 59.

39. J.-B. Pontalis (1991), « Au nom de Freud », *op. cit.*, p. IX-XXIII (p. XXII-XXIII).

40. Sigmund Freud (1914), *Sur l'histoire du mouvement psychanalytique*, *op. cit.*, p. 31-32.

41. J.-B. Pontalis (1991), « Au nom de Freud ». Préface à Freud, Sigmund (1914), *Sur l'histoire du mouvement psychanalytique*, *op. cit.*, p. X.

42. J.-B. Pontalis (2001), « Le laboratoire central ». *Revue française de psychanalyse*. Numéro hors-série. « Courants de la psychanalyse contemporain » (sous la direction de André Green), T. LXXV, p. 311-318 (p. 316).

43. Laurence Kahn (2002), « On avait donc perdu le sol de la réalité... », *op. cit.*, p. 18.

44. *Ibid.*, p. 17.

45. *Ibid.*, p. 15.

Je reprends, à ce point de ma réflexion, mon expérience de *psychanalyste dans un pays marqué par la violence*, en m'interrogeant sur ce qui nous a donné la force en ces temps sombres de maintenir notre détermination dans notre *travail de psychanalyse* et dans notre *travail de psychanalyste*, en suivant la distinction que propose André Green⁴⁶.

Le *travail de psychanalyse* est celui que l'analyste réalise dans son cabinet, en menant un travail de psychanalyse, dans un cadre précis, même en dehors des indications de la cure.

Dans la séance d'analyse, ce qui vient de l'extérieur, de l'au-delà ou de l'en-deçà de la séance, arrive pour disparaître, pour être englouti et métamorphosé dans les enjeux de la relation transférentielle⁴⁷. Cela reste vrai, quelle que soit la magnitude de la réalité matérielle et ses répercussions sur la réalité psychique⁴⁸. Parfois, lorsque le monde vacille jusqu'à menacer de s'effondrer, quand la perte du sol extérieur s'annonce imminente, un tel précepte pourrait être plus difficile à suivre. Et pourtant, mon expérience m'indique, que l'exact opposé peut tout aussi se produire : en effet, c'est là, justement, qu'il importe le plus de ne rien céder, de ne rien lâcher.

Lors des années de mon cursus de formation, et encore pendant les années où je fus le directeur de son institut, notre société de psychanalyse avait en Amérique latine la réputation d'être particulièrement rigoureuse, sinon rigide, dans ses exigences de préservation à tout prix de la primauté du transfert et de la vie psychique et sa réalité dans le site analytique ; du travail sur les résistances comme inhérent à l'essence et à la possibilité de la psychanalyse ; de l'importance centrale du rêve et de la métapsychologie, et d'être conservatrice jusqu'à l'excès de l'irréductible dans sa résistance aux pressions sociales grandissantes pour qu'elle évolue avec les temps présents et se transforme. Dans un monde qui s'effondrait – plus que vacillait –, nous devions nous assouplir dans nos exigences, renoncer à nos idéaux de formation et d'exercice et à vouloir considérer la propre cure, les cures et les supervisions comme notre véritable *laboratoire central*⁴⁹, changer en somme notre manière de voir, nous limiter à appliquer la psychanalyse là où cela restait encore possible.

Il m'apparaît aujourd'hui, dans l'après-coup, que lorsque le poids de la réalité matérielle est aussi démesuré, lorsque la folie collective atteint de telles proportions, lorsque la pulsionnalité sauvage s'exerce dans le social et que les pulsions de mort sont omniprésentes, les exigences qui étaient les nôtres étaient, pour nous, la *seule possibilité* de pouvoir devenir analyste et de le rester, sans perdre la dissymétrie essentielle, sans rabattre la clinique collective et culturelle sur la clinique individuelle⁵⁰ et sans imposer à nos patients nos propres déchirements personnels⁵¹. Une manière de résister et de faire de la psychanalyse, à notre façon, un *lieu de résistance*⁵², un sol solide sur lequel nous tenir debout et là où d'autres – comme Claudia, Juan ou Manuela – pourraient perdre le sol, autrement. Un site, en somme, pour accueillir la réalité psychique⁵³.

46. André Green (1994), *Un psychanalyste engagé*, Paris, Calmann-Lévy (p. 148-149). (« Le travail de psychanalyse : c'est ce qui se passe dans le cabinet d'un analyste où l'analyste fait non seulement de l'analyse, mais aussi des psychothérapies avec des gens dont il pense que ce ne sont pas des indications d'analyse. Il s'efforce cependant de maintenir un cadre et de mener un travail de psychanalyse, même en dehors des indications de la cure. (...) le travail de psychanalyste : c'est le psychanalyste qui transporte sa compétence avec lui et va l'exercer partout où elle est requise. En institution, bien sûr, mais également, le cas échéant, en l'appliquant au texte littéraire, par exemple. C'est un travail de psychanalyste, de quelqu'un qui pratique la psychanalyse et qui essaie de trouver le moyen de profiter de ce qu'elle peut apporter dans des champs qui ne sont pas celui de la cure proprement dite, définie par son cadre. Il ne fait pas de psychanalyse, il fait un travail de psychanalyste hors cadre. »)

47. Edmundo Gómez Mango, « La parole menacée », *op. cit.*, p. 41.

48. Je reprends, dans ce qui suit, avec des modifications, des propos tenus dans : Alejandro Rojas-Urrego (2023), « À fleur de peau », *op. cit.*

49. J.-B. Pontalis (2001), « Le laboratoire central », *Revue française de Psychanalyse*. Numéro Hors-Série. « Courants de la psychanalyse contemporaine (sous la direction de André Green), Paris, PUF, 2001, p. 311-318 ; J.-B. Pontalis (2012), *Le laboratoire central*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2012.

50. Laurence Kahn (2005), « Controverse », *Revue penser/rêver*, N° 7, « Retours sur la question juive ». Collectif dirigé par Michel Gribinski, Paris, Éditions de l'Olivier, 2005.

51. Albert Camus (1947), *La peste*, dans *Théâtre. Récits. Nouvelles*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1962, 1213-1474 (p. 1474).

52. J'emprunte cette expression, tout en lui donnant une connotation différente, à Marcelo Viñar, dans « La psychanalyse, un lieu de résistance ». Entretien avec Marcelo Viñar, Simona Taliani, Claire Mestre. *L'Autre*, 2019/2, volume 20, p. 110-120.

53. Miguel De Azambuja (2010), *Et puis, un jour, nous perdons pied*, Paris, Éditions Gallimard, Tracés, 2002, p. 25. (« Ces moments où nous perdons pied, ces effondrements parfois insupportables, parfois nécessaires, ces chutes qui viennent de l'intérieur et nous donnent des nouvelles de nous-mêmes. »)

Il nous importait, pour ce faire, de ramener toujours la dimension du singulier, d'interroger les liens complexes entre réalité psychique et réalité matérielle et d'assumer, je le crois, même si je ne le savais pas à l'époque, que la résistance de la psychanalyse, la résistance du psychanalyste, s'exercent, s'actualisent et se réalisent chaque jour, dans une attitude et des gestes quotidiens dont on mesure seulement la portée et la force lorsque les circonstances nous confrontent à la fragilité de notre sol et à la facilité avec laquelle des acquis que l'on pense pour toujours peuvent se perdre.

Dans « Les Justes⁵⁴ », Jorge Luis Borges évoque combien la résistance à tout ce qui du côté du monde veut nous aspirer et nous emporter, combien cette résistance n'appelle pas seulement les actes héroïques et exceptionnels. En fin de compte, les êtres remarquables qui en sont capables sont si peu nombreux ! J'ai eu la chance d'en rencontrer quelques-uns et j'ai eu aussi, souvent, la douleur de les perdre. La résistance essentielle se réalise, dit Borges, dans la simplicité des actions et du travail quotidien de femmes et d'hommes ordinaires, quand ils persistent à croire, lorsqu'ils s'acharnent à vivre : l'essentiel, ce qui résiste en nous, se cache souvent dans des gestes minuscules. Ces hommes et ces femmes ordinaires, sans le vouloir, sans le savoir, assurent la continuité du monde. Le dernier vers du poème dit : « Esas personas, que se ignoran, están salvando el mundo » (« Ces personnes, qui s'ignorent, sont en train de sauver le monde »). Le monde changeait, s'effondrait, nous perdions le sol. Nous avons évité de justesse la chute dans l'abîme. Le monde changeait, s'effondrait, la psychanalyse n'était pas obligée pour autant de suivre. Nous nous sommes accrochés. Hommes et femmes ordinaires, psychanalystes ordinaires, nous avons réalisé qu'elle n'avait pas l'obligation d'être en phase avec l'air du temps, ni de s'adapter, ni de se rendre plus aimable.

La psychanalyse devait tenir bon dans un contexte caractérisé par des changements massifs du monde environnant⁵⁵ et limiter les modifications inhérentes à une science vivante, au fait de la seule *expérience dans l'analyse*, l'expérience de ce que fabrique l'inconscient et qui, dans notre travail de psychanalyse, les rend nécessaires⁵⁶. Ici, je souligne l'importance fondamentale du *rapport de l'analyste à l'analyse*, tel que le conçoit Catherine Chabert, tout ce qui au-delà des déceptions inévitables et des désidéalisations essentielles relève d'un « attachement indéfectible », d'une « passion pour la théorie (qui) entretient une sublimation conséquente » et d'une « attraction pour la pratique (qui) se renouvelle régulièrement : le feu ne s'éteint pas⁵⁷ », écrit-elle. Cela concerne, sans doute, l'*amour de l'analyste pour la psychanalyse*. Un amour qui est en même temps celui de la vérité⁵⁸. Un amour et une *exigence interne* qui ne transige pas. « Aimer la psychanalyse, écrit André Beetschen, est pour moi essayer d'avancer, toujours contre ce qui résiste⁵⁹. (...) » Résister, se tenir debout, c'est avant tout maintenir la méthode.

Le *travail du psychanalyste*⁶⁰, dans le sens donné par André Green, revient à l'analyste qui transporte avec lui sa compétence et va l'exercer ailleurs. Il ne fait pas de psychanalyse, il fait un travail de psychanalyste hors cadre.

54. Jorge Luis Borges (1981), « Les justes », *Œuvres complètes*, T. II, Paris, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 2010.

55. Laurence Kahn (2018), *Fiction et vérité freudiennes. Entretiens avec Michel Enaudeau*, Paris, Les Belles Lettres.

56. J.-B. Pontalis (1991), « Au nom de Freud ». Préface à Freud, Sigmund (1914), *Sur l'histoire du mouvement psychanalytique*, *op. cit.*, p. X.

57. Catherine Chabert (2020), *Les belles espérances. Le transfert et l'attente*, Paris, PUF, Le fil rouge, 2020, p. 159.

58. Catherine Chabert (2023), *Se retrouver*, Paris, PUF, 2023 (cf. plus particulièrement : p. 287-309).

59. André Beetschen (2023), « Accomplissement et déception ». Dans Catherine Chabert (2023), *Se retrouver*, *op. cit.*, p. 269-286 (p. 285). (« N'est-ce pas l'amour de la psychanalyse, pourtant, qui donne la force et l'endurance, la conviction aussi, quand l'expérience analytique a conduit analysant et analyste à surmonter les résistances et l'obscur, les formes insistantes de la douleur psychique, à gagner sur l'inconscient ? »)

60. André Green (1994), *Un psychanalyste engagé*, *op. cit.*

La situation que nous vivions, nous a amenés à apporter nos compétences à l'extérieur, dans d'autres contextes que celui du cabinet. Ainsi, nous avons donné de l'importance à nous aventurer et nous engager dans une « psychanalyse hors-les-murs⁶¹ ». Nous étions plusieurs à être présents à l'université, à participer à la formation de psychologues et de psychiatres et à la mise en place de dispositifs appuyés sur des conceptions psychanalytiques de la souffrance et de sa prise en charge. Néanmoins, notre démarche est restée incomplète car nous n'avons pas su aborder les différentes dimensions du problème dans leur ensemble.

« Que peut la psychanalyse, hors le traitement de l'impact traumatique individuel à l'intérieur de la situation pratique ? – interroge Jacques André. Elle peut ce qu'elle sait faire : réfléchir, essayer de penser la folie collective comme elle analyse la folie privée⁶². » Avec le recul, il me semble évident que nous avons manqué quelque chose d'essentiel du collectif, de cette folie collective. En tant que psychanalystes, nous nous sommes concentrés exclusivement sur l'exigence de privilégier la réalité psychique et l'histoire singulière. Nous n'avons pas pu penser, en revanche, l'Histoire que nous traversions tous, un temps extraordinairement chargé en termes de violences et de catastrophes. Or, en nous voulant fidèles à un idéal psychanalytique, nous oublions que la pensée freudienne⁶³ ne s'est jamais fermée à l'horreur de la guerre⁶⁴.

Peut-être que cette impuissance est due à l'impact d'une réalité matérielle si écrasante qu'elle s'empare de la réalité psychique et que son emprise s'exerce au long cours et plus spécifiquement sur notre travail d'analyse et d'analyste. Je pense plus particulièrement aux effets délétères d'un vivre à long terme *alternativement* dans une réalité marquée par une terreur intolérable⁶⁵ et dans une autre réalité, parallèle à la première, qui tendrait avec le temps à prendre la plus grande place, là où la présence quotidienne de l'horreur de la violence *devait* être considérée comme faisant partie des éléments naturels et normaux de la vie et assumée comme telle jusqu'à devenir invisible.

Et pourtant, le psychanalyste a sans aucun doute son mot à dire sur bien des phénomènes de la civilisation et sur l'intelligence de la psychologie des masses : « La psychanalyse n'a pas la clé, elle peut néanmoins contribuer à en comprendre quelque chose⁶⁶. » Le psychanalyste sait, néanmoins, qu'il ne saurait prononcer le dernier mot, ni là, ni ailleurs. « La parole de l'analyste ouvre, elle ne clôt jamais⁶⁷. » Il importe dans ce sens, au plus haut point, de poursuivre le travail qui vise à établir une métapsychologie du collectif, tâche essentielle à laquelle nous avons jusqu'à présent trop peu participé.

Pour terminer, et avant de conclure, je voudrais souligner, à partir de l'expérience dans ces temps sombres – l'importance centrale de pouvoir aller à la rencontre des autres : aller à la rencontre des autres pour reconnaître à la fois notre ignorance et la possibilité dans laquelle nous sommes de faire entendre à ceux qui viennent d'autres disciplines que quelque chose leur échappe. « Alors le travail pluridisciplinaire, pourquoi pas ? – écrit J.-B. Pontalis – mais à une double condition : d'abord qu'il soit poursuivi au long cours et centré sur un objet précis, ensuite, que ne soit pas recherché à force de compromis un terrain d'entente, mais qu'au contraire chaque discipline convoquée au rendez-vous soit fidèle à sa propre méthode d'investigation et ne cède pas sur ses exigences⁶⁸. »

61. Jean Laplanche (1987), *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, PUF, Quadrige (p. 14-16, 18, 35-36, 66).

62. Jacques André (2017), « Les visages », *op. cit.*, p. 100.

63. Edmundo Gómez Mango (1999), « La parole menacée », *op. cit.*

64. Sigmund Freud (1915), *Actuelles sur la guerre et la mort*, OCP-F XIII, Paris, PUF, 1988, p. 127-157.

65. Les expériences extrêmes, inhérentes à cette réalité, ne sont pas sans évoquer d'une manière analogique cet état traumatique originaire que D. W. Winnicott a conceptualisé en tant que « agonies primitives » (Donald W. Winnicott, « Fear of Breakdown », *Int. Rev. Psychoanal.* 1, 1973, *op. cit.*).

66. Jacques André (2018), « L'heure de la psychanalyse ». *L'inconscient est politiquement incorrect*, Paris, Stock, p. 10.

67. J.-B. Pontalis (1998), Entretien. Dans Patrick Froté (1998), *Cent ans après*, Paris, Gallimard, 1998, p. 493-553 (p. 529).

68. J.-B. Pontalis (2001), « Le laboratoire central », *Revue française de psychanalyse*. Numéro hors-série. « Courants de la psychanalyse contemporain (sous la direction de André Green), T. LXV, p. 311-318 (p. 315-316).

Le recours aux artistes, aux écrivains, aux poètes, aux historiens, aux anthropologues, aux sociologues, aux philosophes, nous a été précieux, vital même. Bien entendu, il s'agissait de démarches hétérogènes à la nôtre et d'outils extrêmement éloignés de ceux qui étaient les nôtres. Ils nous apportaient tous, cependant, un soutien indispensable, inestimable. Personnellement, la littérature me fut d'un grand secours à cette époque funeste⁶⁹, bien que le plus grand soutien me vînt essentiellement du côté des arts visuels qui m'offraient des représentations sur lesquelles je pouvais m'étayer, m'appuyer, pour préserver et parfois aménager « la part de fiction, de rêve ou d'illusion indispensables à l'écoute analytique⁷⁰ ».

Les artistes dont l'œuvre a été – et reste – essentielle pour moi partagent tous un engagement éthique qui consiste à présenter la violence, sans violence, à l'évoquer, à rendre la douleur étouffée perceptible et la souffrance silencieuse audible, sans avoir besoin de la montrer explicitement. Ils considèrent tous que l'une des fonctions de l'art est de produire des images puissantes et significatives, capables de faire contrepoids à la barbarie : la violence et les traces ; la mémoire et l'oubli ; la permanence et la fragilité du sol sur lequel s'accomplissent nos pas.

« Dans la terreur, on ne pense pas : on y survit ou on y succombe⁷¹ », écrit Marcelo Viñar. La pensée ne pourra venir que dans un deuxième temps, plus ou moins éloigné, dans l'élaboration des marques et séquelles⁷². Dans la désorientation traumatique les coordonnées de l'espace se perdent, se tordent, se disjoignent. Impossibilité de retrouver son chemin⁷³. Le temps aussi se perd, un temps suspendu, une sorte de limbes dans lesquels il faut à la fois agir pour en sortir et attendre interminablement que cela passe. Se révolter violemment et, parallèlement, devoir pâtir et attendre indéfiniment. Un temps fragmenté. Une lourdeur inamovible qui simultanément vous pousse à l'action et vous empêche de bouger. Parfois, tel un éclair, surgit l'espoir insensé que le temps se remette en marche et peut-être quelque chose ou quelqu'un vienne vous arracher à cet enlèvement.

J'ai évoqué, pour commencer, les mots de deux écrivains dont les œuvres m'accompagnent depuis longtemps, lors de leurs discours de remise du Prix Nobel. Parmi les très nombreux points essentiels qu'ils réussissent à aborder, dans si peu de pages, ils invoquent l'un et l'autre cette « affaire strictement personnelle » qu'est l'écriture pour chacun. Plus que pour qui ou pourquoi ils écrivent, ils évoquent comment leur métier est ce qui leur a rendu possible de vivre, tels qu'ils sont (Camus), et de ne pas renoncer à chercher la vérité (Kertész), aussi douloureuse soit elle. Chacun considère essentiel d'atteindre le « point zéro » (Kertész), de se sentir perdu et sans secours dans une « histoire démentielle » et dans les « royaumes de la mort » (Camus), car c'est alors, lorsqu'ils perdent le sol, qu'ils touchent « les questions fondamentales de la vitalité et de la créativité humaines » (Kertész). Ils ont tous les deux ressenti la force d'attraction qu'il y a à se fondre dans la masse et l'importance de ne pas céder à une telle attraction (Kertész). Pour chacun des deux, l'expérience de la guerre a permis d'admettre que la réalité meurtrière se trouve aussi à l'intérieur, et pas seulement à l'extérieur, et d'accepter que ce soit seulement par cette voie que nous parvenons à rencontrer la culture dont nous faisons partie⁷⁴. La lucidité douloureusement acquise devient alors fertile.

69. André Green (2006), *Associations (presque) libres d'un psychanalyste. Entretiens avec Maurice Corcos. Avec la participation d'Alejandro Rojas-Urrego*, Paris, Éditions Albin Michel, 2006, p. 101-120.

70. Catherine Chabert (2004), « Du rêve au fantasme : la création de l'autre scène », dans Bernard Chouvier, *La réalité psychique. Psychanalyse, réel et trauma*, Paris, Dunod, 2004, p. 72.

71. Marcelo N. Viñar (2005), « La spécificité de la torture comme source de trauma. Le désert humain quand les mots se meurent », *Revue française de psychanalyse*, 2005/4, vol. 69, p. 1205-1224 (p. 1218).

72. *Ibid.*

73. Pierre Fédida (2001), « Humain/déshumain. L'oubli, l'effacement des traces, l'éradication subjective, la disparition » (Pierre Fédida et Jacques André), *Humain/déshumain. Pierre Fédida, la parole de l'œuvre*, Paris, PUF, Petite bibliothèque de psychanalyse, 2007, p. 40. (« Être perdu, c'est ne plus avoir la moindre idée de l'espace. »)

74. Sigmund Freud (1915), *Actuelles sur la guerre et la mort. OCP-F XIII*, Paris, PUF, 1988, p. 127-157. (Voir la discussion éclairante que propose ce texte de Laurence Kahn (2018), *Fiction et vérité freudiennes. Entretiens avec Michel Enaudeau*, Paris, Les Belles Lettres, p. 205 sq.)

« Il n'y a, à ma connaissance, pas d'art valable ou authentique où on ne sente pas la cassure qu'on éprouve en regardant le monde après une nuit de cauchemars, brisé et perplexe », dit Imre Kertész.

« La vérité est mystérieuse, fuyante, toujours à conquérir. La liberté est dangereuse, dure à vivre autant qu'exaltante. Nous devons marcher vers ces deux buts, péniblement, mais résolument, certains d'avance de nos défaillances sur un si long chemin », dit Albert Camus.

L'un et l'autre évoquent la solitude inhérente au métier qu'ils exercent, et chacun renouvelle, avec son travail quotidien, une « promesse de fidélité que, chaque jour, (il) se fait à lui-même, dans le silence » (Camus).

Résister, une expérience singulière

*Julien Blanc*¹

Je remercie les membres du Conseil scientifique de l'APF pour leur invitation ainsi que Christophe Dejourné et Alexandre Morel qui ont suggéré mon nom. À cette proposition, je n'ai pas, si je puis dire, « résisté » bien longtemps. D'abord parce que s'adresser à un public nouveau, non-spécialiste de mon thème de recherche, est un exercice stimulant qui oblige à un effort de synthèse. Mais il existe aussi une autre raison, plus sentimentale celle-là : votre association a été co-fondée par Jean-Bertrand Pontalis, que j'ai bien connu et que j'aimais beaucoup.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, je me dois de rappeler ma position. Je suis un historien du très contemporain qui s'intéresse aux formes de désobéissance dans les régimes d'oppression. Je ne suis donc en aucun cas un spécialiste des questions de psyché même si elles m'intéressent à titre personnel et professionnel. Je vais demeurer ici strictement dans mon domaine de compétence en espérant susciter peut-être quelques échos et résonances avec les questionnements qui vous occupent.

Cette expression « Esprit de Résistance » qui donne son titre à votre journée d'étude m'a fait immédiatement songer à une prestigieuse collection éponyme lancée aux Presses Universitaires de France (PUF) en 1954 et qui publia dix-sept titres jusqu'en 1968². Son principe consistait à confier à d'anciens résistants le soin de retracer l'histoire de la Résistance (organisations, courants de pensées, monographies régionales). Il s'agissait alors de faire connaître une expérience et de garder vivante une mémoire perçue comme menacée d'oubli. On notera que cette double entreprise, à la fois historique et mémorielle, était pensée comme étant du ressort exclusif d'acteurs mués en témoins-historiens. Les résistants eux-mêmes ont donc en quelque sorte labellisé cette expression « d'Esprit de Résistance » pour mieux souligner la spécificité de leur combat³.

Que recouvre précisément cette formule ? À quels mécanismes, à quelles pratiques, à quel système de valeurs renvoie-t-elle ? En quoi consiste donc cette expérience et quel est son degré de singularité ?

C'est à ces questions que je vais m'atteler en esquissant, de façon très schématique, quelques pistes à partir de trajectoires d'actrices et d'acteurs de cette histoire et surtout de textes produits par les contemporains, textes le plus souvent postérieurs aux événements⁴.

Il faut commencer par rappeler une évidence : « L'expérience résistante » constitue un engagement historiquement situé et pour l'appréhender, il est indispensable de préciser le contexte de son apparition, à savoir la défaite de juin 1940. En réalité, ce terme même de « défaite » est bien trop faible pour caractériser ce qui se

1. Julien Blanc, historien, est professeur agrégé à l'École des Hautes Études en Sciences sociales (EHESS-LIER-FYT). Il travaille sur la Deuxième Guerre mondiale, l'Occupation et les phénomènes de Résistance. Il a notamment publié *Au commencement de la Résistance. Du côté du Musée de l'Homme* (Le Seuil, 2010) et *La Lutte clandestine en France. Une histoire de la Résistance* (avec Sébastien Albertelli et Laurent Douzou, Le Seuil, 2019).

2. La collection était dirigée par Henri Michel et Boris Mirkin-Guetzévitch. Ces deux auteurs publièrent le premier volume de la collection sous le titre *Les idées politiques et sociales de la Résistance* en 1954. Daniel Mayer publia le dernier volume intitulé *Les Socialistes dans la Résistance* en 1968.

3. C'est cette même expression que choisit Serge Ravelle comme titre de ses mémoires. Voir Serge Ravelle, *L'Esprit de Résistance*, Paris, Éditions du Seuil, 1995.

4. Il y a là un puissant effet de sources : tout le monde n'écrit pas ses souvenirs et surtout tout le monde ne les publie pas. Les résistant-e-s n'échappent pas à cette règle. Les témoignages écrits sont socialement situés ; ils traduisent surtout la parole d'intellectuels rompus à l'écriture.

joue alors. « Débâcle », « désastre », « effondrement », « abîme », « gouffre », « catastrophe », « cataclysme », « collapse of France »... paraissent davantage appropriés pour qualifier une situation sans précédents que personne n'avait imaginée une seule seconde. Le médiéviste Marc Bloch dans *L'Étrange défaite*, témoignage rédigé à chaud quelques semaines après le désastre, souligne l'exceptionnalité du moment 1940 en évoquant « le plus atroce effondrement de notre histoire⁵ », une déroute politique et morale.

La séquence de mai-juin 40 se caractérise en effet par l'écroulement de tous les murs porteurs qui formaient l'armature du pays à savoir une armée, un état avec ses administrations et ses services publics, des institutions et des organisations politiques... Littéralement submergée en trois semaines par l'offensive allemande, la France atteint alors un niveau de décomposition indescriptible. En somme, l'impensable, l'inimaginable se produit : un pays tout entier et son peuple se retrouvent livrés à eux-mêmes, à la dérive, sans repères et sans protections. L'exode qui jette sur les routes près de dix millions de Français (sur une population totale de quarante millions d'habitants) demeure le symbole le plus marquant de ce drame.

La débâcle constitue bien un « événement » qui fait effraction, transforme non seulement le présent mais bouleverse aussi les représentations que les acteurs se font du passé et de l'avenir. Il délimite un avant et un après et fait basculer dans une nouvelle temporalité⁶. Les contemporains ont d'ailleurs immédiatement saisi le caractère hors norme de cette situation. De Jean Guéhenno à Irène Némirovsky, de Julien Green à Léon Werth⁷, de nombreux écrivains ont chroniqué sur le vif cet effondrement de la France. Julien Green par exemple intitule « La fin d'un monde » son journal du mois de juin 1940.

Une telle déflagration produit une désorientation totale et un traumatisme durable. Jacques Maritain évoque un « écrasement psycho-physique » et compare l'état du pays à celui « d'un homme qu'un coup de massue sur la tête a abattu » et dont « toutes les défenses psychologiques étaient annihilées⁸ ». Et, toujours dans *L'Étrange défaite*, Marc Bloch prédit combien « l'ombre du grand désastre de 1940 n'est pas prêt de s'effacer⁹ ».

Déboussolée et abasourdie, l'immense majorité des Français accepte passivement la défaite, l'armistice et l'instauration d'un nouveau régime présidé par le Maréchal Pétain, figure rassurante qui incarne le seul repère stable dans un océan déchaîné. Cependant, des femmes et des hommes refusent d'emblée cette situation. C'est de l'état d'esprit qui les anime comme de la nature de leur combat dont il va maintenant être question.

Cinq aspects me paraissent essentiels pour qualifier cet engagement. Je les énumère pour plus de clarté : la Résistance apparaît d'abord comme un refus, un basculement et une invention (1). Elle constitue ensuite une expérience collective (2). Elle est aussi une expérience du temps (3) qui fait naître un monde clandestin (4). Elle produit enfin son propre système de valeurs (5).

1) Refuser, basculer, inventer

La Résistance repose d'abord sur un triple refus : refus de la défaite, de l'armistice et de l'occupation étrangère. À l'origine, les pionniers de la Résistance sont mus par une réaction viscérale, une révolte intérieure contre une situation présente perçue comme littéralement insupportable.

5. Marc Bloch, *L'étrange défaite. Témoignage écrit en 1940*, Paris, Société des Éditions Franc-Tireur, 1946 (rééd. dans Marc Bloch, *L'Histoire, la guerre, la Résistance*, Paris, Quarto Gallimard). Jacques Maritain (*À travers le désastre*, Paris, Éditions clandestines de Minuit, 1942 ; rééd. Paris, Éditions des Deux-Rives, 1946) et Léon Blum (*À l'échelle humaine*, Paris, Gallimard, 1971) formulent un constat similaire.

6. On renvoie sur ce point à l'article d'Alban Bensa et Éric Fassin, « Les sciences sociales face à l'événement », *Terrain, Anthropologie et Sciences humaines* ; 38/2002.

7. Jean Guéhenno, *Journal des années noires*, Paris, Gallimard, 1947 (première édition sous le pseudonyme de « Cévennes », *Dans la prison*, Paris, Éditions clandestines de Minuit, 1944) ; Irène Némirovsky, *Suite française*, Paris, Éditions Denoël, 2004 ; Julien Green, *La fin d'un monde. Juin 1940*, Paris, Éditions du Seuil, 1992 ; Léon Werth, *33 jours*, Paris, Éditions Viviane Hamy, 1992.

8. Jacques Maritain, *À travers le désastre...*, *op. cit.*

9. Marc Bloch, *L'Étrange défaite...*, *op. cit.* Voir aussi Stanley Hoffmann, « Le trauma de 1940 », dans Jean-Pierre Azéma et François Bédarida (dir.), *La France des années noires*, Paris, Éditions du Seuil, 1993.

Cela peut se traduire physiquement par des symptômes, parfois spectaculaires, à l'annonce de la défaite. Jeune ethnologue, de trente-trois ans à peine, rentrée de mission scientifique en Algérie, Germaine Tillion vomit en entendant le discours de Pétain le 17 juin 40. D'autres pleurent de rage et de honte. Sur les routes de l'exode le même jour, Agnès Humbert, attachée au musée des Arts et Traditions populaires (ATP), se met à trépigner et à crier : « *Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible... J'entends encore ma voix comme s'il s'agissait de la voix d'une autre femme*¹⁰. » Ce sont les tripes qui s'expriment ici et non l'intellect.

Ces premières réactions de rejet sont instinctives, de l'ordre du sursaut. Elles sont aussi immédiates car ce qui caractérise les pionniers c'est bien la fulgurance avec laquelle ils s'extirpent de l'accablement pour se remettre en mouvement. On songe en premier lieu à Charles de Gaulle et à son appel du 18 juin sur les ondes de la BBC, répondant point par point à la déclaration de Pétain la veille. La veille justement, à Brive en Corrèze, Edmond Michelet, assureur et chrétien militant, fabrique déjà ses premiers papillons en reprenant des citations de Charles Péguy : « *Celui qui ne se rend pas a raison contre celui qui se rend... En temps de guerre celui qui ne se rend pas est mon homme quel qu'il soit, d'où qu'il vienne et quel que soit son parti.* »

Ces manifestations de refus résultent d'un choix volontaire dicté par la conscience et les sentiments plus que par la raison. C'est le for intérieur qui parle. Pour caractériser ces premiers gestes, on parle souvent « d'entrée en Résistance ». L'expression me semble discutable car elle suggère que l'on intègre une organisation déjà existante comme s'il s'agissait d'adhérer à un parti, un syndicat ou une association. Or justement rien de tel n'existe plus. Le terme de basculement, au sens d'un saut vertigineux dans l'inconnu, me semble plus adéquat. Les pionniers veulent d'abord, l'expression est couramment utilisée par les acteurs, « faire quelque chose ». Faire quelque chose pour ne plus subir l'événement, pour reprendre la main, pour reprendre prise sur l'événement, pour reprendre pied. Quand elle retrouve son ami critique d'art et écrivain Jean Cassou à Paris le 6 août 40, Agnès Humbert écrit ceci dans son journal : « *Brusquement je lui dis pourquoi je suis venue, je lui explique que je me sens devenir folle au sens physiologique du terme – folle si je ne fais pas quelque chose pour réagir*¹¹. »

« Faire quelque chose » certes mais sans encore savoir quoi, ni comment, ni surtout avec qui.

Car celles et ceux qui refusent ne disposent en effet d'aucun manuel auquel se référer, d'aucune expérience préalable. La Résistance est donc une invention, une exploration au sens où il va falloir forger de toutes pièces des moyens d'actions en expérimentant au risque souvent de se tromper. Invention et bricolage constituent bien des caractéristiques permanentes de l'action résistante, non seulement aux commencements mais aussi tout au long de cette période.

Il faut enfin insister sur la transgression et donc la part de rupture qu'induit un tel basculement. Choisir la désobéissance c'est refuser de se soumettre à une autorité considérée d'emblée comme illégitime. C'est se placer hors la loi – celle de l'occupant ou/et de Vichy – et prendre immédiatement le risque d'être considérés comme des dissidents, des traîtres, des francs-tireurs ou encore des terroristes. En parlant au micro de la BBC le 18 juin, de Gaulle rompt avec son passé et fait un pari insensé dans la mesure où il est seul, sans mandat, sans argent. Vichy le condamne à mort par contumace en août 40. Ceux qui choisissent de le suivre dans l'aventure de la France libre laissent derrière eux leur vie d'avant, sans retour en arrière possible. Au sens fort, ils « brûlent leurs vaisseaux ». Pour mesurer concrètement ce que représente un tel saut dans l'inconnu, il n'est que de lire une lettre rédigée par Jacques Bingen. Ingénieur des Mines de trente-deux ans, issu de la haute bourgeoisie – il est le beau-frère d'André Citroën –, blessé lors de la campagne de France et évadé, il décide de rejoindre l'Angleterre. Parvenu à Gibraltar le 6 juillet 1940, il s'exprime en ces termes :

« *Me voilà échappé sain et sauf de la terre nazie et prêt à rejoindre l'Empire britannique et à combattre Hitler jusqu'à sa fin. (...) J'ai perdu tout ce que j'avais, mon argent (plus un sou vaillant !), mon travail, ma*

10. Agnès Humbert, *Notre Guerre. Souvenirs de Résistance*, Paris, Éditions Émile-Paul Frères, 1946 ; rééd. Tallandier, 2004.

11. *Ibid.*

famille, qui est restée en France et que je ne reverrai peut-être jamais, mon pays et mon Paris bien-aimé... mais je demeure un homme libre dans un pays libre et cela compte plus que tout. »

En France métropolitaine, pour les résistants de l'intérieur, les choses se présentent sous un jour différent puisqu'ici la désobéissance va de pair avec la poursuite d'une existence apparemment normale. Mais pour eux aussi, désobéir signifie s'engager sur un chemin incertain, c'est-à-dire se lancer dans une traversée périlleuse. Dans tous les cas de figure, résister en 1940-41 c'est se situer en marge et même à contre-courant de l'immense majorité des Français. Dans ses mémoires, le marquis Charles d'Aragon, résistant de la première heure dans le Tarn note combien « *Être opposant alors, c'était se vouer à l'isolement. C'était rompre avec le plus grand nombre*¹². »

Résumons-nous en empruntant à l'historien Maurice Agulhon cette formule : désobéir en 1940 est « *un acte volontaire, non conformiste et dangereux*¹³ ». Tous autant que nous sommes, nous nous demandons comment nous aurions réagi en pareille circonstance¹⁴. Libre à chacun·e d'imaginer ou de fantasmer sa réaction mais une chose est sûre : le choix de résister est un choix difficile dans la mesure où il existe de puissants freins qui font obstacle au basculement en Résistance. La soumission intériorisée à diverses formes d'autorité (étatique, paternelle...), les habitudes de vie (un métier, un certain confort matériel...) et bien sûr les responsabilités (sociales, familiales...), tout cela incite à temporiser. Les acteurs vivent souvent de douloureux conflits intérieurs entre injonction à l'obéissance et au conformisme social d'un côté et désir de s'opposer à des ordres que la conscience condamne de l'autre. Rares sont celles et ceux à s'affranchir de ces contraintes et à sauter le pas. Il existe de la Résistance à la Résistance.

2) La Résistance, une expérience collective

Le sursaut vital d'une conscience individuelle ne suffit pas à donner corps à la Résistance. Pour que celle-ci émerge des limbes, il lui faut des rencontres. Le passage de l'un au pluriel est une condition *sine qua non*. Il n'y a pas de Résistance sans collectif.

Dans un processus de structuration complexe qui aboutit à l'émergence des premiers noyaux, des premiers groupes puis des premières organisations, deux modalités de rencontres dominent. La première porte la marque de la nouveauté et de l'imprévu. C'est le cas par exemple de la rencontre, totalement fortuite, entre Germaine Tillion et Paul Hauet en juin 40 à Paris. La jeune ethnographe entend parler d'un vieux colonel septuagénaire. Ils se rencontrent et constatent vite leur refus commun de la défaite et leur besoin d'agir. Le duo décide de venir en aide aux prisonniers de guerre originaires des colonies. Quelques semaines plus tard, leur association (l'UNCC) devient un réseau d'évasion. En zone Sud, à Clermont-Ferrand, Emmanuel d'Astier de la Vigerie, ancien officier de marine, journaliste à ses heures et opiomane notoire cherche désespérément des contacts. C'est par hasard, en discutant avec ses voisins de table dans une brasserie de la place de Jaude, qu'il fait la connaissance de l'agrégée d'histoire Lucie Aubrac, du banquier Georges Zéracha et du philosophe Jean Cavailles¹⁵. L'accord entre eux est immédiat. La rencontre est décisive puisqu'elle marque l'acte de naissance d'un petit groupe, baptisé *La Dernière colonne*, ancêtre du mouvement *Libération-Sud*. Ce type d'exemples sont légion.

Mais dans d'autres cas, c'est au contraire la réactivation de liens de sociabilité préexistants qui s'avère déterminante. Ces liens peuvent être amicaux, familiaux, professionnels ou politiques et parfois tout cela à la fois. Ils témoignent d'héritages et de continuités qui demeurent au milieu du chamboule-tout de l'année 40. Le cas du

12. Charles d'Aragon, *La Résistance sans héroïsme*, Paris, Le Seuil, 1977 ; rééd. Genève, Éditions du Tricorne, 2001.

13. Maurice Agulhon, *La République. De Jules Ferry à François Mitterrand*, 1880 à nos jours, Paris, Hachette Littérature, « Histoire de France », t. 5, 1990, 2^e édition augmentée, 1997.

14. Voir le livre de Pierre Bayard, *Aurais-je été résistant ou bourreau ?*, Paris, Éditions de Minuit, 2013.

15. Voir Laurent Douzou, *La désobéissance. Histoire du mouvement de résistance Libération-Sud*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1995.

groupe du musée de l'Homme, un des premiers actifs en zone occupée dès l'été 40, est emblématique¹⁶. Autour d'un trio composé de la bibliothécaire Yvonne Oddon, de l'anthropologue Anatole Lewitsky et du linguiste Boris Vildé, le noyau rassemble des collègues qui ont participé ensemble à la naissance du musée en 1937, qui ont tissé des liens amicaux étroits et qui partagent depuis longtemps la même lecture des événements.

À Toulouse, c'est la même logique qui prévaut autour de Jean-Pierre Vernant, jeune agrégé de philosophie de vingt-six ans, qui rejette d'emblée la défaite et Vichy. Nommé professeur au lycée de garçons à l'automne 40, il ne connaît personne dans la ville rose et fait venir d'anciens camarades, des étudiants communistes, avec lesquels il a milité dans les années trente au Quartier latin contre les ligues d'extrême-droite. Ainsi se constitue, ou plutôt se reconstitue, un petit cercle initial dont le ciment est un antifascisme viscéral. Ces exemples soulignent l'empreinte du passé.

La profonde diversité des profils des résistants est un autre élément-clé. Il est vain de proposer un portrait-robot du résistant-type. Il s'en trouve en réalité dans tous les milieux, toutes les classes sociales, des deux sexes (rôle majeur des femmes) et de tous âges. Français mais aussi étrangers. Nombre de ces derniers – Espagnols, Italiens, juifs étrangers et apatrides – joueront en particulier un rôle actif dans les bataillons des Francs-Tireurs et Partisans de la Main-d'Œuvre Immigrés (FTP-MOI), étroitement contrôlés par le parti communiste¹⁷. La Résistance dès l'origine forme une mosaïque et un creuset qui agrège des gens très différents sur le plan social et politique. C'est ainsi que des gens que tout pouvait séparer avant-guerre (monarchistes et communistes, bourgeois et ouvriers) se retrouvent dans une lutte commune au nom d'une cause supérieure.

Il en va également des motivations, elles aussi plurielles et souvent croisées, même si un dénominateur commun existe : le refus de la défaite se nourrit de patriotisme. Jean Cassou dont la fibre internationaliste est pourtant évidente le formule ainsi quand il voit les soldats allemands défiler sur les Champs-Élysées : « *Mais ils n'ont pas le droit ! Tout cela est à moi, la flamme du Poilu inconnu, la Marseillaise de Rude, cet Arc de Triomphe, Victor Hugo*¹⁸... » Boris Vildé, pourtant naturalisé en 1937, parle de la douleur insupportable de voir « *sa France* » foulée aux pieds¹⁹. À cette dimension patriotique viennent s'ajouter, selon les cas et des dosages variables, d'autres valeurs cardinales qui servent de boussoles comme le sens de l'honneur, l'humanisme chrétien ou l'antifascisme... Mais il faut en réalité se défier des typologies trop rigides car il demeure toujours dans le choix de résister une part irréductible de mystère. Résistant de la première heure dans l'Isère, Alban Vistel insiste à raison sur ce point décisif : « *L'engagement dans la Résistance ne cessa jamais d'être une affaire personnelle ; qu'on fut syndicaliste, homme de parti ou sans lien, cet engagement répondait à un appel venu du plus profond de la libre conscience*²⁰. » De même, il n'y a pas, en matière d'engagement résistant, de prédictibilité. La défaite redistribue à ce point les cartes qu'il devient impossible de prévoir qui fera quoi.

On l'a dit, la Résistance est un phénomène collectif. Même s'il demeure jusqu'au bout minoritaire, ce collectif s'élargit au fil du temps. D'abord parce que les organisations (réseaux et mouvements) se structurent et se développent. Mais surtout parce que l'isolement des débuts recule à mesure que l'opinion publique commence à manifester des sentiments anti-allemands et à rejeter la politique de collaboration. La Résistance devient un phénomène social lorsque des logiques d'entraide et de soutien se développent. Sans être membres actifs d'organisations clandestines, des Français deviennent graduellement favorables à la Résistance et même lui prêtent main-forte occasionnellement. Celle-ci déborde de son lit initial et cesse ainsi d'être marginale au sein de la population. Plusieurs indices témoignent de ces évolutions. Le succès de la manifestation patriotique du

16. Voir Julien Blanc, *Au commencement de la Résistance. Du côté du musée de l'Homme, 1940-1941*, Paris, Éditions du Seuil, « La librairie du XXI^e siècle », 2010.

17. Voir Stéphane Courtois, Denis Peschanski et Adam Rayski, *Le sang de l'étranger. Les immigrés de la MOI dans la Résistance*, Paris, Fayard, 1989.

18. Jean Cassou, *Une vie pour la liberté*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1981.

19. Boris Vildé, *Journal et lettres de prison (1941-1942)*, CNRS, *Les Cahiers de l'Institut d'histoire du Temps présent*, n° 7, Paris, 1988 ; rééd. Paris, Allia, 1997.

20. Alban Vistel, *La nuit sans ombre. Histoire des Mouvements unis de Résistance, leur rôle dans la libération du Sud-Est*, Paris, Fayard, 1970.

11 novembre 1940 à l'Étoile, celui de la grande grève des mineurs du Nord-Pas-de-Calais du printemps 41 ou encore les mobilisations spectaculaires dans tout le pays le 14 juillet 1942 à l'appel des émissions françaises de la BBC, attestent du réveil et de l'enracinement d'un courant patriotique.

De ce point de vue, le début de l'année 1943, avec la mise en place du travail forcé (le STO : Service du travail obligatoire) marque un tournant décisif. Le STO suscite en effet de très fortes oppositions qui dégénèrent parfois en manifestations ouvertes comme dans la petite ville de Romans-sur-Isère dans la Drôme les 9 et 10 mars 1943 où plusieurs milliers de personnes envahissent la gare pour empêcher le départ de trains de travailleurs requis. Au même moment (début de l'année 1943) apparaissent les premiers maquis, terme qui désigne de petits groupes de réfractaires du STO qui se cachent dans les forêts ou dans les montagnes. Le développement de ces « maquis-refuges », dont certains deviendront des « maquis combattants », représente une étape majeure. En effet, la Résistance, phénomène jusqu'alors urbain, entre en contact avec les communautés rurales : des paysans ravitaillent et logent, des personnels de mairie fournissent faux papiers et faux certificats, des médecins et des infirmières soignent, des curés et des enseignants orientent les réfractaires, des gendarmes renseignent et préviennent des opérations de répression à venir... Autour de la Résistance active se déploie donc tout un univers qui, en la protégeant, participe à son développement. Spécialiste de l'histoire du maquis, l'historien anglais Rod Kedward pointe cet ancrage social d'une formule : « *L'histoire de l'opposition au STO est l'histoire de ceux qui ont refusé de partir, mais elle est tout autant l'histoire de ceux qui ont encouragé, organisé et secondé ce refus*²¹. » Ces aides, discrètes voire invisibles, se révèlent souvent décisives.

Au lycée de garçons de Toulouse, Jean-Pierre Vernant en fait l'expérience un matin de mai 1944 quand il découvre dans son casier ce mot griffonné à la hâte :

« *Monsieur Vernant, je ne suis qu'un employé mais je dois vous dire la vérité, l'ayant entendue. Méfiez-vous de Monsieur l'Inspecteur général qui a fait un rapport sur vous ainsi que de Monsieur le Directeur du lycée de garçons qui vous trahit. Recevez Monsieur Vernant mes respectueuses salutations*²². »

Le mot est signé « Pujol », garçon de ménage du proviseur qui prend le risque de prévenir l'enseignant. Vernant plonge alors dans la clandestinité. Dans ce cas précis, Pujol qui n'était ni un des proches de Vernant, ni sans doute un résistant actif, a été le grain de sable qui a enrayé la machine répressive.

3) Temporalités résistantes

Venons-en à un troisième aspect important, celui du rapport au temps.

À commencer par l'appréhension de l'avenir. Au cœur de l'engagement résistant se niche la certitude que l'histoire n'est pas achevée. Celles et ceux qui basculent dans la désobéissance caressent l'espoir, même au plus sombre des journées de juin 1940, qu'un jour prochain la France se libérera pour renaître. Ils partagent une certaine idée du futur et d'un futur ouvert. C'est cet optimisme chevillé au corps qui permet d'entreprendre. Dans son appel du 18 juin, de Gaulle prédit ainsi un conflit mondial et la défaite finale de l'Allemagne nazie. Marc Bloch fait preuve d'une même capacité à se projeter dans l'avenir quand il affirme que « *les ressorts profonds de notre peuple sont intacts et prêts à rebondir*²³ ». Et dans son agenda, Emmanuel d'Astier de la Vigerie note en date du 2 juillet 1940 : « *reste l'espoir que l'histoire nous venge* ».

Les résistants de la première heure possèdent cette faculté rare d'imaginer un horizon d'attente alternatif.

Imaginer un autre avenir permet aussi de se projeter dans l'après-guerre. La Résistance ne se limite pas à un combat quotidien contre l'occupant et Vichy. Tournés vers l'avenir, les résistants cherchent très tôt à définir

21. Harry Roderick Kedward, *À la recherche du maquis. La Résistance dans la France du Sud, 1942-1944*, Paris, Éditions du Cerf, 1999.

22. Jean-Pierre Vernant, *La traversée des frontières. Entre mythe et politique II*, Paris, Éditions du Seuil, 2004.

23. Marc Bloch, *L'étrange défaite...*, op. cit.

les contours d'un pays et d'une société refondés sur de nouvelles bases. Dès 1942, les premiers groupes d'experts commencent à se réunir au sein des mouvements de Résistance pour imaginer cette France de demain. Ce processus de réflexion aboutit au printemps 1944 à un texte hors norme, le Programme d'action du CNR – Conseil National de la Résistance²⁴ – connu sous le nom *Les jours heureux*. Très court (631 mots), ce programme définit « les mesures à appliquer dès la Libération du territoire ». Il prévoit une refonte complète du système institutionnel, économique et social du pays puisque à côté du rétablissement des libertés démocratiques, il promeut un État fort (planification, nationalisations), affirme le primat de l'intérêt général et de l'éducation et garantit de nouveaux droits sociaux (en particulier un plan de Sécurité Sociale). Si le texte énonce des grands principes sans se préoccuper des moyens de leur mise en œuvre, il s'agit bien du programme le plus progressiste et émancipateur jamais élaboré en France, adopté à l'unanimité par toutes les composantes de la Résistance dans les conditions de la clandestinité.

Par ailleurs, si on se place du point de vue des acteurs, le temps de la guerre en général et de la Résistance en particulier n'a rien de commun avec l'écoulement ordinaire du temps de paix. La succession d'événements détermine une séquence courte d'une exceptionnelle densité. Des années qui comptent triple en termes d'intensité. Quand Pascal Copeau, un des grands dirigeants de la Résistance intérieure, rédige ses mémoires – demeurés inédits – après-guerre, il choisit comme titre *Une vie en 5 ans*.

Au surplus, ce temps hors norme n'est pas linéaire mais au contraire discontinu et heurté. Il alterne moments d'espoir, de joie voire d'exaltation (la parution d'un journal ou le succès d'une manifestation, la bataille de Bir Hakeim en juin 1942...) mais aussi moments de doutes, d'abattelements voire de dépression (à la suite d'un coup de filet ou des victoires allemandes jusqu'à la fin de l'année 1942). Résister c'est expérimenter la succession de moments d'accélération (l'entrée en guerre de l'URSS en juin 1941 et le basculement du PCF dans la lutte), de cristallisation et de progrès (l'unification des mouvements de résistance en zone Sud début 1943), de phases de stagnation et d'attente (l'interminable hiver 1943-44 et l'espoir déçu du débarquement), de recul et d'échecs (le sombre été 1943 avec son cortège d'arrestations). L'image qui s'impose est celle d'une traversée au long cours, d'une odyssée avec une succession de vents portants, de vents contraires, de tempêtes, de calmes plats. Au terme de cette traversée, les résistant-e-s sortent profondément transformés.

4) L'expérience résistante produit un univers clandestin...

Que peut bien signifier « vivre en Résistance » ?

La Résistance produit d'abord un monde sous le voile, c'est-à-dire une société cachée. La métaphore de l'ombre, de la nuit est souvent utilisée pour désigner cet univers clandestin. *L'armée des ombres* est le titre du récit de Joseph Kessel publié à Alger en 1943. André Malraux, dans l'oraison funèbre qu'il prononce lors de la panthéonisation de Jean Moulin en novembre 1964, évoque de son côté « le peuple de la nuit ». Ces images renvoient à une contre-société avec ses propres codes, règles et usages, connus des seuls initiés. Il existe ainsi toute « une grammaire du vivre-double » parce que – selon l'historien Pierre Laborie – « le choix de la clandestinité (...) exige des vies doubles, des journées doubles, des identités doubles²⁵ (...) ». Cette grammaire se compose de pseudonymes, de mots de passe, de langage crypté, de boîtes aux lettres, de rendez-vous furtifs dans des bistrotts ou des parcs... En particulier, les résistants possèdent des identités multiples. L'identité officielle se double de pseudonymes et parfois – mais c'est plus rare – de faux papiers. Durant ses missions en France, Jean Moulin est ainsi *Rex* puis *Max*. L'humour n'est pas absent dans le choix d'un pseudo. Ainsi Jacques Bingen, beau-frère d'André Citroën, choisit-il *Talbot* puis *Cadillac*.

24. Le CNR est l'organisme dirigeant de la Résistance intérieure créé sous la présidence de Jean Moulin le 27 mai 1943. Il regroupe 16 représentants des mouvements, partis et syndicats résistants.

25. Pierre Laborie, *Les Français des années troubles. De la guerre d'Espagne à la Libération*, Paris, Éditions du Seuil, 2003.

La vie quotidienne de Raymond Samuel (ingénieur à Bron) et de sa femme Lucie (professeure au lycée) illustre cette dualité. Ils habitent une petite maison à Lyon, ont un enfant en bas âge et semblent mener l'existence banale d'un jeune couple. Mais ils sont dans le même temps des cadres dirigeants du mouvement *Libération-Sud*. Raymond possède également de faux papiers au nom de François Vallet et fait semblant d'occuper un appartement à la Croix-Rousse où il laisse des affaires et passe régulièrement pour crédibiliser son personnage. Dans la Résistance, son pseudo est *Aubrac*. Il mène donc longtemps une double vie où l'être social côtoie l'être clandestin. En somme, le double permet tout à la fois de se cacher et de demeurer fidèle à soi-même. Pour être pleinement en accord avec eux-mêmes, les résistants doivent se dissimuler derrière un masque. Claude Ullmann, un des personnages de *L'armée des ombres* de Kessel, adopte justement pour pseudo *Le Masque*.

Dans ce monde souterrain, règles et normes se trouvent constamment transgressées. Les résistants s'affranchissent des lois. Cette transgression heurte souvent les principes moraux des temps de paix. Par exemple fabriquer des faux papiers, pratiquer le vol ou faire usage de la violence sont des choses qui ne vont pas de soi. Autant de pratiques qui donnent lieu à des questionnements intimes et des débats collectifs sur ce qu'il est légitime, ou pas, de faire. Cela peut paraître paradoxal mais l'illégalité, c'est-à-dire l'affranchissement vis-à-vis des règles et des contraintes, génère en même temps un sentiment extraordinaire de liberté et d'évasion.

C'est encore un monde où le danger et la peur sont omniprésents car la répression, celle de l'occupant comme celle de Vichy, forme l'autre face de l'engagement. La vie des résistants est constamment sur le fil du rasoir. L'intensité extrême de l'expérience vécue tient aussi à ce risque permanent, véritable épée de Damoclès. Cette tension permanente entraîne un épuisement à la fois physique et psychique auquel il est difficile d'échapper. L'angoisse – de la trahison, de l'arrestation, de l'enfermement, de la torture, de la déportation et de la mort – tenaille les résistants. La peur de souffrir se double de la hantise de parler et de trahir ses camarades car personne ne peut savoir comment il réagira face au bourreau. Et de fait le tribut payé à la répression est très lourd, dès le début. Boris Vildé, Anatole Lewitsky et les pionniers du musée de l'Homme sont condamnés à mort par un tribunal militaire allemand et fusillés au Mont Valérien en février 1942. Et, pour s'en tenir aux seules figures dont il a été question ici, la liste des victimes est longue. Marc Bloch, Jacques Bingen, Jean Moulin meurent avant la Libération ; Germaine Tillion, Yvonne Oddon, Agnès Humbert ou Edmond Michelet sont déportés ; Jean Cassou connaît la prison. Pour autant, les résistants n'ont rien de têtes brûlées. Ils sont au contraire parfaitement conscients des périls encourus. Boris Vildé ne cesse de mettre en garde ses interlocuteurs à ce sujet alors que Jean Moulin se sent « un mort en sursis » depuis juin 1940 et sa tentative de suicide²⁶.

On touche sans doute ici, dans ce face-à-face permanent et accepté avec la mort, à une des singularités de la Résistance. On rétorquera que le risque de perdre la vie concerne n'importe quel combattant sur n'importe quel champ de bataille. C'est vrai, à ceci près qu'un soldat en uniforme dans une guerre conventionnelle n'a pas le choix. Il est mobilisé et il est censé être protégé par les conventions internationales. Ici, il faut le répéter une fois encore, l'engagement résulte d'un choix personnel, volontaire et libre. Par ailleurs, les résistants ne sont pas considérés comme des combattants réguliers mais comme des partisans ou des terroristes. Rien ni personne, dès lors, ne les protège.

Du point de vue des risques encourus la société clandestine apparaît comme profondément égalitaire. Il n'y a donc pas de « petits » et de « grands » résistants. Chefs de réseaux, agents de liaison, opérateurs radio, imprimeurs, diffuseurs... toutes et tous sont égaux devant les périls. Et en même temps, dans ce monde clandestin, les hiérarchies demeurent. La Résistance produit des chefs, « des patrons ». On songe notamment à Georges Guingouin, instituteur communiste dans le Limousin qui prend le maquis dès le début de l'année 1941²⁷. Ses divers surnoms disent bien l'aura et l'autorité qu'il acquiert peu à peu : « Lou Grand », « le fou qui vit dans les

26. Préfet d'Eure-et-Loir à Chartres au moment de la défaite de juin 1940, Jean Moulin refuse obstinément, en dépit des mauvais traitements dont il est victime de la part des troupes allemandes d'occupation, de signer un texte incriminant des troupes coloniales françaises dans des massacres de civils. Pour que les sévices cessent, il tente de se donner la mort en se tranchant la gorge.

27. Voir Fabrice Grenard, *Une légende du maquis. Georges Guingouin, du mythe à l'histoire*, Paris, Vendémiaire, 2014.

bois », « le préfet du maquis ». Les hiérarchies au sein du monde résistant ne peuvent être fondées sur les procédures habituelles de désignation qui ont cours en temps de paix dans des sociétés « ouvertes » (débat, congrès, élections...). Ici, l'antériorité et la disponibilité deviennent des critères essentiels. Se distinguent celles et ceux qui réagissent vite, voient loin et grand. Le cas du général de Gaulle reste de ce point de vue emblématique.

5) ... et un système de valeurs singulier²⁸

Il faut écouter attentivement les textes des acteurs pour tenter d'approcher cet univers clandestin et le corpus de valeurs qui le sous-tend. L'intégrité et la fidélité y figurent au premier rang. Dans son *Journal des années noires*, à la date du 25 juin 40, l'écrivain Jean Guéhenno note ceci : « *Je me réfugierai dans mon vrai pays. Mon pays, ma France est une France qu'on n'envahit pas*²⁹. » Et quelque mois plus tard en décembre, le premier éditorial du périodique clandestin *Résistance* publié par le groupe du Musée de l'Homme à Paris lui fait écho en affirmant que « *Résister c'est déjà garder son cœur et son cerveau*³⁰... »

La Résistance permet d'abord de préserver son intégrité dans la mesure où, en se cachant, on continue en réalité à être fidèle à ce que l'on est vraiment. Jean Cassou va plus loin encore. Selon lui l'expérience résistante permet de toucher à la vérité profonde de son être :

« *Pour chaque résistant, la Résistance a été une façon de vivre, un style de vie, la vie inventée. Aussi demeure-t-elle dans son souvenir comme une période d'une nature unique, hétérogène à toute autre réalité, sans communication et incommunicable, presque un songe. Il s'y rencontre lui-même à l'état entièrement libre et nu, une inconnue et inconnaisable figure de lui-même, une de ces personnes que ni lui ni personne n'a, depuis, jamais retrouvée et qui ne fut en relation qu'avec des conditions singulières et terribles, des choses disparues, d'autres fantômes ou des morts*³¹. »

Ce face-à-face avec soi-même, cette aventure intérieure est, nous dit Cassou, exceptionnelle parce que circonscrite dans le temps et désormais révolue. Elle ne peut plus se reproduire.

Le dépassement forme une seconde valeur cardinale. En même temps qu'elle vous dépasse, la Résistance oblige à donner le meilleur de soi-même et à se dépasser. Tout à la fois, elle met à l'épreuve votre conception de la valeur et produit une certaine conception de la valeur.

Albert Camus exprime cette idée en octobre 1944 : « *Les balles du front frappent n'importe qui, le meilleur et le pire. Mais pendant ces quatre ans, ce sont les meilleurs qui se sont désignés et qui sont tombés, ce sont les meilleurs qui ont gagné le droit de parler et perdu le pouvoir de le faire*³². »

Et Jean-Pierre Vernant, pourtant longtemps militant communiste et viscéralement attaché au principe d'égalité, va dans le même sens en affirmant combien « *les gens qui étaient engagés dans la Résistance de façon très active avaient le sentiment qu'eux-mêmes et ceux qu'ils voyaient pour leur boulot étaient à part. Aristoi, diraient les Grecs, les meilleurs, les bons*³³ ». »

Contrairement à l'image grise à laquelle on le réduit souvent, le monde clandestin est aussi un monde où l'humour, la convivialité, l'amitié et même les relations amoureuses ont toute leur place. Cette *philia* forme un ciment d'une solidité et d'une densité hors normes. Souvent au mépris des règles de sécurité, cercles résistants et amicaux se recourent et parfois se confondent, d'autant plus que l'on a affaire à des gens jeunes. On se fréquente,

28. Sur les valeurs de la Résistance, je renvoie à Cécile Vast, *L'identité de la Résistance. Être résistant de l'occupation à l'après-guerre*, Paris, Payot, 2010 et aussi à Sébastien Albertelli, Julien Blanc et Laurent Douzou, *La lutte clandestine en France. Une histoire de la Résistance, 1940-1944*, Paris, Éditions du Seuil, 2019.

29. Jean Guéhenno, *Journal des années noires...*, op. cit.

30. Voir Julien Blanc, *Au commencement de la Résistance...*, op. cit.

31. Jean Cassou, *La mémoire courte*, Paris, Éditions de Minuit, 1953.

32. Albert Camus, *Combat*, 28 octobre 1944.

33. Jean-Pierre Vernant, *Entre mythe et politique*, Paris, Éditions du Seuil, 1996.

on s’amuse, on rit et on s’aime dans la Résistance, ce qui n’empêche nullement la concurrence, les conflits voire même les affrontements entre résistants. La Résistance n’est pas, loin s’en faut, un monde idéal dépourvu de tensions. Aux rivalités personnelles s’ajoutent des différends politiques, encore exacerbés par les contraintes de la clandestinité.

Néanmoins, actrices et acteurs évoquent volontiers une forme d’accomplissement et le sentiment de bonheur qui en découle quand ils évoquent ces années de lutte. Dès septembre 1944, Vercors publie un article au titre on ne peut plus explicite « *Nous avons été heureux* ». On peut y lire ceci : « *Et pourtant nous portions aussi, au fond du cœur, une chose ample et étrange, une chose vivante et ailée, et cette chose, je ne lui trouve pas de nom si ce n’est le bonheur (...) oui (...) je dis que nous étions heureux. Car il n’est qu’un vrai bonheur au monde, et un seul : trouver de la noblesse en ceux qu’on aime. Le reste est vanité*³⁴. »

Jean Cassou ne dit pas autre chose en 1953 dans *La mémoire courte* : « *Si chacun de ceux qui ont vécu cette expérience la veut définir pour lui-même, il lui donnera un nom que l’on n’ose pas donner aux aspects ordinaires de la destinée et qui ne saurait manquer d’étonner (...) Certains diront : aventure. Moi, ce moment de mon existence, je l’appelle, pour moi : le bonheur (...). Comment ne pourrais-je pas appeler du nom de bonheur (...) un temps où, en quelque lieu que ce fût, en prison ou dans la clandestinité, il était possible à l’homme d’estimer l’homme*³⁵ ? »

Un sentiment de bonheur qui, une fois de plus, n’est pas sans ambivalence puisqu’il voisine avec le caractère terrifiant de l’expérience. Les deux aspects sont en réalité indissociables l’un de l’autre. Dans une de ses dernières lettres datant d’avril 1944, alors qu’il sent l’étau se resserrer inexorablement sur lui, Jacques Bingen proclame combien il a « *été prodigieusement heureux* » au cours de cette « *paradisique période d’enfer* ».

Pour celles et ceux qui ont survécu, le souvenir de ce bonheur passé peut générer une forme de nostalgie. Dans le même article, Vercors confie sa crainte : « *Notre récompense, ce fut ce bonheur-là. Tout autre désormais va nous paraître fade. Le succès, les honneurs ? Nous savons ce qu’ils valent. Et je sais, moi, qu’ils sont d’abord un piège où la noblesse peut sombrer. Ô mes amis, oserais-je vous le dire ? Ce bonheur aujourd’hui, j’ai peur de le perdre*³⁶. »

Sortir de la guerre et de la Résistance, tourner la page, se déprendre de ses réflexes de clandestin et de la violence pour rebasculer dans une vie normale du temps de paix, n’est pas chose aisée. Certains résistants n’y parviendront jamais tout à fait.

Enfin, cette société clandestine, à travers les valeurs et les liens qu’elle crée, produit un très puissant sentiment d’entre-soi. Les résistants forment un groupe à part, comme une famille, qui partage une expérience – un vécu, des souvenirs mais aussi des morts – que les autres ne peuvent pas comprendre. C’est un monde impénétrable pour celles et ceux qui n’y ont pas pris part. Pour mesurer la profondeur de ce fossé, on peut méditer cette remarque d’Henri Frenay, fondateur et patron du mouvement Combat : « *La Résistance, la vraie, celle des premières années, celle que peu d’hommes ont connue* » est « *comme un jardin secret où parfois, seul, je pénètre. On ne m’en voudra pas de n’y pas faire entrer sur mes traces la foule des dimanches. Je n’aime pas les profanations.* »

Pourquoi résiste-t-on ? Comment justifier pareil engagement ? Dans un texte de février 1944 intitulé « *L’Abeille* », Jean Paulhan, ancien directeur de la NRF et résistant dès 1940, répond d’une manière très simple à ces questions. Laissons-lui le mot de la fin :

34. Vercors, « *Nous avons été heureux* », *Les Lettres françaises*, septembre 1944.

35. Jean Cassou, *La mémoire courte...*, *op. cit.*

36. Vercors, « *Nous avons été heureux...* », *art. cit.*

« L'un tenait le maquis, on a retrouvé son corps, dans un champ, déjà gonflé. Un autre faisait des tracts, un autre encore transmettait des notes : ils ont été troués de balles, quand ils chantaient. D'autres ont souffert, avant la mort, des tortures qui passent en horreur les souffrances du cancéreux et du tétanique.

Et je sais qu'il y en a qui disent : ils sont morts pour peu de choses. Un simple renseignement (pas toujours très précis) ne valait pas ça, ni un tract, ni même un journal clandestin (parfois mal composé).

À ceux-là il faut répondre : c'est qu'ils étaient du côté de la vie. C'est qu'ils aimaient des choses aussi insignifiantes qu'une chanson, un claquement des doigts, un sourire. Tu peux serrer dans ta main une abeille jusqu'à ce qu'elle étouffe. Elle n'étouffera pas sans t'avoir piqué. C'est peu de chose, dis-tu. Oui c'est peu de chose. Mais si elle ne te piquait pas, il y a longtemps qu'il n'y aurait plus d'abeilles³⁷. »

37. Jean Paulhan, « L'Abeille », *Cahiers de la Libération*, n° 3, février 1944.

Être poète, ne pas renoncer, résister ou l'objection du poème

Jean-Pierre Siméon¹

4 poèmes inédits

Grâces ultimes

Nous ne saurons jamais ce que voulaient de nous
La terre ni ce bleu infini qui la retient
Comme un visage le miroir
De qui l'aventure humaine sera-t-elle le souvenir ?
De quoi la trace déchirée ?
Oh je sais la question aussi vaine
Qu'un clou planté dans l'eau
Mieux vaut parler peut-être
Du repas de demain ou
Du vieillissement du jour à la terrasse puis
Lacer ses chaussures et descendre au jardin
Et pourtant
L'homme n'existe
Que de tenir tout entier dans la question
Nous ne saurons jamais pourquoi
Toucher des lèvres de ses lèvres
Ou un cœur du regard
Est de siècle en siècle
La seule vérité qui tienne
Comme toujours revient comme une grâce
La fleur mille fois piétinée
Je crois à la renoncule du baiser
Qui pousse sur tous les morts amassés
Sur toutes les ruines humaines
Je crois que l'homme a un avenir
S'il avance en toutes choses désormais
Comme en s'excusant
Homme avec un h minuscule
Qui tiendrait le ruisseau l'orange la renoncule
Pour des grâces ultimes

1. Poète et dramaturge, Directeur de la collection Poésie chez Gallimard, Paris.

Nous mourrons de pensées sans visage

On ne connaît pas de peupliers arrogants
Ni de basalte haineux
Haine et arrogance ce sont choses humaines
Mauvaises sueurs de la pensée
C'est quand dans la pensée des hommes
Nul oiseau ne vient plus nicher
Ou qu'elle oublie qu'elle n'est comme le basalte
Que l'effet refroidi d'un feu commun
C'est simple :
La pensée qui n'a plus un peu l'odeur de l'humus
Qui n'a pas gardé la mémoire des sous-bois
Et rien qu'un peu encore dans sa hauteur
De la douleur du pied qui cogne sur la pierre
Cette pensée-là est inhumaine
Il faut vivre longtemps avec une pensée
L'habiter comme on arpente un paysage
Et que l'heure venue elle monte aux lèvres
Paraphrase de rivières et de ciels de rencontre
Et qu'on la voie comme tout vrai chemin
Bordée de ronciers sauvages et
Sans conclusion sans autre destin que son erre
Nous mourrons de pensées sans visage
De pensées qui n'ont pas l'usage du jour
De pensées sans doute ni fatigue
Il n'est qu'une pensée humaine
Sans haine et sans arrogance
La seule en laquelle l'homme ait un avenir
Elle a l'élégance discrète
Des pas qui s'éloignent dans la neige
Sans peur ni regret
Vers l'ouvert

L'homme qui a une âme

Nous ne pouvons pas
Nous ne savons pas
Mais il faudrait respirer à chaque instant
Au grand large de sa vie
Tenir à plein bras le secret des choses
Les formes inconnues
La foison des couleurs
L'euphorie du vent
Et appuyer son front à chaque instant
Contre la pensée d'un amour
Comme à une vitre toute pleine de son ciel
Nous sommes absents tellement absents
Il y a tant d'absence dans les rues
Dans nos gestes
Dans nos yeux
Nous habitons moins nos corps
Que ne fait l'arbre ou la nuit
Tout homme peut choisir d'avoir une âme
Ou de n'être qu'une réponse
À la demande de l'heure
Pas de compromis possible
Avec les marchands de vie sous emballage
Nous devrions être comment dire ?
Des risque-tout aux mains tendres
Des mâcheurs de silence
Des fumeurs d'infini
Des danseurs ivres sur un lit d'herbe
L'homme qui a une âme
Se sait plus léger que l'ombre du papillon
Mais quant à la réalité
Prince du jamais assez
Il veut l'immense dans un sourire
Et dans la maigre clarté du soir il voit
Une beauté qui n'en finit pas
Il est si rare en nous
L'homme qui a une âme
C'est comme si la vie manquait sa cible
Et le monde s'effondre en nous
Silencieusement

De la parole

Nous ne sommes plus gens de parole
Depuis que nous avons quitté le silence
C'était quitter le pays natal
On n'entend le chant du loriot
Qu'après une nuit de silence
Et le tremblement des feuilles
Quand il n'y a plus de vent
Voilà une parole vraie
L'intime froissement du silence
Qui l'écoute se sait vivant
C'est comme avant dormir dans l'oreille
Le froissement du sang
Plus la parole est loin de la bouche
Plus nous l'entendons mourante
Voilà pourquoi les amants se parlent à l'oreille
Que les mots de ta bouche embrassent mon oreille
Dit la bien-aimée
Le baiser est donc la parole la plus juste
Le cri est une parole jetée
Un cœur expulsé
Pierre qui tombe dans le vide
Quand il arrive que le murmure
Ou le chant
Ou le poème à voix basse
Proches parents du silence et des lèvres
Trouvent en l'autre leur éternité
Voulez-vous que la parole ait la couleur de vos yeux
La valeur d'un visage
Qu'elle excède sa propre mort ?
Donnez-lui seulement ô donnez-lui
La beauté traversante d'un baiser
Ou d'un poème

Des résistances internes à « l'esprit de Résistance »

Christophe Dejours

Comme l'indique le titre de mon exposé, je souhaite examiner les relations entre la résistance au sens freudien du terme et la Résistance au sens politique du terme. Les deux acceptions du concept sont tellement éloignées que vouloir les relier semble relever d'une chimère théorique. À moins de prendre pour point de départ le texte de Freud : « Le clivage du moi dans le processus de défense¹ ». Freud reprend cette question dans *L'Abrégé de psychanalyse* au chapitre 8 dont le titre est « L'appareil psychique et le monde extérieur² ». En dépit de ce titre, Freud ne fait aucune allusion au clivage du moi comme source de résistance interne du patient au « travail psychanalytique ». Pour ma part, je crois que le clivage du moi constitue la forme la plus opiniâtre de résistance au travail de la cure. Dans ses textes sur le clivage on retrouve la préoccupation de Freud, qui a été constante tout au long de son œuvre, pour l'épreuve de réalité. « Cette *récusation* (le déni des perceptions de la réalité) est chaque fois complétée par une reconnaissance : il s'instaure toujours deux attitudes opposées, indépendantes l'une de l'autre, qui produisent cet état de fait qu'est le clivage du moi³. » La réalité qui occupe Freud, en l'occurrence, est la réalité matérielle du monde, dont le déni de perception peut provoquer la psychose, le fétichisme et peut-être partiellement la névrose.

De mon point de vue, le clivage du moi a surtout affaire avec la réalité de l'inconscient, plus particulièrement avec ses deux secteurs, à savoir : l'inconscient formé par le truchement du refoulement, c'est-à-dire l'inconscient sexuel refoulé d'une part ; et l'inconscient non refoulé, c'est-à-dire l'inconscient « amental », que Laplanche⁴ a repris sous la dénomination d'inconscient « enclavé », d'autre part. J'y reviendrai.

Entre les deux inconscients il n'y a pas de communication possible. L'inconscient amental, pourtant, exerce une influence sur le moi qui peut se manifester de deux façons : par le *besoin de punition* et par une propension à la *soumission* ou à l'*assujettissement* à l'autre.

Monsieur François est un homme de la cinquantaine.

Il pense que la psychanalyse est une approche respectable, mais il pense aussi qu'il n'est probablement pas très apte à ce genre de travail. Il veut bien essayer, dit-il.

Il a des difficultés depuis toujours avec son épouse. Les disputes sont incessantes, souvent cruelles, mais il n'y a jamais eu de violence physique entre eux. Il est toujours en tort. Elle l'accable de reproches et de critiques en tous genres, parce qu'il ne se conduit pas comme un homme, parce qu'il n'est jamais à la hauteur ; parce qu'il n'a pas d'amis et qu'on ne reçoit à la maison que des collègues de son travail ; parce qu'il ne prend pas d'initiative ou, lorsqu'il en prend, elles sont à côté de la plaque, y compris dans le domaine sexuel. Il pense que ces critiques sont outrancières, mais il reconnaît qu'il manque de fantaisie, qu'il n'est pas drôle, qu'en général il ne suscite pas l'amour ni l'amitié des autres, qu'il n'est pas aimable, en somme. Tout cela est dit sur un ton neutre, objectif. Il ne paraît pas déprimé et ne l'a jamais été.

Cette configuration clinique m'évoque d'emblée un besoin de punition par le truchement de sa femme, besoin qui perdure depuis une quinzaine d'années qu'ils sont mariés, et dont je cherche à cerner l'origine. Il aime

1. S. Freud (1938), « Le clivage du moi dans le processus de défense », *OCF-P XX*, p. 221-224.

2. S. Freud (1938), « Abrégé de psychanalyse », *OCF-P XX*, p. 292-302.

3. *Ibid.*, p. 302.

4. J. Laplanche (2007), « Les trois acceptions du mot inconscient » ; « Inceste et sexualité infantile », in « Sexual. La sexualité élargie au sens freudien », Paris, Presses Universitaires de France, p. 195-214 et 275-292.

sa femme, ils sont très attachés l'un à l'autre. Il ne l'a jamais trompée, il n'en a d'ailleurs pas envie. Leur rencontre repose certainement, affirme-t-il, sur leur enfance. Tous deux ont subi l'absence d'affection de leurs parents, le rejet, voire le bannissement, et surtout leur mépris. Le père de Monsieur François était officier supérieur dans la navale, et n'était que rarement présent à la maison. Il considérait son fils comme un imbécile, malgré ses très bons résultats scolaires. Le père de son épouse était un grand commis de l'État qui réussissait fort bien, ne manifestait aucun intérêt pour sa fille et la couvrait de son souverain mépris.

Les séances sont tout entières occupées par le récit des dernières disputes conjugales. Malgré cela, il répète qu'il aime sa femme. Elle est très belle, elle attache beaucoup d'importance à sa tenue vestimentaire. Il la trouve désirable sexuellement. Mais leur vie érotique est pauvre, pas seulement parce qu'elle n'est pas portée sur la chose, mais aussi parce qu'il se sent gauche, maladroit, inhibé, et souffre d'une éjaculation précoce voire ante portas.

De son côté, il assume l'intégralité des dépenses familiales. Ils sont servis. Ils ont un boy, une cuisinière, une repasseuse qui entretient la garde-robe de sa femme et est aussi couturière.

Ils ont deux fils qui ne travaillent pas bien et sont menacés d'être exclus de leurs collègues. Il est pourtant très préoccupé de leur santé et de leur formation intellectuelle. Il aime ses enfants, mais ils ne lui témoignent pas d'affection. Il est vrai qu'il ne s'occupe pour ainsi dire pas d'eux.

Il est chrétien et croyant, de confession protestante. Il va au culte tous les dimanches quand il n'est pas en voyage pour ses affaires.

Il manifeste un intérêt pour les objets d'art, l'architecture intérieure, la décoration, le mobilier contemporain.

Les séances se ressemblent toutes. Il n'y a aucune place pour des idées incidentes, il ne fait jamais d'acte manqué, il est un homme efficace en toutes choses, il ne rêve jamais. Il est impossible d'en savoir plus sur son enfance. Je ne sais pas pourquoi il continue à venir ponctuellement à ses séances. Peut-être une routine qui s'est installée ? Mais il est certain qu'on tourne en rond. Je ne suis pas minéralisé, mais je me sens coincé. Je crois que le transfert consiste pour lui à me tenir à une distance respectable, à vérifier que je suis toujours bienveillant à son endroit. Il exerce donc sur moi une certaine emprise, et c'est à cela que je lui sers, probablement : je pense qu'il me neutralise et que cela lui est utile pour maintenir son économie à l'abri de tout risque de déstabilisation.

Mais la répétition signe à l'évidence une *résistance* majeure au travail analytique. Il devient donc à peu près certain qu'il s'agit là d'une « mésalliance thérapeutique », au sens que donne à ce concept le psychanalyste Robert Langs⁵.

Par comparaison avec d'autres patients que j'ai eus en psychothérapie ou en analyse, je suis à peu près certain qu'il y a chez cet homme un clivage solidement installé. La mésalliance thérapeutique consiste en ceci que cette thérapie joue un rôle important dans la maintenance du clivage et qu'elle fonctionne donc au profit du clivage et de la résistance à l'analyse. Dans ces cas, la psychothérapie peut être sans fin.

Pour autant que cela soit souhaitable, ce qui n'est pas évident du tout, il faudrait que dans une situation comme celle-ci, l'analyste parte à la recherche de la partie clivée qui n'apparaît d'aucune façon dans la parole du patient. Je dis que ce n'est pas évident parce que, somme toute, vu de Sirius, Monsieur François va bien et semble souhaiter que l'organisation psychique actuelle perdure de la sorte. Si le clivage permet à Monsieur François d'être normal, de quoi peut s'autoriser l'analyste pour aller à la recherche de « la zone de sensibilité de l'inconscient » (c'est une formule avancée par Michel Fain⁶ en 1981), c'est-à-dire la zone particulière de la topique où la barrière du clivage est la moins épaisse et où la rencontre avec l'autre, peut, dans certaines conditions, déstabiliser toute l'architecture topique et mettre le moi en crise.

5. R. Langs (1988), « Thérapie de vérité, thérapie de mensonge », Paris, PUF, p. 146-150.

6. M. Fain (1981), « Vers une conception psychosomatique de l'inconscient », *Rev. fr. Psychanal.*, 45, p. 281-292.

Mais comment savoir si le clivage est véritablement souhaité par le patient, c'est-à-dire si sa demande est effectivement que je mette ma pratique analytique au service de son clivage ? Et si derrière cette façade le patient se trouvait en fait enfermé dans une vie affective et sexuelle vivable, certes, mais terne. S'il y a une possibilité, même minime, de l'aider à sortir de cet enfermement dans la répétition et la fadeur de sa vie, est-ce que la décision de tester la résistance du clivage à l'analyse ne relève pas de ma responsabilité ?

À la recherche du clivage

Il y a déjà un bon moment que je m'étonne de ne jamais entendre Monsieur François parler de son travail, qui, pourtant, l'occupe beaucoup.

J'ai déjà essayé de poser des questions. Il me répond que du côté du travail, il n'y a pas de problème. Certes il travaille beaucoup, c'est stressant, mais « il aime l'adrénaline », me dit-il. Il n'a pas beaucoup de temps pour dormir, c'est vrai, mais ça ne le dérange pas. Au cours des disputes, sa femme lui assène souvent que sa psychanalyse ne sert vraiment à rien, qu'il ne change pas d'un iota dans son comportement et que son analyste est certainement un bon à rien, un crétin, un nul. Et je remarque qu'il prend soin de me rapporter ses dires à chaque fois, méthodiquement, sans fard. Comme je ne suis pas loin de croire que sa femme a raison – là, il s'agit de mon propre besoin de punition – je me sens piqué au vif. Non pas tant par elle que par lui, le patient qui, par prétérition, me dit et me redit, inlassablement, que je suis nul.

Je tente donc à nouveau de l'interroger sur sa vie professionnelle : « Dans votre vie professionnelle qui vous accapare beaucoup, n'est-ce pas une part importante de vous-même qui est convoquée ? Vous n'êtes quand même pas que le mari de votre femme... ; si ? »

Il hésite, il est réticent, mais il accepte de se prêter à mes questions. « Ne suis-je pas un patient "compliant" ? », me demande-t-il en souriant ? Il est directeur des relations internationales d'une importante entreprise française qui fabrique des systèmes d'armes sophistiqués. C'est lui qui négocie directement, en personne, avec les clients, c'est-à-dire les ministres, les chefs d'État, partout à travers le monde. C'est pourquoi il voyage beaucoup. L'adrénaline ? Ah, oui ! C'est compliqué ce métier, en raison de la concurrence avec les entreprises américaines et britanniques, surtout. Et quand il y a une opportunité, il faut faire très vite. Calculer les prix de vente, décider du montant des cadeaux à consentir aux clients – c'est-à-dire le montant de la corruption, qui s'élève souvent à plusieurs centaines de milliers voire de millions de dollars. Combien pour le chef de l'État, combien pour le ministre de la Défense, combien pour le frère du prince ? Et il faut faire l'offre en quelques heures sinon la concurrence pique le marché. Ça demande beaucoup de calculs, mais il a une cellule à Paris qui travaille pour lui nuit et jour si nécessaire.

Le patron lui demande un jour de faire partir un directeur qui a le même rang que lui dans la hiérarchie, et dirige le département le plus proche du sien – la logistique – qui est en symbiose avec son propre département des affaires étrangères. « Je n'aime pas ce type. D'ailleurs, entre directeurs, on se déteste tous cordialement les uns les autres. Mais lui, il détient des secrets d'entreprise. On ne peut pas le virer comme ça, parce qu'alors il va tout refiler à la concurrence. Il faut donc que je le casse d'abord vis-à-vis de tous les concurrents. Ce n'est pas difficile. Ils ne sont pas si nombreux. C'est un petit monde, vous savez. » Il organise donc une stratégie de déstabilisation de cet homme à l'intérieur, et une campagne de rumeurs sur son compte à l'extérieur. Au bout de 15 jours il se suicide. Je demande à Monsieur François si ce suicide est dû au harcèlement. « Ben oui, bien sûr ! Mais ça montre qu'il n'avait pas la carrure requise pour la fonction qu'il exerçait dans l'entreprise. » « De toutes façons dans des cas comme celui-là, je ne pense pas. Il ne faut pas penser. Il y a un ordre du patron. On l'exécute, un point c'est tout. »

De toute cette partie de sa vie, sa femme et ses enfants ignorent absolument tout.

Son discours sur les affaires de licenciements ou de « déstabilisation » est plaqué, impersonnel. Il reprend des stéréotypes, des formules toutes faites. C'est ce qu'on désigne sous le nom de « *pensée d'emprunt* », dont

il se pare et s'empare dûment, chaque jour, par la lecture assidue des journaux d'affaires qui, au-delà des informations sur les marchés, distillent inlassablement les vocables et les formules « up to date » de l'idéologie managériale. Et derrière la pensée d'emprunt arborée sur un ton péremptoire, se dissimulent une soumission et un assujettissement impressionnants au chef.

Comme je l'avais signalé précédemment, même lorsque le clivage tient, on repère l'influence de l'inconscient amental du côté de la vie privée par le besoin de punition d'une part, dans la sphère professionnelle par la soumission-sujétion au chef, d'autre part.

Cette clinique renvoie assez directement aux conduites que La Boétie décrit au chapitre des tyranneaux, dont la pyramide constitue une des trois sources de la servitude volontaire, qu'il analyse dans le *Discours de la servitude volontaire* (1548-1574) : « *Ceux qui sont possédés d'une ardente ambition et d'une notable avarice se groupent autour de lui et le soutiennent pour avoir part au butin et être, sous le grand tyran, autant de petits tyranneaux*⁷. » La différence entre cette description clinique et celle de La Boétie concerne la place du travail. Le travail, en effet, n'est pas mentionné par La Boétie dans le *Discours*, ce qui n'est pas étonnant si l'on tient compte de l'époque où il a été rédigé. Mais pourquoi le tyran a-t-il **besoin** de la servitude des serfs ? À cette question on peut répondre que la servitude n'est pas seulement une privation de la liberté. Elle est aussi la servitude, en tant que service rendu au tyran, en tant qu'elle implique la mobilisation de l'intelligence et des habiletés professionnelles du serf pour produire un travail et par le travail vivant **produire de la valeur et de la richesse**, que, précisément, le tyran et les tyranneaux vont s'approprier au détriment de ceux qui les ont produits et qui sont, de ce fait, condamnés à la pauvreté.

Freud n'était pas très loin de la problématique de la servitude volontaire et du clivage, bien que ni l'une ni l'autre ne soient convoqué dans son texte, lorsqu'il écrit son article sur les névroses de guerre. « *Les névroses de guerre (...) sont à concevoir comme des névroses traumatiques qui ont été rendues possibles ou favorisées par un conflit du moi. (...) Il se joue entre l'ancien moi pacifique et le nouveau moi guerrier du soldat, et il devient aigu dès que le moi-de-paix est à même de voir à quel point, il court le danger de perdre la vie en raison de son double parasitaire nouvellement formé. On peut tout aussi bien dire que l'ancien moi se protège contre le danger pour la vie par la fuite dans la névrose traumatique, ou qu'il se défend contre le nouveau moi, qu'il reconnaît comme menaçant pour sa vie*⁸. »

Christophe Demaegd⁹, dans une analyse rigoureuse, montre que Freud a buté sur la question du clivage du moi et sur la critique inachevée de la théorie du traumatisme, faute d'avoir pu penser que, pour le soldat, tuer relève en propre d'un travail, le travail du guerrier. Il en a résulté, selon C. Demaegd, la théorie de l'*Au-delà du principe de plaisir*, publiée un an plus tard, accordant une place éminente à la névrose traumatique, qui va affecter toute l'œuvre de Freud ultérieurement.

Entre le moi guerrier et le moi pacifique, il y a pourtant bel et bien un clivage, un clivage du moi. Tant que ce clivage tient, l'individu peut continuer dans la servitude volontaire au service de la guerre. Mais si ce clivage est déstabilisé, alors éclatent les symptômes souvent spectaculaires de la névrose de guerre.

Dans le cas de Monsieur François le clivage tient bien, et résiste à l'analyse. Les séances ont toujours un caractère répétitif. Elles se décomposent maintenant, immuablement, en trois phases. Une séquence est consacrée aux disputes avec sa femme, l'autre à ses relations médiocres avec ses enfants, la dernière aux événements actuels dans sa vie professionnelle. Ce qui est le plus frappant lorsqu'il parle de son travail, c'est qu'il ne suspecte pas du tout que je pourrais être critique vis-à-vis de ce qu'il raconte, comme s'il allait de soi que je ne pouvais que m'accorder, comme tout individu raisonnable, avec le réalisme économique dont il est un serviteur zélé. À moins qu'il ne s'appuie sur le principe selon lequel un psychanalyste, par son métier, se doit de suspendre tout

7. E. de La Boétie (1574), *Le discours de la servitude volontaire*, Paris, Éditions Payot (1976), p. 213-214.

8. S. Freud (1919), « Sur les névroses de guerre », *OCF-P XV*, p. 221.

9. C. Demaegd (2016), *Actuelles sur le traumatisme et le travail*, Paris, PUF.

jugement moral sur le comportement de ses patients. En toute circonstance, l'« analyste doit demeurer neutre et bienveillant ». Et il connaît cet adage, il l'a cité quelques mois auparavant.

Et pourtant...

La déstabilisation du clivage

Un jour, au début d'une séance, sans qu'aucun signe précurseur n'ait attiré mon attention, Monsieur François, sur un ton froid me déclare que, certes, dans son travail, il est un dirigeant irréprochable. Mais de son travail il ne restera rien.

– Silence –

Silence qui se prolonge plusieurs minutes, ce qui est tout à fait inhabituel. Il finit quand même par reprendre la parole. Il constate, me dit-il, que de sa vie il ne laissera aucune trace, il ne transmettra rien à ses enfants. Tandis que moi, ajoute-t-il, je m'occupe de patients, je soigne des gens, c'est utile. J'écris des articles et des livres. Ce que je fais a un sens. Sa vie à lui n'a pas de sens. Tout cela est prononcé calmement, d'un ton égal, sans affect, comme s'il s'agissait d'un observateur extérieur.

Aurait-il de l'estime pour moi ? Si c'est le cas je ne m'en suis jamais rendu compte. J'ai plutôt le sentiment que compte tenu de mes honoraires, il me considère comme un gagne-petit. À moins que derrière la froideur de son propos ne soit tapie une hostilité contre moi, tout aussi inapparente.

Très surpris par sa déclaration insolite, face à ses paroles laconiques, je finis par lui demander : « Mais ça vient d'où, cette question de la transmission que vous soulevez aujourd'hui ? »

– Monsieur François : « Ça vient du prêche du pasteur, dimanche dernier » – Silence –

– Moi : « Ah bon ! et de quoi a-t-il parlé, le pasteur ? »

– Monsieur François : « C'était un commentaire de la parabole des talents. » « Il a parlé de faire œuvre. » Et il me rapporte l'argument du prêche.

Dans les séances qui suivent, il commence à faire une critique de son travail. Pas de l'entreprise, mais de son travail à lui. C'est comme une déconstruction où, sans nullement s'effondrer, il passe en revue sa vie professionnelle. Plus tard arrivera la critique de son entreprise où les gains d'argent sont la seule et unique finalité. L'argent pour l'argent. Certes, l'argent, il ne faut sûrement pas cracher dessus, mais l'argent n'a aucun sens.

Il apparaît maintenant certain que le clivage se fissure. Je suis alors gagné par l'inquiétude. Car, même si le patient ne semble pas affectivement ébranlé par ce dont il me parle en séance, je sais que, s'il continue dans cette voie, il y a des risques de décompensation grave. Si la pensée d'emprunt ne protège plus le clivage, cela implique qu'il n'y a plus de contrôle exercé sur l'Inconscient non refoulé. Si ce dernier fait irruption il y aura une crise du moi (comme dans les « névroses de guerre »).

Quelques mots sur la métapsychologie de l'inconscient non refoulé : cet inconscient est le réservoir des messages radicalement intraduisibles, déposés dans la topique au cours de l'enfance. Ces messages intraduisibles sont ceux qui arrivent à l'enfant sous l'effet d'une décharge compulsive d'excitation de l'adulte contre l'enfant. Le plus souvent ce qui est intraduisible par l'enfant, ce sont les actes de violence de l'adulte, sous forme de coups portés à l'enfant, ou d'abus sexuels compulsivement perpétrés par l'adulte.

Mais quelques semaines après le début de cette levée de la résistance, Monsieur François est terrassé par des douleurs abdominales. Il est hospitalisé pour une pancréatite aiguë avec des calculs enclavés dans le canal de Wirsung. Des complications suivent et l'on doit procéder à l'exégèse d'une partie du pancréas. On craint l'apparition d'un diabète, mais après quelques jours d'insuline, la fonction endocrine du pancréas reprend correctement.

Pourquoi la décompensation ?

La levée de la résistance a donc été brutalement accélérée par la rencontre avec la parole du pasteur (transfert latéral). Le clivage est défait, et surgit le conflit entre les deux secteurs de l'appareil psychique. Il s'agit donc d'un conflit de systèmes, qui génère l'angoisse d'une part, l'activation du sens moral d'autre part. Avant la levée de la résistance interne la stabilité du clivage était assurée par le refus de penser la contradiction entre les deux secteurs de l'appareil psychique. Le refus de penser, est refus de penser **par soi-même** cette contradiction en s'abritant derrière la pensée d'emprunt du « réalisme économique ». Le recours à la pensée d'emprunt témoigne d'un rétrécissement du moi, parfois d'un appauvrissement du moi qui se manifeste bruyamment par la neutralisation de la pensée associative et l'absence de pensées incidentes, donnant aux séances cette texture indéfiniment répétitive. Assumer l'angoisse qu'implique le fait de penser par soi-même le conflit entre systèmes, assumer l'exigence de travail qu'elle implique pour la vie d'âme, c'est précisément ce en quoi consiste le fait d'user de son sens moral. Le sens moral, du point de vue métapsychologique serait donc, dans cette perspective, le courage de penser et d'assumer que le moi soit en conflit avec lui-même, dès lors qu'au nom des intérêts du moi, le moi accepte de s'adapter à la réalité. S'adapter à la réalité, c'est en l'occurrence consentir à apporter son concours à des pratiques que le sens moral récuse, comme d'organiser le harcèlement d'un directeur pour le contraindre à quitter l'entreprise, ou encore de participer directement à la corruption des clients.

L'acrasie

Le clivage ne signifie pas que Monsieur François n'ait pas de sens moral. Mais en choisissant de s'adapter, il met son sens moral en sourdine, en se refusant à penser. La mise en suspens de la pensée est le truchement essentiel de l'engourdissement du sens moral. Cette configuration est décrite depuis les Grecs sous le nom d'acrasie¹⁰, traduite par « faiblesse de la volonté » ou « incontinence » ou « intempérance ». Longuement analysée par Aristote, l'acrasie se caractérise de la façon suivante : Je sais parfaitement ce qui est bien et ce qui est mal. En la circonstance, je souhaite faire le bien, mais finalement je fais ce qui est mal. Reprenant la question de l'acrasie dans le cadre de la philosophie analytique, Donald Davidson a donné une conférence à la société britannique de psychanalyse en 1972 qui a été publiée sous le titre : « Les paradoxes de l'irrationalité¹¹ ».

L'acrasie permet l'*adaptation psychique* aux contraintes de la domination/servitude. Mais elle est aussi au principe de la *résistance interne* au sens freudien du terme. Résistance à l'analyse, qui est résistance à l'exigence de travail de la pensée. C'est pourquoi il convient de compléter la désignation du clivage en précisant : « clivage acrasique ».

Il me semble utile ici de souligner que le clivage acrasique ne concerne pas que ceux qui parmi nous se retrouvent du côté de la domination, c'est-à-dire du côté des tyranneaux. Ceux qui subissent la domination et dont la condition semble avant tout caractérisée par les marques de la servitude, donnent, aussi dans le clivage acrasique et le refus de penser l'ambiguïté de la contribution de leur intelligence qu'ils apportent au succès d'une organisation du travail qui ne peut pas se passer de leur zèle pour détourner la richesse au profit des dirigeants. Silvia Amati Sas est une analyste fortement inspirée par José Bleger¹², sur les victimes de la dictature. Elle développe, à leur propos, notamment de ceux qui ont subi la torture, le concept d'« adaptation à n'importe

10. Aristote, *L'éthique à Nicomaque*, livre VII. Traduction J. Tricot, Paris, Librairie philosophique Vrin, p. 315-380.

Voir aussi : Juliette Lemaire (2014) : « Les causes de l'akrasia chez Aristote – variation socratique ou texte aristotélicien ? ». halshs – 02077949. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02077949>

« L'acratique, sachant qu'il fait des choses mauvaises, agit du fait de la passion (c'est-à-dire de la souffrance), tandis que le modéré agit en suivant la règle. L'un suit le pathos, l'autre le logos » (Aristote 1145 b 12-14, cité par J. Lemaire, *ibid.*, p. 4).

11. D. Davidson (1982), « Paradoxes of Irrationality », in R. Wollheim, Eds J. Hopkins, *Philosophical Essays on Freud*, Cambridge University Press. p. 282-305. Trad. Française (1991), *Paradoxes de l'irrationalité*, Éditions de l'Éclat.

12. En particulier : J. Bleger (1981), *Symbiose et ambiguïté. Étude psychanalytique*, Paris, Presses Universitaires de France.

quoi¹³ ». De ses articles sur ce thème, une analyse raffinée a été produite par la philosophe Claire Pagès¹⁴. On pourra se référer aussi à l'ouvrage de Jean-Michel Chaumont¹⁵ : *Survivre à tout prix*, qui a analysé les dossiers des résistants communistes torturés et déportés par les nazis, et les procès auxquels ils ont eu droit de la part du Parti communiste lors de leur retour.

Lever la résistance interne acrasique, c'est d'un même mouvement, ré-activer le sens moral engourdi du patient et ouvrir la possibilité chez lui de développer ce que Kant désigne sous le nom d'autonomie morale subjective. Mais mobiliser le sens moral, c'est se heurter à deux difficultés :

– la première est d'ordre intellectuel. Pour pouvoir critiquer la tendance à l'adaptation (les intérêts du moi), il faut se donner le moyen de penser les rapports domination/servitude dans le contexte social et politique qui est le nôtre. Cela demande un effort intellectuel notoire. C'est ce que souligne Aristote¹⁶ lorsqu'il qualifie l'usage du sens moral de vertu dia-noétique (par différence avec les vertus morales proprement dites) ;

– la deuxième difficulté, c'est l'inévitable conflit entre le moi et l'idéal du moi (qui est en filigrane, mais en filigrane seulement, dans le texte de Freud sur les névroses de guerre entre le moi guerrier et le moi pacifique).

La levée de la résistance acrasique ouvre potentiellement non seulement sur la critique de l'entreprise, la critique du patron, mais aussi et surtout sur la critique de la soumission-sujétion au chef. Cette critique, inévitablement, entraîne aussi une autocritique et la prise de conscience de la destructivité interne qui trouvait sa voie élective d'éconduction par la voie de « l'adrénaline », c'est-à-dire de la jouissance du patient à se faire bras armé de la domination. Éconduction de la destructivité contenue dans l'inconscient amental, sous contrôle de la pensée d'emprunt. C'est la libération dans le moi de cette destructivité, lors de la levée de la résistance, qui est dangereuse et peut provoquer une décompensation psychiatrique ou somatique.

Du point de vue de la technique analytique, le défi consiste à perlaborer cette destructivité. En l'occurrence la perlaboration est le processus qui permet la transformation de la destructivité et de la compulsion, en agressivité structurée. C'est ce dont Philippe Valon discutait en 2011, en proposant le passage par le psychodrame qui utilise la voie de la motricité¹⁷. Avec Monsieur François, j'ai tenté de travailler à l'intérieur du cadre, mais c'était difficile parce qu'il y a là comme une course de vitesse. Si la voie de la perlaboration s'ouvre assez vite, la décompensation peut être conjurée. Le patient passe alors par une phase très pénible qu'on désigne sous le nom de « souffrance éthique ». La souffrance éthique commence quand surgit le conflit entre les intérêts du moi et l'idéal du moi, c'est-à-dire quand je prends conscience que j'accepte d'apporter mon concours à des pratiques que le sens moral réprovoque. Cette souffrance éthique prend de nos jours des proportions gigantesques dans le monde du travail. Sur ordre de la direction de l'hôpital, le médecin est sommé de faire sortir des malades qui ne sont pas en état de sortir, au nom du réalisme économique et de la réduction de la durée de séjour. Dans la justice, où l'État refuse d'augmenter le nombre de magistrats, les juges sont contraints de bâcler les procédures et la rédaction des attendus, au nom de la « gestion accélérée du stock » (de dossiers en attente). En raison du néo-management, en l'occurrence du New Public Management, ce sont les médecins qui sont conduits à commettre des actes de maltraitance contre leurs malades, ce sont les magistrats qui sont conduits à maltraiter le justiciable et à dégrader l'état de droit¹⁸. C'est ce dont il était question dans la Tribune rédigée par 9 jeunes magistrats, signée ultérieurement par plus de 6 000 magistrats (sur un total de près de 9 000) en date du 25 novembre 2021 : « *Nous, magistrats, ne voulons plus d'une justice qui n'écoute pas et qui chronomètre tout.* »

13. S. Amati Sas (1991), « Souffrance, douleur et cadres sociaux », *Rev. Fr. Psychanal.*, p. 945-955.

S. Amati Sas (2004) : « L'interprétation dans le trans-subjectif. Réflexion sur l'ambiguïté et les espaces psychiques », *Psychothérapies*, 24, p. 207-213.

14. C. Pagès (2022), « L'explication psychique des consentements problématiques. Cadre et ambiguïté », in A. Cukier, K. Genel, D. Rolo (2022), *Le sujet du travail. Théorie critique, psychanalyse et politique*, Presses universitaires de Rennes, p. 143-158.

15. J.-M. Chaumont (2017), *Survivre à tout prix*, Paris, Éditions la Découverte, p. 249-256.

16. Aristote, « Éthique à Nicomaque », *op. cit.*, Livre II.

17. P. Valon (2011) : « Pourquoi jouer avec des névrosés ? », *Documents & Débats APF*, n° 80, p. 111-115.

18. « Tribune », *Le Monde* du 23 novembre 2021.

Chez Monsieur François, après la levée de la résistance acrasique, la perlaboration de la destructivité serait probablement passée par une phase de souffrance éthique. Et il aurait fallu accueillir non seulement le désamour pour le patron fascinant, mais dans le transfert encaisser toute la haine contre moi, le psychanalyste responsable de cette descente aux enfers. L'agressivité saine n'a donc pas eu le temps de se structurer. La course contre la montre a été manquée. Il aurait fallu mettre en place un dispositif à une séance par jour, mais cela n'a pas été possible... à cause des contraintes de travail, précisément, et Monsieur François a décompensé.

Dans cette somatisation s'est engouffrée, comme dans la plupart des décompensations somatiques, la violence amentiale non élaborée en agressivité structurée.

Freud, on le sait, n'a pas fait de théorie du sens moral. Il a traité des sentiments moraux : la culpabilité, la honte, le besoin de punition. Mais ces sentiments, lorsqu'ils se manifestent dans le contexte d'une névrose ou d'une psychose, sont souvent immoraux. Dans *Malaise dans la culture*, Freud s'attache à une critique en règle de la « conscience de culpabilité », dont il précise qu'elle se manifeste comme besoin de punition, en ceci qu'elle joue un rôle important dans l'hostilité des hommes à la culture¹⁹. Dans la présentation que j'ai tentée d'une métapsychologie du sens moral, on se retrouve assez loin de l'explication que Freud donne de l'origine de la différenciation par l'individu du bien et du mal. Il invoque une influence étrangère : « *Il faut que (l'enfant) ait un motif pour se soumettre à cette influence étrangère ; ce motif est facile à découvrir dans son désaide et sa dépendance par rapport aux autres et on ne saurait mieux le désigner que comme angoisse devant la perte d'amour. S'il perd l'amour de l'autre, dont il est dépendant, il vient aussi à manquer de la protection contre toutes sortes de dangers, s'exposant avant tout au danger de voir cet autre surpuissant lui démontrer sa supériorité sous forme de punition. Le mal est donc au début ce pour quoi on est menacé de perte d'amour ; c'est par angoisse de cette perte qu'il faut éviter le mal... On appelle cet état "mauvaise conscience", mais à vrai dire il ne mérite pas ce nom, car à ce stade la conscience de culpabilité n'est manifestement qu'angoisse devant la perte d'amour, angoisse "sociale". Chez le petit enfant il ne peut jamais être quelque chose d'autre, mais même chez beaucoup d'adultes le changement se limite à ceci que la communauté plus vaste des hommes vient en lieu et place du père ou des deux parents. Ainsi se permettent-ils de commettre ce mal qui leur promet des agréments, pour peu qu'ils soient sûrs que l'autorité n'en apprendra rien ou ne pourra rien leur faire, et ils n'ont d'angoisse que celle d'être découverts. C'est avec cet état que la société contemporaine doit généralement compter*²⁰. »

La genèse du sens du bien et du mal, tout autant que son exercice à l'âge adulte suggèrent que la conscience morale est immorale. Une autre conception de la genèse du sens moral est proposée par le sociologue Patrick Pharo, dans un texte où il discute pied-à-pied le texte de Freud²¹. Selon lui, l'enfant découvre inévitablement que l'adulte ne respecte pas, lui-même, les règles et les valeurs morales qu'il invoque devant ses enfants. Discordance entre le dire et le faire. L'adulte dit qu'il ne faut pas mentir, mais l'enfant se rend compte qu'il ment. C'est à partir de cette discordance entre le dire et le faire que commencerait le travail de pensée de l'enfant, qui peut, dans certains cas, le mener à adopter des positions éthiques sensiblement différentes de celles de ses parents. Naissance du sens moral, ouvrant sur la possibilité d'une autonomie morale subjective.

La zone grise et l'esprit de Résistance

La levée de la résistance interne due au clivage acrasique n'est pas seulement une question de métapsychologie et de pratique de la psychanalyse. La levée de la résistance interne s'accompagne inévitablement d'une souffrance éthique et d'une angoisse potentiellement dangereuse pour le moi. *L'entrée en Résistance, l'esprit de Résistance*, dont je n'ai pas encore parlé, se paient d'une intranquillité psychique qui voisine parfois avec le

19. S. Freud (1929), « Malaise dans la culture », *OCF-P XVIII*, p. 310.

20. *Ibid.*, p. 311-312.

21. P. Pharo (1996), *L'injustice et le mal*, Paris, L'Harmattan, chap. 3, p. 99-121.

risque de décompenser. C'est le prix que payent ceux qui se refusent à l'adaptation ou qui se battent avec leur propre envie de capituler et de s'aligner sur les lois de Vichy.

Une philosophie de la Résistance ?²² (Jean-Pierre Vernant)

Quand en juin 40, nous étions jeunes à cette époque, nous nous trouvions en présence de l'effondrement non seulement de l'armée française mais de la France, on avait l'impression qu'on était devant un état de fait, qui quels que soient ses opinions, son idéologie, son tempérament, s'impose comme une évidence, une nécessité, il n'y a rien à faire, on est battu, ils sont là.

Alors qu'est-ce qui se passe ? Et qu'est-ce qui se passe, je vais prendre un exemple qui pour moi est un peu la clé du problème que nous examinons. Je prends quelqu'un comme Germaine Tillon, une jeune femme, elle est une anthropologue qui a travaillé en Algérie, qui est rentrée en France, elle est certainement d'orientation chrétienne, et elle écoute le discours de Pétain et qu'est-ce qu'elle fait ? Elle vomit. Elle vomit tripes et boyaux. L'esprit est dans ses tripes.

Et moi, je suis un jeune officier qui n'est pas démobilisé, en uniforme, j'entends ça, je vomis pas : mais je pleure toutes les larmes de mon corps. C'est aussi mon corps qui réagit. Pourquoi ? Parce qu'à ce moment-là, en écoutant ça, je me dis, d'autres que moi n'ont rien à faire. Je ne peux pas digérer ça. Je ne peux pas accepter ce qui est l'évidence incontestable sur le plan des faits. Alors pourquoi l'esprit ? Je me rappelle avoir vu à ce moment-là un ami proche qui pensait comme moi, qui avait comme moi des idées, qui avait été communiste avant-guerre comme moi, qui avait rompu avec les communistes au moment du pacte, comme moi et qui me disait « mais qu'est-ce que tu veux qu'on fasse, c'est comme ça, il faut voir comment ça peut s'arranger ». Et je lui ai répondu, je crois bien me souvenir « écoute, tu te sers trop de ta tête pour essayer de comprendre ».

Il faut réagir à des situations comme celle-là avec les tripes, avec le cœur. C'est insupportable. Et l'esprit est là au moment où devant les faits, devant la réalité, on dit NON, NON, NON. Non quoi ? On ne sait pas encore, on ne sait pas encore ce qu'on va faire. Moi je commence à coller des papillons, des choses comme ça, on se débrouille, mais ce n'est pas ça qui est l'essentiel. Il y a un moment où contre l'évidence du réel, on dit « je ne peux pas l'accepter ». Je ne peux pas l'accepter parce que si c'est comme ça, la vie n'est plus vivable.

Parce que pour que la vie puisse être vécue, il faut qu'il y ait en elle quelque chose qui est supérieur à la vie quotidienne, supérieur à simplement ce que je constate historiquement. Il faut qu'elle ait un sens. Et la décision de combattre, je peux dire qu'elle est une forme de l'esprit parce qu'il y a toutes sortes de combats par-derrière. Ce réflexe qu'elle a eu Germaine Tillon, que j'ai eu, que d'autres ont eu, que beaucoup n'ont pas eu, ils ont essayé et bien simplement de faire face, de se débrouiller avec l'événement en voyant comment on pouvait continuer à vivre, à manger, etc., mais qui n'ont pas eu ce sentiment d'un irrémédiable qu'il ne fallait pas accepter, quels que soient les risques auxquels on ne pensait pas trop.

Ça pouvait être pour des raisons de retrouver ensuite dans la lutte des formes qui donnaient un esprit qui avait eu ces mêmes réflexes que moi, qui avait vomi ou pleurer ou piquer des crises de rage. Ça pouvait être simplement des gens qui avaient combattu autrefois au quartier Latin, des militants d'Action française qui avaient l'idée d'une France et d'une Allemagne éternellement adversaires qu'on ne pouvait pas supporter la défaite. Ça pouvait être des chrétiens pour qui le message évangélique était le seul qui pouvait donner un sens à leur propre existence et qui par conséquent refusaient. Ça pouvait être des gens comme moi qui n'avaient pas de haine contre les Allemands et n'ont jamais voulu en avoir pour les Allemands comme Allemands, ils ont toujours refusé de dire les Boches, il faut tuer tous les Boches, non sûrement pas, mais qui avaient la haine du nazisme.

22. Communication de Jean-Pierre Vernant, filmée : <https://www.memoiresist.org/temoignage/jean-pierre-vernant/>

Et quand je dis la haine du nazisme, après tout, il y avait aussi un esprit dans le nazisme. Les jeunes nazis qui en 45 au moment où tout est perdu continuent à se battre, ils ont eu une réaction de ce type. Quelle est la différence ? La différence, c'est que tous ces esprits auxquels j'ai fait allusion, ils ont eu ceci de commun que la Résistance a renforcé, alors par rapport à l'idéologie des nazis, cette idéologie, même si elle avait l'apparence d'une spiritualité, elle ne pouvait pas l'être parce qu'il lui manquait la liberté.

Être libre, ça veut dire aussi reconnaître que les autres sont libres. Être soi-même, ça veut dire aussi qu'on reconnaît que les autres sont eux-mêmes et qu'on est soi-même que par rapport aux autres et en fonction de ce que les autres ont de différent. C'est-à-dire que liberté et universalité, c'était ça qui faisait qu'on peut parler d'un esprit de la Résistance ou d'une Résistance de l'esprit.

Julien Blanc a remarquablement commenté cette question dans *Au commencement de la Résistance. Du côté du musée de l'homme, 1940-1941* (2010), Paris, Éditions du Seuil et dans « Les petites conférences de Montreuil » : *Qu'est-ce que résister ?* (2021, Paris, Éditions Bayard).

Nous ne sommes pas actuellement sous la botte des nazis, mais l'esprit de Résistance est pourtant actuel comme le montre Antoine Duarte²³. Il est peut-être au rendez-vous de la subjectivité dans toute époque historique quelle qu'elle soit. Pourquoi ? Peut-être à cause de ce que Primo Levi désigne par l'expression de « zone grise ». Armando Arata²⁴ dans un article récent où il discute précisément de la zone grise, insiste sur le fait que, décrite par Primo Levi, elle concernait exclusivement une certaine catégorie de déportés dans les camps de concentration. Elle lui sert « à formuler une sorte de clause de précaution contre l'héroïsation des victimes. Si toute victime est digne d'être pleurée, leurs comportements ne sont pas tous à proposer en exemple ». Levi veut contrer une interprétation « simplificatrice » de la relation de domination notamment une conception « manichéenne » qui réduit « le flot des événements humains aux conflits, et les conflits aux duels ». (Les italiques signalent les phrases empruntées à Primo Levi.) « Il invite, dit Arata, à explorer les demi-teintes » où une partie considérable de la domination se joue. « La zone grise est habitée par un ensemble de "demi-consciences" qui sont, à des degrés différents et à la fois, des victimes et des oppresseurs. Il s'agit d'individus irréductibles au bloc de victimes innocentes sans pour autant être des dominants au sens propre. » Et plus loin Arata écrit : « Ainsi la zone grise devient aussi l'indice d'une diminution du taux de démocratie d'une société, (...) ». L'application de la notion de zone grise au monde du travail est explicitement pensée par Primo Levi, après toutefois avoir précisé qu'il est en total désaccord avec ceux qui soutiennent que l'entreprise capitaliste fonctionne comme un camp nazi. En l'occurrence les militants de « Lotta continua (affirmant) que l'usine n'a rien à envier au camp de concentration²⁵ ». Voici ce qu'écrit Levi : « La zone grise est constellée de figures abjectes ou pathétiques (elles possèdent parfois les deux qualités en même temps) qu'il est indispensable de connaître si nous voulons connaître l'espèce humaine, si nous voulons défendre nos âmes au cas où une épreuve semblable devrait se présenter à nouveau, ou si nous voulons simplement nous rendre compte de ce qui se passe dans un grand établissement industriel²⁶. »

C'est en poursuivant dans cette voie suggérée par Primo Levi, que certains chercheurs ont engagé leurs investigations dans le champ du travail²⁷.

Monsieur François pourrait sans doute être considéré par Primo Levi, comme ressortissant de la zone grise. Après la décompensation somatique, il a été possible de procéder à la perlaboration de sa destructivité adrénalinique. On passe alors à une analyse à trois séances par semaine. Ce qui conduit à un remaniement en

23. A. Duarte (2019), « Quand la coopération devient résistance : le cas d'un centre d'accueil demandeurs d'asile », *Nouvelle revue de psychosociologie*, 28, p. 111-123.

24. A. Arata (2023), « Autour de Primo Levi et de la "zone grise" : une réflexion sur l'usage de cette notion pour l'analyse du travail contemporain », *Travailler*, 50 (sous presse).

25. M. Anissimov (1996), *Primo Levi ou la tragédie d'un optimiste. Biographie*, Paris, Éditions Jean-Claude Lattès, p. 502.

26. P. Levi (1986), *I sommersi e i salvati*, Trad. fr. *Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*, Paris, Éditions Gallimard, 1989.

27. A. Bravo & F. Cereja (2014), *La zone grise*, Paris, Payot-Rivages (voir en particulier le chapitre écrit par A. Bravo), p. 133-154.

profondeur de toute son existence. Il quitte son entreprise et renonce à ses bonus mirifiques pour investir dans une sorte de galerie-boutique antiquaire où il expose et vend des meubles de designers modernes devenus introuvables. La réduction de son train de vie n'a guère convenu à son épouse, et finalement ils se séparent.

C'est sans référence à la zone grise, à la recherche des rapports entre le nazisme et le néo-management que l'historien Johann Chapoutot²⁸ a étudié le cas de Reinhart Höhn, un juriste et professeur allemand qui avait fait une brillante carrière à partir des années 30 ; où fervent nazi, il était devenu pendant la guerre, général dans la SS. Après la guerre, « en 1953, on le retrouve au poste de directeur de la Société allemande d'économie politique (*Deutsche Volkswirtschaftliche Gesellschaft, DVG*), une association et un think tank industriel qui vise, dans le contexte de haute croissance, à favoriser les méthodes de managements les plus efficaces (page 87) ». Il crée avec la DVG une grande école de management à Bad Harzburg en 1956, qui devient un équivalent de la Harvard Business School aux États-Unis, et de l'INSEAD créé en France en 1957. Il est le promoteur d'une doctrine de management : « le management par délégation de responsabilité (p. 106) ».

Il a extrait de son expérience dans la SS les principes d'une méthode de direction qui consiste « *contrairement aux pratiques en vigueur jusqu'alors, (en ce que le chef) ne prescrit pas d'action dans les détails les plus précis de son exécution. Il se borne à des "directives" en termes d'objectifs. Son rôle est d'ordonner (un résultat par exemple), puis d'observer, de contrôler et d'évaluer* » (p. 113). Je n'ai pas le temps de développer cette doctrine. Je m'en tiendrai à mentionner seulement que Höhn est l'inventeur de la « fiche de poste », du « management par objectifs », et du « New Public Management ». Il a dûment enseigné cette doctrine pendant plusieurs décennies à quelque 600 000 cadres venus des principales entreprises et administrations allemandes, y compris de l'armée de la République Fédérale (à partir de la fin des années 50).

Cet exemple analysé par Chapoutot montre que le monde du travail occupe une place essentielle dans la formation du rapport domination/servitude. Ce processus traverse le monde du travail en son entier mais, ce que l'on apprend dans l'entreprise, diffuse ensuite dans la cité tout entière. C'est la thèse de la « centralité politique du travail », qui consiste à montrer que le rapport domination-servitude n'existe pas seulement de façon abstraite dans les rapports entre l'État et la société civile. L'apprentissage de la servitude volontaire, et surtout de la mobilisation de l'intelligence au service du tyran et des tyranneaux, passe toujours par le travail vivant.

Signalons qu'à l'inverse, le travail peut, à condition que l'organisation du travail soit conçue autrement qu'elle ne l'est actuellement, le travail, donc, peut devenir un des hauts lieux d'apprentissage de la démocratie, comme le soutient le philosophe américain John Dewey en particulier dans son débat avec Lippmann²⁹, et comme le montre dans un ouvrage récent, Emmanuel Renault³⁰.

L'esprit de Résistance est donc une question qui concerne universellement tous ceux et celles qui travaillent, sans exception. Car « travailler ce n'est pas seulement produire, c'est aussi vivre ensemble ». Dans la zone grise ce vivre ensemble peut prendre la forme de la servitude volontaire. Lorsque au contraire existe un espace démocratique dans l'entreprise, le travail peut donner accès à la franchise, voire à la fraternelle affection³¹ entre compagnons, pour reprendre ici la terminologie de La Boétie dont le « Discours » est plus que jamais d'actualité.

Conclusion

Nous sommes tous concernés par la zone grise. Parce que nous sommes tous clivés, patients aussi bien que psychanalystes. Il y a toutefois des différences dans l'étendue du clivage : plus la pensée d'emprunt occupe

28. J. Chapoutot (2020), *Libres d'obéir*, Paris, Flammarion.

29. S. Audier (2008), *Le colloque Lippmann. Aux origines du néo-libéralisme*, Lormont, Éditions du Bord de l'Eau, 355 pages.

J. Dewey (1920), *Reconstruction en philosophie*, Paris, Gallimard, 2014.

30. E. Renault (2022), *Le travail et ses problèmes. Biologie, sociologie et politique chez John Dewey*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 213 pages.

31. E. de La Boétie (1574), *Le discours de la servitude volontaire*, Paris, Éditions Payot (1976), p. 184.

une place importante, plus la pensée préconsciente s'étrique, au point de confiner à la pensée opératoire, comme c'était le cas chez Monsieur François. De mon point de vue la résistance interne (au sens freudien du terme), la plus dure à lever, est maintenue par le clivage du moi. Sa perlaboration implique des risques sérieux de décompensation. Par voie de conséquence c'est un problème de technique analytique particulièrement délicat. Chez les analystes ayant franchi le cap de la vieillesse, arrivent parfois des patients qui ont déjà fait une longue analyse, voire plusieurs tranches. S'ils en ont tiré des bénéfices, ils nous disent aussi que, sur le fond, en fait, ils ont une impression d'échec. Rien n'a changé. Ils sont encore et toujours tourmentés par les mêmes souffrances. Ils viennent nous voir, en espérant que, peut-être, il nous sera possible de faire pour eux quelque chose d'utile. Dans la plupart des cas cette demande porte en fait sur la résistance invincible que le clivage du moi oppose à l'analyse. Si nous acceptons de relever le défi, il faut d'abord partir à la recherche de la pensée d'emprunt qui recouvre cette partie de l'inconscient, qui n'a pas été formée par refoulement, c'est-à-dire l'inconscient amential. Et il faut aussi rechercher les deux principales manifestations de cet inconscient sur le moi, à savoir le besoin de punition et la tendance à une forme de docilité ou à la soumission, qui se dissimulent souvent derrière le masque d'une rigidité caractérielle. Il faut enfin tester la capacité du patient de s'ouvrir à l'esprit de Résistance, c'est-à-dire à la capacité de critiquer le rapport domination-servitude, non seulement dans la sphère du travail, mais aussi dans la sphère privée. Si l'esprit de Résistance ne peut pas déstabiliser le fond d'antisémitisme, de racisme, de misogynie, de mépris social ou d'indifférence à l'injustice sociale qui réside au fond de chaque individu, la résistance interne venant du clivage acrasique ne pourra jamais être levée et le patient restera victime du principe de répétition.

En retour cela implique que chez l'analyste, l'esprit de Résistance soit actif, c'est-à-dire qu'il tolère la souffrance qu'implique la conscience d'appartenir à la zone grise, avec la « mauvaise conscience », au sens que Vladimir Jankélévitch donne à cette notion. Je cite la première phrase de la présentation par Pierre-Alban Gutkin Guinfolleau³², qui figure en tête de l'ouvrage de Jankélévitch : *La mauvaise conscience* : « Avons-nous jamais l'esprit léger ? Pouvons-nous prétendre à la quiétude de l'âme autrement que sur le mode de l'illusion ? Bien entendu, il est possible et même vital de parfois se mentir à soi et de se croire ce qu'on n'est pas. Le confort de la duplicité n'est certes pas honnête, mais il est intéressé. Bien sûr nous mentons aussi aux autres pour mieux oublier notre médiocre condition : nous sourions et nous faisons "comme si" tout allait pour le mieux. Et nous le croyons vraiment car nous savons combien il est pénible de nous regarder de plus près, d'affronter la triste réalité de la vie de nos consciences. Nous sommes misérables, mais nous ne voulons pas le savoir ! » (p. I).

32. V. Jankélévitch (1933), *La mauvaise conscience*, Paris, Éditions Alcan.
Dans l'édition de Flammarion (2019), P.A. Gutkin-Guinfolleau, « Présentation », p. I-XXXIII.

POINT D'INCIDENCE
Psychanalyse de l'enfant
ou psychanalyse avec les enfants :
les enjeux de la formation

Samedi 14 octobre 2023

Introduction

Dominique Suchet

Merci Christine Franckx de votre présence parmi nous.

La lecture des documents sur lesquels nous travaillons a suscité quelques réflexions que je soumetts à notre discussion. Elle porte sur quatre points :

Le premier terme qui a retenu mon attention dans le document des « procédures » est celui « d'équivalence » concernant les évaluations des candidats individuels à leur adhésion à l'API, ou à la reconnaissance en tant qu'analyste de l'enfance et de l'adolescence de l'API, et formés dans des organisations **non** membres de celle-ci.

Ce terme introduit pour moi une ambiguïté qui mène à une confusion, dans le sens où le candidat non formé dans des organisations de l'API **débiterait dans un second temps seulement sa formation de psychanalytique selon les modèles reconnus par l'API**. Il y aurait donc une inversion du cursus de formation. Et cela intrigue, quand il est admis que le cursus comporte l'analyse personnelle, l'enseignement et les cures supervisées de patients adultes. Ce qui est du reste précisé dans le document.

Si j'ai bien compris, cela laisse entendre que la formation de l'analyste n'est plus une modalité unique. L'analyste pourrait être formé exclusivement à la psychanalyse avec les enfants dans un premier temps.

On peut souligner que si tout un temps les débats ont porté sur une reconnaissance d'un travail analytique avec les enfants, aujourd'hui ce débat semble clos pour être déplacé.

La psychanalyse des enfants pourrait-elle être première dans la formation des psychanalystes ? C'est là une première question que j'étais en reprenant une fois encore la lecture des textes de Freud :

Lorsque Freud reçoit le petit Hans et son père, le tournant décisif – de ce qui pourra s'appeler l'analyse d'un jeune garçon de 5 ans – repose sur l'interprétation, par Freud, du transfert du jeune enfant sur son père qu'il aura décelé sur un dessin. Si l'observation de l'enfant a commencé dans le souci de Freud de justifier ses hypothèses avancées dans les *Trois essais*, cette interprétation reste portée par les connaissances psychanalytiques de 1909 acquises avec les adultes.

Il y a sans nul doute une intrication entre les cures d'enfants et les cures d'adultes, les unes irriguant les autres, la connaissance première provient des cures d'adultes.

Avec les enfants, l'analyste est confronté à la violence des passions et la mise en actes des mouvements pulsionnels infantiles non encore refoulés. Il est touché au plus intime. Nous pourrions dire que l'analyste se retrouve aux prises avec l'infantile de l'adulte croisé dans son analyse personnelle et qu'il (re)croise dans l'infantile de l'enfant. La cure analytique d'un enfant nous met au contact non pas avec l'enfant réel mais avec ses tentatives d'obtenir une satisfaction hallucinatoire dans l'espace du transfert.

Dans cet espace, la dissymétrie conserve toute son importance. Elle n'est pas seulement supportée par celle analyste/patient, elle l'est aussi par celle entre l'analyste (l'adulte) et le patient enfant. L'analyste écoute. Ici, les jeux de l'enfant, ses dessins, sont interprétés pour donner sens à ces productions. Ici encore, l'analyste aide l'enfant à la remémoration de scénarios infantiles, eux, déjà refoulés. Les lacunes de la mémoire infantile existent chez l'enfant comme chez l'adulte.

Quels seraient alors les ressorts qui engagent la reconnaissance d'une formation spécifique des analystes à la psychanalyse avec des enfants ?

C'est là une deuxième préoccupation.

Serait-ce sous l'effet d'une pression sociale : celles des parents, de l'école, des institutions diverses, qui demandent adaptabilité et normalisation de l'enfant dans son environnement ?

En France, nous avons eu à faire face à la tentative des pouvoirs politiques d'interdire la psychanalyse dans le traitement des enfants autistes. L'API, en apportant une reconnaissance officielle à cette demande par le biais d'une « spécialisation » de la psychanalyse viendrait-elle contrer cette suspicion ?

Mais la psychanalyse a-t-elle la capacité d'une telle adaptabilité ? Et dans cette tentative de réassurance des services institutionnels, ne perdrait-on pas l'**inconvenant** de l'inconscient et du sexuel infantile ? Ne risque-t-on pas de mettre en avant l'enfant réel dans une telle position et (re)tomber dans une « confusion des langues » ?

La psychanalyse des enfants a été une préoccupation à l'APF et elle le reste – cf. le dernier groupe de réflexion en 2014 : « L'enfant dans la psychanalyse ».

Tout analyste de notre association, membre ou en formation, peut facilement trouver des interlocuteurs dans ce domaine. Mais cette démarche reste avant tout personnelle, en lien précisément avec le rapport intime que chacun entretient avec l'enfant et l'enfance, à quelque moment que ce soit de sa vie analytique.

Est-il possible, dans ces conditions, de conceptualiser une formation curriculaire dans la formation des analystes à la psychanalyse avec les enfants ? Ce sera ma dernière observation.

Nous avons en héritage la position de l'APF déjà énoncée par Victor Smirnoff en 1971.

Une formation spécifique et parallèle de psychanalyste d'enfant ne se justifie ni du point de vue théorique, ni du point de vue pratique. L'opinion générale semble favorable à une modalité unique de formation en vue de devenir psychanalyste : aucun psychanalyste ne devrait être formé en vue d'une pratique exclusive de l'analyse d'enfants.

La reprise d'un débat sur la question n'est pas à exclure, mais sera sous-tendu par les interrogations soulevées par le « Code de Procédure » que propose l'API. Les réunions du COCAP qui rassemblent des collègues aux prises avec ces questions nous montrent que cette « réforme » n'est pas chose facile et nos questions s'ajoutent à celles des autres sociétés composantes de l'API.

Aujourd'hui, nous allons pouvoir envisager ces interrogations avec vous.

Présentation de la situation (Notes)

Christine Franckx¹

Objet de la rencontre : clarifier la position de l'IPA par rapport à la psychanalyse avec les enfants et les adolescents, les enjeux de la formation. Actuellement : formation analyste adulte, analyste adulte et enfant par une formation consécutive, analyste adulte + enfant par une formation intégrée. La formation intégrée est recommandée par l'IPA et vise à bénéficier à tout institut des apports de la psychanalyse des enfants et des adolescents.

Je vous détaillerai les procédures, critères, réflexions que l'IPA a décrits très récemment, c'est-à-dire la reconnaissance de l'analyse d'enfants en 2000, procédure de formation intégrée acceptée en 2016, premières recommandations du COCAP acceptées en 2019.

Nous sommes dans une deuxième vague de recommandations, pour cela il est intéressant de recueillir les avis. C'est pourquoi votre invitation tombe à pic, dans un moment fructueux pour se faire entendre à l'IPA.

Former des analystes, soit, les aider à devenir capables de mobiliser l'inconscient en développant des instruments psychiques aptes à penser les pensées et à contenir les émotions. Dans ce sens-là, il n'y a pas de différence entre l'analyse d'enfants et d'adolescent avec l'analyse d'adultes. L'infantile n'a pas d'âge ; en analyse avec l'enfant on s'occupe de son infantile. En revanche, il y a une grande différence entre l'infans de la psychanalyse avec les adultes et celui de l'enfant que nous avons en traitement. Il vient nous voir avec sa sensorialité et sa corporéité, assorties de la souffrance de ses parents et de sa famille. Cela implique des techniques différentes, des enjeux et défis différents pour l'analyste. Il s'agit peut-être d'une confusion de langues quand on prononce le mot « enfant ». La longue histoire de la psychanalyse avec l'enfant court en parallèle avec l'histoire plus large de la psychanalyse. Il est un fait que l'enfant n'a pas connu une histoire si heureuse dans cette affaire. À part beaucoup d'autres facteurs, souvent politiques, mais aussi des résistances internes, une certaine confusion de langues a donc peut-être joué.

Différents points de vue : prendre conscience des strates infantiles par l'observation de la réalité du fonctionnement psychique de l'enfant dans lequel il y a déjà un transfert sur l'analyste. Soit, une complexité psychique déjà éloignée de l'archaïque « premier ». Je cite Athanassiou (1994) : « L'aide apportée par l'analyse de l'enfant à la compréhension de l'adulte se situe au niveau de ce qui se retrouve de l'organisation générale de l'enfant dans l'organisation générale de l'adulte, ce qui implique que l'adulte a hérité non seulement du “primitif” mais aussi du “civilisé”, c'est-à-dire la possibilité d'avoir accès à la position dépressive et être capable de faire le deuil de son enfance grâce à des moyens qui ont leur origine dans son enfance elle-même. »

Un autre aspect, dont on peut discuter, est qu'il faut la reconnaissance par une institution analytique pour devenir analyste (d'adultes) et sa validation par l'IPA, organe international qui règle les critères de formation et donc d'appartenance. Plus récemment, c'est également le cas pour devenir « psychanalyste d'enfants et d'adolescents ». Le COCAP a été créé en 1999 sous la présidence de Kernberg pour rattraper les années perdues et les tentatives échouées (voir histoire ci-dessous) ; Anna-Marie Sandler en fut sa première présidente. Je vous montrerai en résumé les difficultés pour faire accréditer la psychanalyse d'enfants par l'IPA, difficultés qui suivent l'histoire de la psychanalyse depuis ses débuts comme nous l'avons dit.

1. Psychanalyste, membre titulaire Société Belge de Psychanalyse, ancienne présidente, Co-chair Europe COCAP (2021-2025).

Dans ce premier temps, l'IPA s'est appuyée sur un parallélisme des modalités de formation d'analystes d'adulte et d'analystes d'enfants et adolescents, en particulier l'exigence d'une fréquence hebdomadaire des séances égale à ce que l'on demande pour des analyses d'adultes. S'agissait-il d'une première étape ? D'où l'importance de discuter avec l'IPA. Les enjeux de la formation analytique « intégrée » n'ont pas uniquement des conséquences sur l'analyse d'adultes mais également sur le travail analytique avec les enfants. La transformation de la psychothérapie avec les enfants en « psychanalyse des enfants » pourra être étudiée, ainsi que les différences entre analyse d'enfants et analyse d'adolescents, ou plus encore avec le travail analytique mère-bébé.

Spécificités de l'analyse avec des enfants :

L'enfant remet en question notre autorité, il nous faut gagner son estime et sa confiance. La question de l'*analysabilité* ne se pose souvent pas, on accepte de prendre en charge tout enfant en souffrance, si les parents ou les éducateurs nous l'adressent et... si nous avons le courage d'entreprendre le traitement, de rencontrer des angoisses archaïques, des actings violents, etc. De plus, la question de la responsabilité se présente différemment, avec un double contrat qui s'accompagne d'un double/triple jeu de transferts et contretransferts. Le risque étant de privilégier l'attitude psychothérapeutique de (re)construction.

- La spécificité du **cadre** :

Je reprends une citation par Jean-Claude Guillaume : « Pour que le cadre autorise la mise en place d'un processus de croissance psychique, une réélaboration des angoisses primitives non mentalisées et une capacité de symbolisation, il convient qu'il recrée un dispositif identique à celui qui permet à la psyché elle-même de se construire : une base sensorielle et concrète, le *corps* en quelque sorte, où entrent en scène l'espace, la temporalité, les jouets, etc., et un appareil à penser, capable à partir de l'expérience et des modèles hérités des parents de se redéployer et de reprendre sens dans le transfert. »

Souvent une permanence d'objet n'est pas encore enracinée ou même constituée, ce qui impacte le rôle du cadre : est-ce que l'enfant élabore entre les séances ou bien faut-il s'appuyer sur une présence réelle ? L'objet réel et l'objet vivant sont confondus.

- Trois questions concernant le(s) **contre-transfert(s)** dans les traitements analytiques des enfants :

La dépendance de l'enfant aux parents – ou l'inverse, l'enfant cacherait-il sa dépendance aux objets internes de son propre monde interne, derrière la dépendance réelle aux parents réels ?

La confiance des parents, condition *sine qua non* sans laquelle il n'y aura pas d'analyse de leur enfant. Ils doivent permettre la mise en place d'un cadre et autoriser un temps suffisamment long pour le processus de la cure. Déstabiliser les conditions du cadre analytique est une arme efficace pour s'opposer à l'analyse d'enfants.

La collaboration avec les parents : observer leur enfant qui bénéficie d'une écoute peut réveiller chez eux leurs propres désirs de se faire comprendre et entendre. Les rôles doivent être clarifiés : parents versus analyste. Nécessité de la mise en place d'un espace de coopération, d'un groupe qui comprend la famille (élargie), l'analyste, les consultants (école, institution, éducateur, etc.).

- Spécificités de la **cure** analytique avec un enfant :

Le jeu se situe toujours entre une vraie créativité et un drame réel – il y a rarement une période de perlaboration entre les séances, l'analyste doit jouer le rôle qui lui est attribué.

Les désirs inconscients des parents interfèrent. Cf. « Ghosts in the nursery », Selma Fraiberg : un travail **avec** les parents fait souvent parti de la prise en charge dans son ensemble.

Nécessité de tolérer un matériel cru et/ou les angoisses archaïques ravivées.

Procédure d'équivalence pour la reconnaissance comme analyste d'enfants et d'adolescents

L'Histoire :

Freud a étudié la **pédiatrie** chez Baginsky à Berlin, afin d'être mieux armé comme directeur du service de neurologie d'un institut public à Vienne. Il y avait une consultation d'enfants trois fois par semaine pendant 7 ans (1886-1893). Son expérience avec les enfants était vaste – de plus, ses 6 enfants sont nés entre 1887 et 1895. On peut donc sans doute considérer que les débuts de la psychanalyse ont largement été impactés par la présence des enfants « partout » autour de Freud.

La première « analyste d'enfant » fut Hermine von Hug-Hellmuth, membre de la Société de Vienne à partir de 1913. Éducatrice de formation, elle s'intéressa à la psychanalyse dont elle décrivit les rapports avec les sciences de l'éducation. Elle a été la première à avoir noté l'importance du jeu comme expression des fantasmes inconscients.

Anna Freud et ses collègues ont commencé le « nouveau mouvement » d'analyse d'enfants dans les années 1920, toujours à Vienne. Les candidats pouvaient expérimenter l'analyse d'enfants seulement après avoir été gradués comme analyste d'adultes. Ce fut la première proposition pour une formation intégrée.

De son côté, dès 1927 dans un colloque organisé par la Société Britannique, Mélanie Klein explore les raisons des résistances pour le développement de la psychanalyse d'enfants.

Esther Bick, dans un exposé au congrès de l'IPA à Édimbourg en 1961, « La psychanalyse d'enfants aujourd'hui », souligne les problèmes spécifiques du contre-transfert : l'analyste d'enfants doit faire un travail constant d'élaboration de ses identifications inconscientes, celles qui s'identifient à l'enfant contre les parents, comme celles qui s'identifient aux parents contre l'enfant, ou encore en s'identifiant à une attitude parentale protectrice.

En 1966, sur l'invitation à Chicago d'Heinz Kohut, Anna Freud a présenté son texte sur « L'institut psychanalytique idéal : une utopie ». Elle revient sur cette idée en 1971 pour préparation du congrès de l'IPA à Vienne : « Chaque analyste devrait avoir une expérience avec les adultes et avec les enfants. » La proposition de faire reconnaître Hampstead comme une société composante de l'IPA a été refusée au congrès. Pourtant, Anna Freud était membre du training committee de la Société Britannique, mais celle-ci refusait la reconnaissance de la formation par l'analyse d'enfants. Depuis 1945, la British avait une formation en deux temps consécutifs, d'abord avec des adultes, puis avec des enfants. Les discussions sur une formation « intégrée » restent très actuelles à Londres.

En France, c'est Sophie Morgenstern qui introduit la psychanalyse d'enfants. Des psychanalystes d'enfants, après-guerre, ont été très importants parmi lesquels Françoise Dolto, Serge Lebovici (président de l'IPA de 1973 à 1977), René Diatkine, qui, dans un symposium à Genève en 1970 consacra un exposé au « rôle de la psychanalyse d'enfants dans la formation psychanalytique ».

Comme nous l'avons rappelé, c'est sous la présidence (IPA) d'Otto Kernberg qu'en 1999 le comité COCAP a été institué (avec Anne-Marie Sandler comme première présidente) avec pour mission de faire avancer la question de la psychanalyse d'enfants.

Le statut de la psychanalyse d'enfants a enfin été reconnu par l'IPA en 2000 comme une sous-spécialité de la pratique analytique.

La clause du grand-père, je pense en 2007-2008, a permis d'avancer sur le développement de la psychanalyse d'enfants par la reconnaissance d'analystes d'enfants, dont les noms furent proposés par l'institut de formation de chaque société appartenant à l'IPA.

En 2016, le board de l'IPA reconnut les critères de la formation intégrée.

En 2019 furent énoncées les premières vagues de recommandations.

À quelles fins reconnaître des analystes d'enfants et d'adolescents ?

Dans tous les cas, toujours consécutive à une validation comme analyste d'adultes. Il s'agirait d'approfondir une pratique de « psychothérapeute d'enfants » et de pouvoir évaluer/discriminer ce qui est du ressort analytique (plutôt déconstructif), de ce qui relèverait du ressort psychothérapeutique (plutôt (re)constructif, voire adaptatif).

Pour pouvoir former des analystes à la cure d'enfants et d'adolescent, il faut bien des analystes formateurs reconnus pour cette compétence spécifique.

Est-ce que la reconstruction de l'enfance dans les cures d'adultes ne pose pas un problème pour la compréhension de l'infantile, si l'analyste n'a pas été lui-même confronté à la réalité clinique l'enfant, avec ses angoisses rattachées aux zones les plus archaïques de la psyché infantile ?

La conséquence d'une non-reconnaissance de la spécificité et des exigences de la psychanalyse d'enfants et d'adolescents laisserait ouvert l'exercice de cette pratique à « n'importe qui » pour faire « n'importe quoi ».

Conclusion interrogative :

La pratique de la psychanalyse de l'enfant est-elle un élément important de la formation du futur psychanalyste d'adultes ?

La technique de la psychanalyse de l'enfant finira-t-elle par imprégner voire « contaminer » les exigences de la technique de la cure type ?

Les acquis de la recherche autour de la psychanalyse de l'enfant (en lien avec les recherches en pédopsychiatrie) enrichiront-ils la théorie de la cure-type ?

Références :

Athanassiou C. (1994), « L'apport de l'analyse de l'enfant à l'analyse de l'adulte : la perspective kleinienne », *Rev. Fr. Psychanalyse*, 58 (3), p. 831-837.

Ferro A. (2011), « Quel statut proposer pour l'analyse des enfants ? », *Journal de la Psychanalyse de l'Enfant*, p. 127-149.

Geissman Cl. & Geissman P. (2004), *Histoire de la psychanalyse de l'enfant. Mouvements, idées, perspectives*, Paris, Payot.

Golse B. (2010), « La psychanalyse de l'enfant représente-t-elle l'avenir de la cure type ? », *Les Destins du Développement chez l'Enfant*, p. 245-254.

Golse B. (2011), « Les enjeux de la psychanalyse de l'enfant au regard de la théorie de l'après-coup », *Journal de la Psychanalyse de l'Enfant*, p. 67-89.

Guillaume J.-C. (2011), « Quelques réflexions sur le cadre » *Journal de la Psychanalyse de l'Enfant*, p. 91-107.

Meersand P. (2021), "A brief history of Child Psychoanalytic Training", *The Psychoanalytic Study of the Child*.

Nakov A. (2011), « L'histoire malheureuse de l'enfant dans la psychanalyse » *Journal de la Psychanalyse de l'Enfant*, p. 25-52.

Novick J., Kelly K. (2021), "Training Life-Cycle Psychoanalysts: Integrated Psychoanalytic Education", *The Psychoanalytic Study of the Child*.

Ribas D. (2021), « Psychanalyse de l'enfant, pédopsychiatrie et psychothérapie : enjeux actuels », *Journal de la Psychanalyse de l'enfant*, p. 51-68.

Les risques entrevus aux « Procédures d'équivalence » pour les évaluations des candidats individuels à la formation

Paule Lurcel

Merci Christine Franckx de votre présence parmi nous.

Nous ne pouvons qu'approuver la préoccupation des instances de l'API d'accorder une place importante à la psychanalyse des enfants. Nous devons souligner qu'aujourd'hui, les spécificités du travail du psychanalyste avec des enfants, tout comme la psychanalyse des enfants, sont reconnus.

La question qui nous occupe aujourd'hui est celle-ci : **quelle serait la pertinence d'une formation spécifique et additionnelle des psychanalystes membre de l'API à celle-ci ?**

La lecture des documents sur lesquels nous travaillons a suscité quelques réflexions que je soumetts à notre discussion.

Le premier terme qui a retenu mon attention dans le document des « procédures » est celui « d'équivalence » concernant, je cite : *les évaluations des candidats individuels à leur adhésion à l'API, ou à la reconnaissance en tant qu'analyste de l'enfance et de l'adolescence de l'API, et formés dans des organisations non membres de celle-ci.*

Ce terme introduit pour moi une ambiguïté qui mène à une confusion. En effet, un candidat non formé dans des organisations de l'API débiterait donc, dans un second temps seulement, sa formation psychanalytique selon les modèles reconnus par l'API. Il y aurait alors, de fait, une inversion du cursus de formation puisqu'il est admis que le cursus comporte en premier lieu l'analyse personnelle, l'enseignement et les cures supervisés de patients **adultes**. Ce qui est du reste précisé dans le document. **À quel moment la psychanalyse personnelle se place-t-elle ? Est-elle un prérequis pour s'engager dans une formation de psychothérapeute, psychanalyste, d'enfants ?** Cette dissociation des pratiques et cette inversion de l'abord psychanalytique est intrigante.

Cela laisserait entendre que la formation à la psychanalyse ne répondrait plus à une modalité unique, puisque l'analyste pourrait, dans un premier temps, se former exclusivement à la psychanalyse – ou faudrait-il dire la psychothérapie ? – avec les enfants, sans être membre de l'API.

La psychanalyse des enfants pourrait-elle être première dans la formation des psychanalystes ? C'est en reprenant la lecture d'un texte de Freud, que j'étais mon questionnement :

Quand Freud reçoit le petit Hans et son père, le tournant décisif de ce qui pourra s'appeler l'analyse d'un jeune garçon de 5 ans, repose sur l'interprétation, par Freud, du transfert du jeune enfant sur son père, transfert qu'il aura décelé sur un dessin. Si l'observation de l'enfant a été initiée par le souci de Freud de justifier les hypothèses avancées dans ses « rois essais... », cette interprétation est portée par les connaissances psychanalytiques de 1909.

S'il y a sans nul doute une intrication entre les cures d'enfants et celles des adultes, les unes irriguant les autres, la connaissance première vient des cures d'adultes.

Avec les enfants, l'analyste est confronté à la violence de ses passions et à la mise en actes de ses mouvements pulsionnels non encore refoulés. Il est touché au plus intime. Nous pourrions dire qu'il est aux prises avec son infantile, celui qu'il a croisé dans son analyse personnelle et qu'il croise avec l'infantile de l'enfant qu'il

écoute. La cure analytique avec un enfant nous met au contact non pas avec l'enfant réel mais avec les tentatives de ce dernier d'obtenir une satisfaction hallucinatoire dans l'espace du transfert.

La dissymétrie dans la cure classique a son importance. Elle n'est pas seulement supportée par la dissymétrie analyste/patient, elle est aussi celle qui réside entre l'analyste-adulte et le patient-enfant. De plus, la présence des parents « réels » est une composante importante du travail avec les enfants – elle devient vite une dimension qui s'impose dans le dispositif en le complexifiant. De ce point de vue, l'exercice de la psychanalyse avec des enfants peut s'avérer plus ardue et malaisée qu'avec des adultes.

L'analyste écoute. Avec l'enfant, il observe ses jeux et ses dessins et les interprète afin de donner sens à ces productions. Il aide l'enfant à la remémoration de scénarios infantiles, eux, déjà refoulés. Les lacunes de la mémoire infantile sont présentes chez l'enfant comme chez l'adulte.

Quels seraient les ressorts qui engagent la reconnaissance d'une formation spécifique des analystes à la psychanalyse avec des enfants ?

C'est là une deuxième préoccupation.

Serait-ce sous l'effet d'une pression sociale : celle des parents, de l'école, des institutions diverses, qui demandent une adaptabilité et une normalisation de l'enfant dans son environnement ?

En France, nous avons eu à faire face à la tentation et même à la tentative des pouvoirs politiques d'interdire la psychanalyse dans le traitement des enfants autistes. Par le biais d'une spécialisation « infantile » de la psychanalyse, l'API viendrait-elle contrer la suspicion qui rôde toujours autour du travail du psychanalyste ?

Mais la psychanalyse, dans sa nature, a-t-elle pour vocation de répondre à cette demande d'adaptabilité des enfants ? Dans cette tentative de réassurance des services institutionnels, la psychanalyse ne perdrait-elle pas son rapport étroit à l'inconvenant et à la subversion de l'inconscient et du sexuel infantile ? Ne risque-t-on pas, en prenant une telle décision, de mettre en avant l'enfant réel en favorisant une nouvelle « confusion des langues » dans son rapport avec les adultes ?

La psychanalyse des enfants a été une préoccupation à l'APF et elle le reste (cf. le dernier groupe de réflexion en 2014 : l'enfant dans la psychanalyse).

Tout analyste de l'APF, membre ou en formation, peut trouver des interlocuteurs dans ce domaine. Cependant, cette démarche reste toute personnelle, précisément en lien avec le rapport que chacun entretient avec l'enfant et l'enfance, à quelque moment que ce soit de sa vie analytique.

Est-il possible, dans ces conditions, de conceptualiser une formation curriculaire spécifique dans la formation des analystes à la psychanalyse avec les enfants ?

Nous avons en héritage la position de l'APF énoncée par Victor Smirnoff en 1971. Je le cite :

« Une formation spécifique et parallèle de psychanalyste d'enfant ne se justifie ni du point de vue théorique, ni du point de vue pratique. L'opinion générale semble favorable à une modalité unique de formation en vue de devenir psychanalyste : aucun psychanalyste ne devrait être formé en vue d'une pratique exclusive de l'analyse d'enfants. »

Dans le texte du code de procédure de l'API, un candidat, pour en devenir membre, doit avoir suivi un cursus de formation dans la Société de son choix. Cette dernière doit répondre à l'un des trois modèles reconnus par l'API. C'est seulement une fois cette étape achevée que le candidat, maintenant membre de l'API, peut faire état de son expérience préalable : cures d'enfants supervisées par des formateurs, eux-mêmes membres de l'API, mais qui peuvent avoir cette activité dans une société non composante de l'API – l'analyste peut alors obtenir sa reconnaissance et son titre de psychanalyste « d'enfants ».

Le risque que l'on pourrait y voir, avec les nouvelles dispositions, serait que ces institutions **non-API** deviennent « formatrices » de psychanalystes d'enfants. Il y aurait donc ainsi deux entités formatrices : les Instituts de formation des Sociétés psychanalytiques composantes de l'IPA et les autres, **non-API**, qui s'occuperaient exclusivement de la formation à la psychanalyse des enfants, sans répondre à aucun des trois modèles mentionnés plus haut. Mais, dans un deuxième temps, cette formation, deviendrait reconnue par l'API, en suivant le Code de Procédure établi.

Dans un dévoilement, cela aboutirait *in fine* à l'existence de deux filières de formation.

Et c'est là que se trouve toute l'ironie des procédures : on demande à un analyste de l'API (donc membre d'une Société de l'API) de se former à la psychanalyse des enfants, auprès, éventuellement, d'une Société non-membre de l'API mais qui, elle, aurait parmi ses membres, des formateurs membres de l'API qui auraient la « spécialisation » de psychanalyste d'enfant. Plus dangereux encore qu'une professionnalisation de la psychanalyse, serait une **professionnalisation de la formation**, plus spécifiquement celle de la psychanalyse avec les enfants.

La reprise d'un débat quant à l'**inscription reconnue**, pour un analyste de l'APF, de son intérêt et de sa recherche clinique et théorique autour de la psychanalyse avec les enfants, pourrait être souhaitable. Il n'en reste pas moins que cet aspect de la psychanalyse ne peut être dissocié de la méthode et des concepts de la psychanalyse dite « classique » avec les adultes, dont la connaissance de la psychanalyse avec les enfants reste partie prenante.

Place de la psychanalyse « de l'enfant » ou « avec les enfants », à l'APF

Jean-Louis Fouassier

Pour cette brève introduction à la rencontre d'aujourd'hui, que je remercie le Conseil de m'avoir confiée, j'emprunterai un point de vue extérieur à l'APF, celui de mon expérience d'impétrant à la formation d'analyste pour en faire ressortir, après l'avoir évoquée, ce qu'elle me dissimulait et qu'il me fallut découvrir comme étant la place de l'analyse d'enfants dans l'histoire et l'actuel de l'APF.

En devenant analyste en formation à l'APF, en 2005, j'étais éperonné par ma curiosité au sujet de cette institution. J'avais déjà travaillé durant plusieurs années au sein de la SEPEA, créée par Annie Anzieu (de l'APF) et Florence Guignard (de la SPP), où j'avais suivi séminaires et congrès pour me former à l'apport de la psychanalyse dans le traitement des enfants et des adolescents que je rencontrais dans les services de soins qui m'employaient en tant que psychologue. J'avais également été supervisé pour une cure d'enfant que je recevais en libéral, avec Raoul Moury, membre titulaire de l'APF, travail qui m'a beaucoup appris. Le superviseur interrompit ce travail pour des raisons éthiques lorsque j'ai présenté ma candidature à l'APF.

Quelle place avait à l'APF le travail psychanalytique avec les enfants et les adolescents ? Telle était l'une de mes questions.

J'eus deux éléments de réponse :

– Je découvris deux séminaires concernant la psychanalyse avec les enfants, proposés par l'institut de formation, conduits par Didier Houzel et Laurence Kahn, et trois extérieurs à l'institut de formation conduits par Annie Anzieu et Florence Guignard.

– Je découvris également que les débats du samedi, depuis que j'y assistais, n'abordaient pas de questions cliniques ou théoriques liées au travail avec les enfants.

Lors de mes débuts à l'APF, je m'étais donc fait à l'idée que l'Institut de formation avait prévu un tabouret pour les enfants, dans la cuisine, et qu'ils n'étaient pas conviés à la table de la salle à manger des débats du samedi ou des journées scientifiques. Telle était en tout cas mon impression. Si je l'évoque, c'est pour illustrer un parcours très ordinaire, commun à la plupart des analystes en formation qui s'intéressent au travail psychanalytique avec les enfants, et c'est aussi une manière d'aborder la place qui est faite à la psychanalyse de l'enfant à l'APF.

Cette expérience, je la fondais sur une conception erronée de la psychanalyse de l'enfant. En effet, je pensais qu'elle pouvait constituer une psychanalyse spécifique. Mais par la suite, je fus conduit à une conception différente qui fut éclairée par la découverte du statut de la psychanalyse à l'APF, statut placé sous le sceau de la recherche et de la découverte freudienne toujours en marche. Découverte insatisfaite, incessante et préservée de l'hégémonie de quelque maître que ce soit, comme de la question du statut de l'analyste, et toujours pensée dans son unité d'art et de discipline.

À l'APF, mais pas seulement, la psychanalyse est conçue **dans son unité** avec ses ramifications au sein de cette unité. Cette conception efface l'opposition entre analyse d'adultes et analyse d'enfants, ainsi que l'envisage Didier Houzel lors de l'inauguration d'une journée de débat à l'APF consacrée à la psychanalyse de l'enfant

en 1989. Il replaça cette question dans une perspective de recherche : « La vraie discussion me semble être celle des rapports de l'analyse d'enfants avec l'analyse d'adultes, de la localisation de leurs points de rencontre, de la structure de leurs interfaces et de leur possible interfécondité. » (*Documents & Débats*, N° 32, 1989.)

Je viens de citer un texte extrait de *Documents et Débats*, mémoire de l'institution et des recherches en psychanalyse qui s'y poursuivent depuis sa création en 1964. Avec deux collègues, dans un groupe de travail ouvert aux analystes intéressés par cette question, nous nous sommes mis à la recherche, dans l'ensemble des numéros de *Documents et Débats*, des textes qui traitent de la psychanalyse d'enfant. Ceci afin de les répertorier, de les analyser en repérant la trajectoire de cette branche de la psychanalyse à l'APF, mais aussi, afin de prolonger nos lectures dans les œuvres éditées sur ce thème par des analystes de l'APF. De l'année 1970 à l'année 1995, nous avons déjà recensé une cinquantaine de références. Quant à la bibliographie des auteurs constituée de livres et d'articles, elle ne fait que s'allonger. Achevée, elle sera mise à disposition des collègues.

S'il serait trop long de citer tous ces auteurs ici, il en ressort que la psychanalyse de l'enfant est bien présente à l'APF, dès ses débuts. Des analystes s'y forment en la pratiquant, en confrontant leurs expériences lors de présentation de cas, en ayant une ou plusieurs supervisions (non curriculaires) de traitement d'enfants, en présentant des cas cliniques dans des séminaires ou des groupes de travail. Depuis cette année, l'APF a accru le rapprochement entre psychanalyse d'adultes et psychanalyse d'enfants en intégrant des présentations de cas d'enfants dans les « mardis de la pratique ».

Cette intégration plus avancée de la psychanalyse d'enfants s'inscrit dans la conception de la psychanalyse comme étant une et indivisible, ainsi que Victor Smirnoff, très investi dans le travail avec les enfants, le rappelait encore en 1989 : « La position de ceux qui réclament une autonomie de la psychanalyse de l'enfant débouche sur la nécessité de définir des normes de formation, d'organiser un enseignement et de reconnaître la psychanalyse de l'enfant en tant que discipline plus ou moins indépendante. Je me suis toujours opposé à un tel clivage. » (*Documents & Débats*, N° 32, 1989.)

Par ailleurs, le milieu psychanalytique français dispose de nombreuses associations de recherche dans ce domaine où les psychanalystes peuvent bénéficier de rencontres, de conférences, de débats, et compléter leur formation selon leurs souhaits et leurs besoins par rapport à leur pratique. Pour n'en citer que trois : la SEPEA (Société européenne de psychanalyste de l'enfant et de l'adolescent), le GERPEN (Groupe d'études et de recherches psychanalytiques pour le développement de l'enfant et du nourrisson), et enfin la FFPPEA (Fédération française de psychothérapie psychanalytique de l'enfant et de l'adolescent) – actuellement présidée par Bernard Golse, membre de l'APF.

L'ensemble de ces propositions déploie une palette d'une grande variété de thèmes, d'approches cliniques et théoriques. Les outils de la formation au travail psychanalytique avec les enfants sont donc bien disponibles et variés. Nombre d'analystes y ont recours.

Lors d'une journée des membres de l'APF en janvier 2008, sur le thème : « Devenir analyste – avenir des Institutions » Sylvie de Lattre citait J.-C. Arfouilloux :

« Seule l'institution analytique peut se porter garante de la formation et de la compétence d'un analyste, en fonction des critères de validité qu'elle aura définis, lesquels dépendent du statut qui est celui de la psychanalyse dans cette institution. » L'accent est à nouveau porté sur le statut de la psychanalyse et non du psychanalyste. « Il n'y a pas nécessairement convergence, ajoutait-il, entre les intérêts du psychanalyste et ceux de la psychanalyse. » Refus, donc, de toute professionnalisation de l'exercice de la psychanalyse. (*Documents & Débats*, N° 71, 2006.)

Se former à la psychanalyse d'enfants, pour reprendre les mots de J.-C. Roland : « C'est au fond évaluer la façon dont l'enfant travaille la théorie analytique, explore ses limites et ses impasses, la transforme comme préliminaire à l'autre mouvement qui consistera à évaluer comment l'analyse sera susceptible de travailler l'en-

fant, de le transformer. Il s'agit d'explorer l'adéquation du discours à son objet, sa liberté (d'analyste) à reconnaître ses manques, sa capacité à se contraindre aux exigences nouvelles que ces manques imposent. » (*Études freudiennes*, N° 36, 1995.)

La métapsychologie freudienne, forme vivante et inachevée d'un savoir psychanalytique, à laquelle le traitement du transfert avec des adultes comme avec des enfants ou avec des adolescents, confronte personnellement le psychanalyste. Une confrontation à son objet de recherche même, la psychanalyse, si tel est bien son statut soutenu par l'institution.

La question initiale, « Psychanalyse de l'enfant ou psychanalyse avec les enfants ? » trouve ici une réponse. Si l'expression « psychanalyse de l'enfant » laisse penser qu'il y aurait une psychanalyse spécifique, l'expression « psychanalyse avec les enfants » évoque quant à elle l'unité de la psychanalyse et de son application au champ d'une clinique particulière qu'offre le travail avec les enfants.

*Conseil, Institut, Comités
et liste des membres de l'APF*

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Présidente Dominique SUCHET
Vice-Présidents Sylvie de LATTRE – Frédéric de MONT-MARIN
Secrétaire générale Paule LURCEL
Secrétaire scientifique Philippe VALON
Trésorier Philippe QUÉMÉRÉ
Présidente sortante Dominique SUCHET

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire : Philippe VALON
Élisabeth CIALDELLA, Francine PASCAL de MONT-MARIN, Claire TREMOULET
Catherine HERBERT, Alexandre MOREL, François ROYER.

COMITÉS DE PUBLICATION

Responsable des publications Dominique SUCHET, Présidente du Conseil d'administration.

COMITÉ DE RÉDACTION DE LE PRÉSENT DE LA PSYCHANALYSE

Directeur du Comité de Rédaction Jacques ANDRÉ, il est composé de Claude ARLÈS, Isée BERNATEAU, Dominique BILLOT MONGIN, Sarah CONTOU TERQUEM, Mathilde GIRARD, Bernard de LA GORCE, Françoise LAURENT, Estelle LOUËT, Françoise NEAU, Martin RECA, Caroline THOMPSON, Mi-Kyung YI.

DOCUMENTS & DÉBATS

La réalisation des numéros est confiée à Frédéric de MONT-MARIN, avec Dominique BAUDIN LE BRIGAND, Hélène COULOUVRAT, Brigitte HUE-PILLETTE, Dominique ROBREDO MUGA, Antoine ZUBER

COMITÉ DE SUIVI DU SITE

Sous la responsabilité de Frédéric de MONT-MARIN, avec Jean-Michel LÉVY, Paule LURCEL, Mi-Kyung YI.

INSTITUT DE FORMATION

ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Viviane ABEL PROT, Athanasios ALEXANDRIDIS, Jacques ANDRÉ
Hervé BALONDRADE, Claude BARAZER, André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER
Catherine CHABERT, Christophe DEJOURS, Jean-Philippe DUBOIS
Brigitte EOCHE-DUVAL, Gilberte GENSEL
Jean-H. GUÉGAN, Didier HOUZEL, Laurence KAHN
Bernard de LA GORCE, Sylvie de LATTRE, Jean-Michel LÉVY
Josef LUDIN, Paule LURCEL, Danielle MARGUERITAT, Vladimir MARINOV
Patrick MEROT, Pascale MICHON RAFFAITIN, Nicole OURY
Évelyne SECHAUD, Dominique SUCHET
Jean-Yves TAMET, Olivia TODISCO, Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER
Philippe VALON, François VILLA, Felipe VOTADORO

COMITÉ DE FORMATION

Secrétaire : Brigitte EOCHE-DUVAL

Leopoldo BLEGER, Catherine CHABERT, Christophe DEJOURS, Brigitte EOCHE-DUVAL, Laurence KAHN, Patrick MEROT, Pascale MICHON RAFFAITIN, Olivia TODISCO, François VILLA.

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire : Marc DELORME

Membres ex officio : Dominique SUCHET, Philippe VALON

Membre représentant du Collège des Titulaires : Vladimir MARINOV
Fanny DARGENT, Éric JAÏS, Antoine MACHTO, Isabelle PAYS

MEMBRE D'HONNEUR

Dr Jean-Claude ROLLAND

1350, route de Charnay - 69480 Morancé

06 78 78 65 24

ONT ÉTÉ MEMBRES D'HONNEUR

Annie ANZIEU - Jean-Louis LANG - Jean LAPLANCHE - Jean-Claude LAVIE - J.-B. PONTALIS - Robert PUJOL - Guy ROSOLATO - Daniel WIDLÖCHER

MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	26, rue Vaneau - 75007 Paris	01 47 05 86 02
Dr Athanasios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 - Athènes 10676 - Grèce	00302107291993
Pr Jacques ANDRÉ	46, rue Vavin - 75006 Paris	06 82 96 29 55
Dr Hervé BALONDRADÉ	17, rue Vergniaud - 33000 Bordeaux	05 56 44 29 30
M. Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine - 75005 Paris	06 61 50 06 27
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet - 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Dr Leopoldo BLEGER	13, rue Béranger - 75003 Paris	06 38 21 70 10
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 77 27 70
Pr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef - 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V - 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Lucile DURMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 47 07 63 42
Mme Brigitte EOCHÉ-DUVAL	3, rue Dobrée - 44100 Nantes	06 86 97 14 11
Mme Gilberte GENSEL	41, rue Volta - 75003 Paris	01 42 76 05 27
Dr Jean H. GUÉGAN	2, rue Jean-Jacques Rousseau - 44000 Nantes	06 85 92 65 37
Dr François HARTMANN	13, passage Saint-Sébastien - 75011 Paris	01 42 74 16 86
Pr Didier HOUZEL	95, rue Saint-Jean - 14000 Caen	09 81 09 36 58
Mme Laurence KAHN	72, bd Richard Lenoir - 75011 Paris	09 71 23 25 67
Dr Bernard de LA GORCE	9, avenue Maréchal Saxe - 69006 Lyon	04 78 37 94 52
Mme Sylvie de LATTRE	55, quai des Grands Augustins - 75006 Paris	06 72 53 62 25
		01 42 49 31 89
M. Jean-Michel LÉVY	7, rue des Dames - 75017 Paris	01 42 63 09 43
Dr Josef LUDIN	Schillerstrasse 53 - 10627 Berlin - Allemagne	0049 30 755 65 430
Dr Paule LURCEL	47, rue de la Gaité - 75014 Paris	06 81 58 20 20
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 Paris	01 46 51 55 68
Pr Vladimir MARINOV	13, rue des Abondances - 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Dr Patrick MEROT	13, avenue Charles V - 94130 Nogent S/Marne	01 48 73 40 17
	8, rue Lacharrière - 75011 Paris	
Dr Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswaldo Cruz - 75016 Paris	01 42 30 70 70
Dr Nicole OURY	26, cours Eugénie - 69003 Lyon	06 26 63 16 87
Mme Évelyne SECHAUD	99, rue de Sèvres - 75006 Paris	06 86 37 25 49
Mme Dominique SUCHET	86, rue Montgolfier - 69006 Lyon	04 78 93 64 42
	8, rue Lacharrière - 75011 Paris	06 23 09 27 81
Dr Jean-Yves TAMET	57, rue Hénon - 69004 Lyon	06 80 13 06 65
Mme Olivia TODISCO	51, rue Dareau - 75014 Paris	06 80 26 80 90
Dr Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER	9, rue Édouard Jacques - 75014 Paris	01 43 35 11 62
Dr Philippe VALON	51, rue Jules Guesde - 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
	23, boulevard Victor Hugo - 78300 Poissy	01 39 11 90 59
M. François VILLA	30, bd de Strasbourg - 75010 Paris	01 42 49 71 42
Dr Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 35 12 06

MEMBRES SOCIÉTAIRES

Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard - 75006 Paris	01 40 51 26 24
Pr Patricia ATTIGUI	12, rue Bichat - Imm. Lux - Allée B - 69002 Lyon	06 80 66 63 22
M. Miguel de AZAMBUJA	11, rue des Lyonnais - 75005 Paris	01 43 22 13 36
Dr Bernard BASTEAU	117, rue de Ségur - 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
Mme Monique BICHAT	32 bis, avenue de Picpus - 75012 Paris	01 46 28 13 41
Mme Paule BOBILLON	22, rue des Remparts d'Ainay - 69002 Lyon	04 78 37 95 51
M. Maurice BORGEL	12, rue Rambuteau - 75003 Paris	01 42 77 01 95
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET FOULARD	108, rue Gambetta - 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Mme Isabelle CAHINGT	7 bis, villa Eugène Manuel - 75116 Paris	06 63 66 79 68
Mme Francine CARAMAN	10, rue Thibaud - 75014 Paris	06 83 06 29 23
Mme Brigitte CHERVOILLOT COURTILLON	5, rue Clapeyron - 75008 Paris	01 42 94 08 09
Dr Élisabeth CIALDELLA RAVET	18, place Maréchal Lyautey - 69006 Lyon	04 72 74 16 22
Dr Marc DELORME	160, rue Pasteur - 33200 Bordeaux	05 56 24 35 03
Dr Fafia DJARDEM	33, rue de la Charité - 69002 Lyon	04 78 70 86 02
Mme Chantal DUCHÊNE GONZÁLEZ	30, passage Charles Dallery - 75011 Paris	07 85 46 42 51
Mme Corinne EHRENBERG	16, rue de Fleurus - 75006 Paris	01 42 22 10 16
Dr Maya EVRARD	45, avenue Bosquet - 75007 Paris	06 16 41 70 17
Mme Bernadette FERRERO MADIGNIER	52, rue Henri Gorjus - 69004 Lyon	06 08 71 67 80
M. Serge FRANCO	38 bis, avenue de la République - 75011 Paris	06 84 08 37 79
Pr Bernard GOLSE	30, rue de Bourgogne - 75007 Paris	01 45 51 79 89
Mme Adriana HELFT	15, rue de Bièvre - 75005 Paris	01 42 71 23 46
Dr Éric JAÏS	3, rue Répond - 33000 Bordeaux	05 56 51 17 57
Mme Monique de KERMADEC	87, avenue Raymond Poincaré - 75116 Paris	01 47 04 23 32
Dr Françoise LAURENT	14, rue Sainte-Anne de Baraban - 69003 Lyon	04 78 28 28 47
Dr Corinne LE DOUSSAL	104, rue Jeanne d'Arc - 76000 Rouen	02 35 71 02 52
Mme Cristina LINDENMEYER SAINT-MARTIN	44, rue de Sévigné - 75003 Paris	06 14 66 33 14
Dr Maria MARCELLIN	176, rue Legendre - 75017 Paris	01 42 26 63 72
Dr Luis-Maria MOIX	14, rue Serpente - 75006 Paris	01 42 77 05 77
Dr Frédéric de MONT-MARIN	22, rue Saint-André des Arts - 75006 Paris	06 84 20 21 92
Dr Kostas NASSIKAS	11, place Raspail - 69007 Lyon	04 78 61 25 00
Pr Françoise NEAU	37, rue de Charonne - 75011 Paris	06 85 07 90 16
Dr Michael PARSONS	36, Highsett CB2 1NY Cambridge UK	00 44 20 7622 7814
Dr Francine PASCAL de MONT-MARIN	22, rue Saint-André des Arts - 75006 Paris	06 83 59 69 60
		01 46 34 74 94
Mme Elaine PATTY	217, rue du faubourg Saint-Honoré - 75008 Paris	06 07 21 65 07
Dr Philippe QUÉMÉRÉ	69, rue Pascal - 75013 Paris	01 43 36 12 04
Dr Martin RECA	28, boulevard Bonne Nouvelle - 75010 Paris	01 48 00 83 86
Dr Anne ROBERT PARISSET	28, rue Desaix - 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Daniel ROCHE	25, cours de l'Intendance - 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Dr Catherine RODIÈRE REIN	111, rue Saint-Antoine - 75011 Paris	01 48 04 57 14
Dr Alejandro ROJAS-URREGO	Grand-Rue 40 Montreux VD - Suisse	00 41 79 937 88 11
Mme Marie-Christine ROSE	27, rue de la Liberté - 34200 Sète	06 45 46 39 33
Dr Claire SQUIRES	9, boulevard Bourdon - 75004 Paris	01 48 78 86 38
Mme Pascale TOTAIN-EGHIAYAN	39, rue Charles Péguy - 91120 Palaiseau	06 62 06 31 18
Dr Claire TREMOULET	44, rue Saint-Placide - 75006 Paris	01 42 84 33 03
M. Eduardo VERA OCAMPO	4, rue Audran - 75018 Paris	06 83 15 51 23
Pr Mi-Kyung YI	17, rue de Vintimille - 75009 Paris	06 76 83 10 34

MEMBRES HONORAIRES

Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris	01 45 85 50 74
Dr Martine BAUR	1, rue du Plat - 69002 Lyon	06 79 50 98 13
Mme Dominique BLIN	16, avenue de Villars - 75007 Paris	01 43 35 46 03
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan - 75012 Paris	01 43 40 68 70
Dr Jean-Claude BOURDET	44, rue de Tivoli - 33000 Bordeaux	05 56 08 60 21
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux - 14000 Caen	02 31 50 08 79
Dr Catherine CHATILLON	7, rue Francis Martin - 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Mme Dominique CLERC	41, cours Pasteur - 33000 Bordeaux	05 57 95 61 80
Pr Françoise COUCHARD	29, rue Louis Gain Rés. Jeanne d'Arc - 49100 Angers	07 86 20 69 32
Pr Guy DAR COURT	19, rue Rossini - 06000 Nice	04 93 82 12 59
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils - 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Colette DESTOMBES	57, rue Jeanne d'Arc - 59000 Lille	03 20 52 75 69
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Mme Hélène DO ICH	4 bis, place de Verdun - 42300 Roanne	04 77 72 70 07
Dr Bernard DUCASSE	7, rue Francis Martin - 33000 Bordeaux	06 78 19 02 67
Mme Gabrielle DUCHESNE	13, rue du Docteur Lachamp - 63300 Thiers	
Dr Judith DUPONT	12, rue Gaëtan Pirou - 95580 Andilly	01 34 16 12 25
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	12, rue de Moulis - 33000 Bordeaux	05 56 81 84 85
Pr Jean-Michel HIRT	16, rue du Parc Royal - 75003 Paris	06 81 37 18 17
Dr Jacques LANSAC-FATTE	91, rue Frère - 33000 Bordeaux	05 56 79 38 29
Dr Jacques LE DEM	77, chemin des Esses - 69340 St-Didier au Mont d'or	04 78 89 11 50
Dr Élisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 43 31 94 34
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrangé - 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Frédéric MISSE NARD	18, boulevard Arago - 75013 Paris	07 69 05 82 95
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans - 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Josiane ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	06 81 28 55 41
Dr Monique SELZ	21, rue Castagnary - 75015 Paris	01 45 32 06 22

*Secrétariat de l'APF : Caroline RELIQUET
24, place Dauphine, 75001 Paris
tél. : 01 43 29 85 11
courriel : lapf@orange.fr
site internet : associationpsychanalytiquedefrance.fr*

